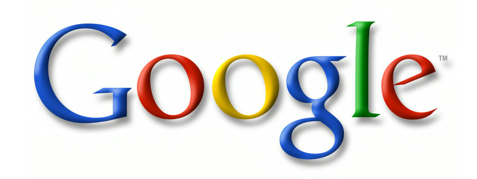



Arc 670.1
SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
The gift of
President Felton's
family.
12 Sept., 1868.
34-224
41

Presented to Professor
C. C. Felton LL.D.
by the Author.

Athens
April 1857

SOUVENIRS

D'UNE

EXCURSION D'ATHÈNES EN ARCADIE.

EXTRAIT DU TOME V, 1re SÉRIE, 1re PARTIE,

DES MÉMOIRES PRÉSENTÉS PAR DIVERS SAVANTS

A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

From the author.
Athens
April 1859.
(Thos. J. A. A.)

SOUVENIRS

D'UNE

EXCURSION D'ATHÈNES EN ARCADIE,

Alexandros Rizos
PAR M. RANGABÉ.



PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LVII.

1868, Sept. 11.
Gift of
President Fillmore's
Family.

SOUVENIRS

D'UNE

EXCURSION D'ATHÈNES EN ARCADIE.

I.

D'ATHÈNES AUX FRONTIÈRES DE L'ARCADIE.

L'étude de la topographie ancienne de la Grèce offre un champ si vaste et si hérissé de difficultés, que, même après les importants travaux de M. le colonel Leake, le voyageur attentif peut encore y trouver à glaner. Aujourd'hui surtout que, rendue à la liberté, la Grèce est devenue d'un accès facile, chaque pas sur ce sol classique peut conduire à une découverte intéressante, chaque pierre qu'on retourne peut contenir la solution d'un curieux problème. Les notions de détail, fournies par tous ceux qui ont occasion de les recueillir sur les lieux mêmes, me paraissent devoir longtemps encore être utiles à tous ceux qui désirent acquérir une connaissance exacte du pays, et des mains habiles, réunissant un jour ces divers documents, pourront les coordonner en un système complet. C'est à ce point de vue que j'ai cru devoir communiquer à l'académie ces souvenirs d'une excursion que j'ai faite, il y a quelque temps, en Arcadie, en compagnie de M. le baron Prokesch d'Osten, amateur distingué de l'antiquité, dont les avis

m'ont toujours guidé et éclairé, et de M. Schwab, jeune et savant docteur en théologie.

La Voie sacrée, par laquelle nous sommes sortis d'Athènes, est trop bien connue, et m'a trop peu fourni l'occasion de nouvelles recherches, pour que je m'arrête à la décrire. Le couvent de Daphné, situé dans la gorge de l'Ægaléos, entre le mont Pœcile et le Corydale, porte l'empreinte d'une quadruple antiquité. Il s'élève sur les fondations de l'ancien temple d'Apollon [1], et tire probablement son nom d'un bosquet de lauriers, qui devait autrefois entourer le sanctuaire. Heureusement pour la Grèce, M. Leake se trompe quand il dit [2] que les trois seules colonnes antiques qui existaient en cet endroit antérieurement à 1801 ont été envoyées en Angleterre par lord Elgin, car une colonne ionique, d'un très-beau travail, se voit encore aujourd'hui dans l'angle sud-ouest du monastère. La plus grande partie de l'enclos du couvent paraît être aussi de construction hellénique, ou, du moins, avoir été formée des grands blocs, régulièrement taillés, qui appartenaient à l'ancien mur. Le monastère lui-même est un édifice byzantin, ainsi que le prouvent sa belle coupole, ses grandes et ses petites voûtes cintrées, et ses mosaïques dorées. Le bastion crénelé, muni de voûtes en ogives, qui a été élevé pour défendre l'entrée du monastère, est un ouvrage du temps de la domination française, temps auquel appartiennent aussi deux sarcophages en marbre, qui sont placés dans deux chambres obscures à gauche de l'entrée de l'église, et dont l'un porte les armes d'une famille française, probablement celles de Guy de Laroche [3], les mêmes, du reste, qu'on voit aussi gravées sur le

[1] Paus. I, 37.

[2] Leake, *The topography of Athens and the demi of Attica*, t. II, p. 145.

[3] D'après l'observation ingénieuse de Buchon (*La Grèce continentale et la Morée*, p. 131), Daphni est le monastère qui, du

linteau de la porte de l'église. J'ai de plus découvert, dans un escalier en ruines de ce monastère, une inscription grecque et latine qui peut servir à prouver que le temple subsistait encore sous les Romains, et qu'il resta debout jusqu'au jour où il fut converti en couvent. (Pl. I, 1.)

Nous passâmes ensuite devant les ruines du temple de Vénus et devant les lacs Rhiti [Ῥεῖτοι], après avoir tourné l'extrémité du Corydale, sans rencontrer sur ses versants aucunes perdrix soit *κακκαβίζοντας*, soit *τιτλυβίζοντας*[1], nous arrivâmes dans la plaine Thriasienne, devant le monument de Straton, où la Grèce ancienne continue son influence civilisatrice sur la Grèce moderne. L'affluence des voyageurs qui s'arrêtent à ce monument y a attiré la population et a donné naissance à un commencement de village.

Le tombeau de Straton n'est pas mentionné par Pausanias. M. Leake, qui fait observer que les lettres de l'inscription sont d'une époque antérieure aux Antonins, cherche à expliquer le silence du Périégète, en supposant que ce monument n'était pas un des plus importants que Pausanias eût rencontrés sur la Voie sacrée. Il est vrai que, depuis les lacs Rhiti jusqu'à Éleusis, Pausanias n'énumère que des positions remarquables pour l'histoire primitive du pays; mais il est difficile de croire qu'il eût passé sous silence un édifice situé sur son chemin, et qui était construit en grands blocs de marbre pentélique et orné avec une certaine élégance. Je serais plutôt tenté de croire que ce tombeau n'existait pas encore au moment même où le voyageur parcourait l'Attique. La forme des lettres ne peut guère

temps des ducs, était connu en Attique sous le nom de *Delphina*, dérivé de l'épithète d'*Apollon Delphien* ou *Delphinien*. C'est dans ce monastère que, d'après un acte conservé dans les archives de Mons, en Hainaut, Gui de Laroche fut inhumé.

[1] Théophr. *Περὶ ἑτεροφωνίας τῶν ὁμογενῶν*, in *Athen.* IX, 43.

être prise en considération, car on sait que, sous les Antonins, on affectait d'imiter l'écriture ancienne et même les types archaïques. De ce que le *gentilitium* de la femme de Straton était aussi celui de l'un des maîtres d'Hérode Atticus[1], je ne prétends pas établir un rapport de parenté entre ces deux personnages, car l'un était d'Héraclée et l'autre de Tralles; mais il me semble qu'il y a dans l'identité du nom une certaine présomption pour les croire contemporains[2]. Que ce monument ait été plus considérable et plus étendu qu'un simple socle de statue ou de stèle sépulcrale, c'est ce qui est prouvé par une autre inscription que nous avons découverte sur le côté méridional. Elle paraît être en vers, mais il n'en reste que peu de lettres. (Pl. I, 2.) J'irai plus loin : je crois que ce tombeau avait la forme d'un petit temple; car dans les temps postérieurs il paraît avoir été transformé en chapelle chrétienne. C'est au moins ce que semble prouver une inscription chrétienne, tracée sur un grand bloc du côté oriental, et faisant face au nord. Elle est trop fruste, et je n'avais que trop peu de moments à y consacrer, pour qu'il m'ait été possible d'en rien déchiffrer au delà de quelques lettres. (Pl. I, 3). Sur un autre grand bloc de l'angle sud-ouest sont sculptés trois signes, qui appartiennent aussi évidemment à l'époque chrétienne. (Pl. I, 4.)

Éleusis est beaucoup moins connu qu'on ne serait porté à s'y attendre quand on songe à l'importance de ce sanctuaire. Les anciens, retenus par un respect superstitieux, n'en parlent qu'avec réserve[3], et les recherches des explorateurs modernes sont entravées par le petit village qui a été bâti depuis

[1] Τοὺς δὲ *κριτικοὺς τῶν λόγων* Θεαγένει τε, τῷ Κνιδίῳ, καὶ Μουνατίῳ, τῷ ἐκ Τραλλέων, συνεγένετο. (Philostr. *Vie d'Hérode Atticus*, XIV, p. 70, l. 3, ed. Kayser.)

[2] Voici l'inscription :
ΣΤΡΑΤΩΝΙΣΙΔΟΤΟΥΚΥΔΑ (θηναιεύς)
ΠΩΛΛΑΜΟΥΝΑΤΙΑΗΡΑΚΛΗΑ
ΙΣΙΔΟΤΟΣΣΤΡΑΤΩΝΟΣΚΥΔ (αθηναιεύς)

[3] Pausan. l. I, c. XXXVIII.

un siècle sur l'emplacement même du temple, et qui tend tous les jours à prendre plus de développement. Comme je ne pouvais m'arrêter que quelques instants dans ce lieu, je les consacrai à visiter la tour byzantine bâtie sur des fondations helléniques au sommet de la colline qui domine Éleusis et qu'occupait l'acropole. Je tenais à constater si une inscription qu'on m'avait signalée comme encastrée dans les murs de cette tour s'y rencontrait en effet. Une recherche minutieuse m'a prouvé qu'il ne se trouve là aucune inscription.

On sait qu'il existe, dans la plaine qui s'étend au nord d'Éleusis, un grand puits, le seul qui fournisse de l'eau au nouveau village. On voit près de là, le long de la route qui conduit à Mégares, un grand nombre de fondations et d'assises antiques, et j'ai reconnu, encastrée dans un enclos voisin, une stèle ronde avec une inscription sépulcrale des temps macédoniens. Leake[1] considère ce puits comme le *Callichoron* de Pausanias. Je dois cependant observer que, dans une petite grotte qui se voit au pied de la colline de l'acropole, on a trouvé, dans le temps, un puits creusé dans le roc, que les habitants ont recouvert depuis. C'est à ce dernier que paraissent plutôt s'appliquer ces paroles de Pausanias : « Il y a à Éleusis un temple de Triptolème, un autre de Diane Propylée, et un autre de Neptune père; on y trouve aussi un puits qui s'appèle *Callichoron*. Quant à la plaine Rharienne, etc.[2]. » D'où il paraît résulter que le puits en question était situé avant la plaine et immédiatement après les temples, ce qui est aussi la position de notre grotte, plus rapprochée du temple que le grand puits, et à côté même des Propylées d'Appius[3]. Si cette

[1] II, 159.

[2] Ἐλευσινίοις δὲ ἐστι μὲν Τριπτολέμου ναὸς, ἐστι δὲ Προπυλαίας Ἀρτέμιδος καὶ Ποσειδῶνος πατρός. Φρέαρ τε καλούμενον Καλλίχορον..... Τὸ δὲ πεδίον τὸ Ῥάριον, κ. τ. λ. (l. I, c. XXXVIII).

[3] Cic. *Epist.* VI, 26 : « Audio Appium « Propylæon Eleusine facere. »

conjecture était admise, le puits qui est dans la plaine et près de la route pourrait être pris pour le puits *Anthion* ou *Anthinon*, qui était sur la route de Mégares, et au bord duquel Cérès s'assit, sous le costume d'une femme argienne, après l'enlèvement de sa fille [1]; mais si l'on persiste à voir le *Callichoron* dans ce dernier, comme étant le plus grand des deux, on pourra prendre pour l'*Anthion* un autre petit puits que nous avons rencontré en poursuivant notre route vers Mégares, à l'est de la colline d'Éleusis, et dans la petite plaine séparant celle-ci des hauteurs qui s'élèvent vers les Kérata.

Les Kérata sont appelés aujourd'hui *Candyli*, et n'ont conservé leur ancienne dénomination que dans une position nommée *Kératopyrgos*. On sait que c'est une montagne qui s'élève entre Éleusis et Mégares, et qui doit son ancien nom aux deux pics droits et parallèles qui la terminent. Elle domine le fond, ou, pour mieux dire, le côté droit de la baie semi-circulaire de Salamine, et est distante d'environ deux heures et demie du bras de mer qui termine cette baie à l'occident, et beaucoup plus éloignée encore du bras oriental, qui fut, sans contredit, le théâtre principal du fameux combat naval où la flotte des Perses fut vaincue. Lorsque, visitant ces lieux, on se rappelle que Xerxès surveillait de près le combat, qu'il distinguait les vaisseaux et les capitaines qui manœuvraient suivant ses instructions, quand, en outre, on songe combien il devait être peu sûr pour le grand roi de siéger en pays ennemi sur ces montagnes désertes, loin des troupes perses et entouré seulement de quelques scribes et de quelques courtisans, on ne peut s'empêcher de préférer, avec M. Leake [2], le témoignage de Phanodème [3], qui place le trône d'or aux pieds d'argent de

[1] Paus. l. I, c. XXXIX. — [2] II, 271.
[3] Plut. *Thém.* 13 : Ὑπὲρ τὸ Ἡράκλειον, ᾗ βραχεῖ πόρῳ διείργεται τῆς Ἀττικῆς ἡ νῆσος.

Xerxès *au-dessus du temple d'Hercule, à l'endroit où Salamine est divisée de l'Attique par un passage étroit*, et, par conséquent, sur une colline tout près de l'endroit appelé aujourd'hui *Kératrini*, à la version d'Acéstodore[1], qui représente le roi des Perses placé sur ces sommets élevés, inaccessibles et isolés, connus sous le nom de *Kérata*. Je suis presque tenté de croire que cette tradition improbable ne s'est propagée qu'à cause du nom de ce lieu, que, par une ironie injurieuse, on appliquait au roi fugitif. Je dois cependant dire aussi que le nom moderne *Kératrini* semble prouver que la colline qui dominait le temple d'Hercule portait également le nom de *Kérata*, ce qui expliquerait facilement les contradictions des anciens.

Comme nous parcourions en voiture la route si belle et si pittoresque qui conduit d'Athènes à Mégares, il n'était pas beaucoup plus de midi lorsque nous arrivâmes dans cette dernière ville. Nous n'avions pas l'intention de nous y arrêter; Mégares, du reste, a été souvent décrite par les voyageurs, et a même été l'objet d'une monographie[2]. Cependant, comme j'avais quelques heures à y passer jusqu'au coucher du soleil, j'ai voulu en profiter pour compléter quelques-unes de mes observations précédentes sur la topographie de cette ville, et je crois devoir indiquer les principaux résultats de mes investigations.

Pausanias est notre seul guide dans cette ville; mais Pausanias s'adressait à un public qui avait les objets sous les yeux, et, pour ce motif, il se donne rarement la peine d'indiquer clairement les directions diverses qu'il prend; aussi est-il très-difficile de le suivre, à moins d'avoir quelques points de départ bien déterminés. Le temple de Jupiter Olympien peut aujourd'hui servir à nous orienter dans Mégares. Cette ville est as-

76. — [2] *Das alte Megaris*, von D. Hermann Reinganum, Berl. 1825.

sise sur deux collines, qui sont parallèles à la côte. Dans la vallée qui les sépare, et plus près de la colline occidentale (pl. I, 5), s'étend un mur antique, en partie caché par d'obscures cabanes, en partie enfoui sous la terre. Il se dirige de l'ouest à l'est, et tourne ensuite en angle droit vers le nord. Il a, en quelques endroits, sept à huit pieds de hauteur, et est composé de pierres de taille dont quelques-unes portent des inscriptions sur la face tournée au midi. Dans le fond d'une cabane adossée à ce mur, j'ai trouvé cinq inscriptions, dont deux sont effacées; trois autres, dont une illisible, se voient dans le fond d'une grange; j'en ai découvert trois sur la continuation du mur en dehors de la grange, où je fis exécuter une fouille; et, enfin, deux autres ont été copiées par moi sur des pierres isolées qui avaient été évidemment détachées du mur. J'ai publié ces inscriptions dans le second volume de mes *Antiquités helléniques*, sous les numéros 693-702[1]. Ce sont autant de décrets des Mégariens rendus à l'époque des Macédoniens, et, dans toutes, il est dit que ces décrets doivent être inscrits dans l'Olympéion; d'où il résulte, avec évidence, que ce mur servait d'enceinte au sanctuaire de Jupiter, dont parle Pausanias[2], et qui contenait un beau temple, avec la statue chryséléphantine du dieu, faite par Théodore avec l'aide de Phidias, mais restée inachevée par suite des troubles de la guerre du Péloponnèse. Pausanias nous apprend que les Mégariens conservaient dans ce temple leurs anciens trophées; il est tout naturel qu'il ait aussi contenu les archives de la ville inscrites sur la pierre.

[1] Toutes, à l'exception du n° 696, avaient été déjà copiées le 4 septembre 1843 par M. Ph. le Bas, et publiées par lui, n°s 26-34 du tome II des inscriptions qu'il a recueillies dans son voyage archéologique. M. Pittakis les a depuis données, le n° 696 compris, dans le *Journal archéologique d'Athènes*, n°s 1327-1336.

[2] Τέμενος Διός. (Paus. l. I, c. XL.)

Ce point une fois déterminé avec certitude, nous pourrons plus facilement suivre Pausanias à travers la ville.

La première question qui se présente, c'est celle de savoir par quel point il y a pénétré. Je crois qu'il est entré par les portes dites *Nymphades*, qui, s'ouvrant sur les longs murs, menaient droit au port de Nisée, et ce qui semble le prouver, c'est que, après avoir fait le tour de la ville, il est, comme il nous l'apprend, sorti par cette issue. La position de ces portes n'est pas douteuse: elles se trouvaient au point même où s'élève aujourd'hui l'école communale de Mégares. C'est là qu'aboutit la route qui mène au port, et l'on y voit encore les traces du commencement de l'un des longs murs, dont on peut suivre la direction assez loin dans la campagne. Nous apprenons aussi, par Pausanias, que le gymnase avoisinait ces portes, et, tout à côté de l'école, on voit aujourd'hui un grand bloc de marbre noir couvert des inscriptions agonistiques, qui ont été publiées dans le *Corpus Inscriptionum græcarum,* sous les numéros 1053-1055, et qui indiquent la position du gymnase. C'est donc par ce point que Pausanias est sorti de la ville; mais, je le répète, c'est par là aussi, à mon avis, qu'il y est entré. C'est le seul accès naturel, la seule voie qui soit adoptée, même aujourd'hui qu'il n'y a plus de murs, par tous ceux qui viennent d'Athènes à Mégares. Du reste, le premier objet qui frappa la vue du voyageur ancien, à son entrée dans la ville, fut cette magnifique fontaine, ornée d'une colonnade, à laquelle Théagènes avait fait conduire du *Rhoos* l'eau des nymphes Sithnides. Il me semble évident que les portes *Nymphades* ont reçu du voisinage de cette fontaine célèbre un nom qui appartient bien moins à des portes qu'à des grottes et à des sources.

Nous obtenons donc ainsi la connaissance du point par lequel Pausanias a fait son entrée. De là, nous le voyons se di-

riger vers l'Olympéion; il rencontre sur son chemin le temple de Diane Sôtira, qui contenait des images (*εἰκόνας*) d'empereurs romains. On sait que, par le mot *εἰκόνες*, les anciens, et surtout Pausanias, entendent non-seulement les tableaux peints, mais aussi les représentations sculptées. Un peu au-dessus de l'école communale, sur la route qui se dirige du côté du mur de l'Olympéion, et tout à côté de la maison du gouverneur, on a retiré de la terre, il y a quelques années, trois statues d'homme de grandeur naturelle, drapées de la toge, et évidemment de travail romain. Il est d'autant plus probable que ce sont là *les images des empereurs* dont parle Pausanias, que, depuis peu de temps, on a trouvé dans le même endroit un autel portant une inscription, par laquelle le sénat des Mégariens honore *la prêtresse des Augustes*[1]. La mention d'une prêtresse et non pas d'un prêtre me paraît indiquer que là s'élevait autrefois le temple d'une déesse, et je ne crois pas ma conjecture trop hasardée si j'y place celui de Diane Sôtira.

Puisque j'ai parlé d'images impériales, je ne dois pas passer sous silence une magnifique statue qui a été trouvée, peu de temps avant notre visite, dans une maison située au nord-ouest de l'école. Elle est plus grande que nature et représente un homme couvert d'une cuirasse; la tête, les bras et les jambes manquent; deux creux pratiqués au cou et à l'épaule droite montrent que la tête et l'un des bras avaient été rapportés, soit primitivement, soit à l'époque où s'établit la malheureuse habitude de changer les têtes des anciennes statues pour en changer aussi la destination. Les proportions un peu lourdes des membres paraissent accuser le burin de l'époque romaine; maisla richesse et la grâce des ornements de la cuirasse sont dignes de

[1] Τὴν ἱέρειαν τῶν Σεβαστῶν. Elle sera publiée dans le IIIᵉ volume des *Antiquités helléniques*.

la plus belle époque de l'art. De chacune des épaules pendent des lambrequins; ceux de gauche sont, en grande partie, couverts par le manteau; ceux de droite sont frangés, et ornés d'une figure de femme vêtue d'une longue tunique. Au milieu de la cuirasse, on voit une belle tête de face, ayant, de chaque côté, une tête de cheval. Ces deux dernières s'unissent par les cous et se terminent par deux gracieuses spirales. Au-dessous de cet ornement, deux nymphes marines, en haut relief et du dessin le plus élégant, sont mollement couchées sur des monstres marins. Le nombril est recouvert d'un fleuron et la ceinture est ornée de neuf têtes de lion, desquelles pendent, en deux rangs superposés, dix-neuf lambrequins ornés de fleurs, et, au-dessous de ceux-ci, dix autres sans ornement; enfin, plus bas encore, on distingue un autre rang de bandes frangées, et enfin la tunique, arrivant jusqu'aux genoux, qui restent découverts. Dans l'un des murs de la maison, indépendamment de plusieurs autres fragments de marbre blanc, est encastrée une inscription (pl. II, 6), qui peut faire croire que cette statue représentait Titus. Probablement élevée sous le règne de cet empereur, ami des arts, elle subit plus tard la mutilation de la tête et du bras pour être appropriée à un autre souverain[1].

Du temple de Diane, Pausanias s'avance vers celui de Jupiter, d'où il monte à l'acropole Carie. Ici, une nouvelle question se présente : sur l'une et l'autre des deux collines de Mégares s'élevait une acropole; mais à laquelle appartient le nom de *Carie?* à laquelle celui d'*Alcathoos?* Est-ce vers la colline orientale ou vers la colline occidentale que Pausanias se dirigea en venant de l'Olympéion. Les cartes et les voyageurs ne sont pas d'accord sur ce sujet, et, pour ma part, je penche

[1] Voyez la statue de Titus conservée au musée du Louvre sous le n° 24, et reproduite dans l'*Iconogr. romaine*, pl. XXXIII, n° 1.

pour la dernière alternative. Si Pausanias, entré par les portes Nymphades, eût voulu monter à la colline orientale, il n'aurait eu nullement besoin de passer par le temple de Jupiter Olympien, qu'il eût laissé à sa gauche. Je dois faire observer, en outre, que les deux citadelles conservent des restes de fortifications antiques antérieures au système d'assises droites qui caractérise les constructions helléniques, et appartenant au style cyclopéen ou polygonal, mais offrant cependant des différences essentielles dans leur appareil. Ceux de la colline occidentale, s'étendant tout le long de la face méridionale, sont formés de grands blocs irréguliers de conchite ou pierre à coquilles, laissant entre eux des vides imparfaitement remplis au moyen de petites pierres, suivant le procédé employé pour la première ou la seconde classe des constructions cyclopéennes décrites par Pausanias, et dont les murs de Tirynthe, ou du moins ceux de Mycènes nous offrent des exemples. (Pl. II, 7.) Les murs de la colline orientale, conservés surtout vers le sommet, sont, au contraire, composés de pierres calcaires polygonales, taillées avec un grand soin, et de telle manière, que les saillies des unes s'adaptent exactement aux angles rentrants des autres, comme dans la troisième classe des murs cyclopéens. (Pl. II, 8.) Les constructions de cette colline sont donc d'une époque postérieure à celles de la colline occidentale. Or, d'après la tradition mégarienne, la Carie fut fortifiée par Car, fils de Phoronée, venu de Carie. Les plus anciens murs de l'Alcathoos, élevés probablement aussi du temps de Car, furent renversés par les Crétois, et ne furent reconstruits que bien longtemps après, par Alcathoos, fils de Pélops. Cette tradition, quelle qu'en soit la valeur historique, prouve que, dans l'opinion des Mégariens, les deux citadelles étaient très-anciennes, mais que la Carie l'était plus que l'Alcathoos; et

comme les murs de la colline occidentale sont plus anciens que ceux de l'autre colline, on en peut conclure que la première était la Carie, et la seconde l'Alcathoos.

Je dois ajouter encore que des cinq temples que Pausanias a vus sur l'Alcathoos, le second, à partir de l'entrée, était celui de Minerve Victoire; le quatrième, celui d'Apollon, bâti originairement en briques, et reconstruit en marbre sous l'empereur Hadrien. Or, sur la colline orientale il ne reste aucun débris de temple, excepté un morceau de caisson en marbre d'un travail qui indique une époque postérieure, et provenant peut-être du temple restauré par Hadrien. Mais, au-dessous de la colline, à un endroit qui est encore bien connu des habitants et qui correspond à la position où Pausanias, en supposant qu'il soit entré dans la citadelle de l'Alcathoos du côté de l'ouest, dut rencontrer le second temple, on a découvert, en 1830, une statue colossale de Victoire ailée qui, depuis, a été transportée à Athènes, et se trouve aujourd'hui devant le temple de Thésée. C'est, à mon avis, une nouvelle preuve que la colline orientale était l'Alcathoos, et celle de l'occident la Carie.

Le Périégète monta donc de l'Olympéion à la Carie, se dirigeant vers l'ouest, par la pente orientale qui en est encore aujourd'hui la partie la plus accessible, et qui, sur la principale route qui conduit au sommet, conserve des degrés taillés dans le roc. Il énumère cinq temples sur le haut de la colline : celui de Dionysos Nyctélios, de Vénus Épistrophie[1], de la Nuit[2], de Zeus Cronios, et l'ancien *Mégaron* de Cérès, qui donna son

[1] Est-ce l'*Ἀφροδίσιον* dont parle Xénophon? *Hist. gr.* V, IV, 58 : *Ἀναβαίνοντος αὐτοῦ (Ἀγησιλάου) ἐκ τοῦ Ἀφροδισίου εἰς τὸ ἀρχεῖον*. Dans ce cas, l'*ἀρχεῖον* devait être placé plus haut, et se trouvait peut-être dans le *Mégaron*, de même qu'à Athènes les archives étaient dans le Métroon.

[2] Ce temple et celui de Dionysos Nyctélios (*ἕσπερος θεός*) me paraissent prouver encore que la colline qui les portait était la plus occidentale.

nom à la ville. Aujourd'hui, quatre églises conservent en ce lieu des restes d'antiquités. La plus à l'est, celle de la sainte Vierge, contient une incription et une statue de femme mutilée; celle de saint Démétrios, qui vient immédiatement après, contient trois inscriptions. Beaucoup de fragments d'architecture d'un beau travail ionique, une inscription et un débris de statue sont encastrés dans les murs de l'église de Jésus-Christ. Une autre petite église, située à l'extrémité occidentale de la colline, contient une autre inscription. Mais toutes ces inscriptions sont de l'époque romaine[1], et, non plus que les fragments de sculpture, n'offrent rien qui caractérise les temples auxquels elles appartenaient.

Derrière la dernière de ces églises, et sur le versant septentrional de la colline, on trouve dans la terre un grand nombre de débris de lampes, de vases, de statuettes en terre cuite. Il y avait évidemment là une fabrique de potier d'où sortaient ces *vases mégariens* ou *poteries mégariennes*, bien connues des anciens[2]. Au pied occidental de la colline, on a trouvé dernièrement un large conduit souterrain bâti en grandes assises, peut-être celui que Théagènes avait fait construire pour amener les eaux du Rhoos à la fontaine des Nymphes Sithnides.

Pausanias, pour descendre de la Carie, reprend la route par laquelle il était monté, sans doute parce qu'il n'y en avait pas d'autre. Il passe de nouveau devant l'Olympéion, et, se dirigeant vers le nord de la citadelle[3], se rend au Rhoos, dont les eaux venaient *des montagnes qui dominent la ville*[4]. Dans la plaine qui s'étend derrière les deux collines, un peu plus dans la direction de la colline occidentale, coule aujourd'hui, par plu-

[1] Publiées dans le *C. I.* n. 1058-1060.

[2] *Μεγαρικὰ πιθάκνια.* (Athén. I, 186.) — *Μεγαρικοὶ κέραμοι.* (Ét. de Byz. au mot *Μέγαρα.*) — [3] *Ἢ πρὸς ἄρκτον τέτραπται τὸ χωρίον.*

[4] *Ἀπὸ τῶν ὀρῶν τῶν ὑπὲρ τὴν πόλιν.*

sieurs tuyaux, une source abondante, la seule qui fournisse de l'eau à la ville, et près de laquelle on voit quelques légères traces d'antiquités. C'est sans doute là le Rhoos, dont l'usage aura été repris depuis la destruction de la fontaine de Théagènes. Cette source n'est qu'à peu de distance de la ville actuelle, et c'est là que les femmes de Mégares viennent puiser de l'eau et laver leur linge. Elle était moins éloignée de l'enceinte de l'ancienne ville qu'elle ne l'est des murs de la ville moderne, car on voit encore, de ce côté de la plaine, beaucoup de restes de la muraille antique. Il paraît même que, du temps de Pausanias, le Rhoos était tout près de la ville; car le Périégète a rencontré le tombeau d'Hyllos près de la source, mais déjà *dans la ville de Mégares*[1]. De plus, en revenant du Rhoos à Mégares, il voit, aussitôt après le tombeau d'Hyllos, le temple d'Isis, et, *tout près de là*[2], celui d'Apollon et de Diane, qui paraît avoir été situé sur le versant septentrional de la Carie; car, voulant passer de là à l'Alcathoos, il dit : *En descendant de ce sanctuaire*[3]. Or les deux acropoles sont les seuls points élevés de Mégares.

Il visite ensuite l'Héroon de Pandion, le tombeau d'Hippolyte et celui de Térée, puis gravit l'Alcathoos; mais, en montant[4], il laisse à sa droite le tombeau de Mégarée, passe devant l'autel des *Dieux Prodomées*, érigé par Alcathoos, au moment de commencer la construction des murs de la citadelle, et qui, par conséquent, devait être situé en dehors de ces murs. Un peu plus loin, il voit la pierre à laquelle la lyre d'Apollon communique sa vertu musicale, et visite le *Bouleutérion*, ou palais du sénat. Le côté qu'il gravissait était sans doute le versant occidental de la colline orientale, qui est aujourd'hui tout

[1] Ἐν τοῖς Μεγάροις. (Paus. liv. I, ch. XLI, § 2.)

[2] Παρ' αὐτόν. (*Id. ibid.* § 3.)

[3] Ἐκ τούτου δὲ τοῦ ἱεροῦ κατιοῦσι. (Paus. l. I, c. XLI, § 6.)

[4] Ἀνιοῦσιν. (*Id. ibid.* c. XLII, § 1.)

couvert d'habitations, et ne conserve aucun reste visible d'antiquité. Dans l'Acropole, il visita, ainsi que je l'ai dit plus haut[1], cinq temples, dont on ne voit aujourd'hui presque aucun vestige, et en sortit ensuite pour se diriger vers le *Prytanée*. Je crois que, comme à la Carie, il sortit par la même porte qu'il était entré, et que le Prytanée n'est autre que le Bouleutère qu'il avait visité en montant, ou que du moins il faisait partie de cet édifice. En effet, en s'avançant vers le Prytanée, il énumère d'abord les monuments qu'il rencontre sur sa route, le tombeau de Callipolis, l'héroon d'Ino et celui d'Iphigénie, le temple construit par Agamemnon, et, tout près du Prytanée, la pierre appelée *Anaclèthra*, et sur laquelle Cérès s'assit en appelant sa fille. Arrivé à ce point, il parle des tombeaux qui étaient dans la ville, du cénotaphe des guerriers qui étaient tombés en combattant contre les Perses, et de l'Æsymnion, tombeau du héros Æsymnos, rappelant que les Mégariens ont construit leur Bouleutérion près des tombeaux, pour se conformer à un oracle qui leur enjoignait de tenir conseil avec le plus grand nombre[2]. Il en résulte donc, avec certitude, que le voyageur donne indifféremment l'un des deux noms au même édifice, dont le palais du sénat et la demeure des prytanes n'étaient peut-être que des compartiments différents. La dérivation mythologique de l'Æsymnion, qui avoisinait le Bouleutérion, ne me paraît pas satisfaisante, et je verrais plutôt dans cet héroon un ancien palais du gouvernement. Du Bouleutérion, Pausanias passe immédiatement au monument d'Alcathoos[3], qui paraît en avoir été une dé-

[1] P. 291.

[2] *Καί οἱ καὶ ἄλλα ὁ θεὸς ἔχρησε, καὶ Μεγαρέας εὖ πράξειν, ἢν μετὰ πλειόνων βουλεύωνται. Τοῦτο τὸ ἔπος εἰς τοὺς τεθνεῶτας ἔχειν νομίζοντες, βουλευτήριον ἐνταῦθα ᾠκοδόμησαν, ἵνα σφίσιν ὁ τάφος τῶν ἡρώων ἐντὸς τοῦ βουλευτηρίου γένηται.* (Pausan. l. I, c. XLIII, § 3.)

[3] *Ἐντὸς τοῦ βουλευτηρίου... Ἐντεῦθεν πρὸς τὸ Ἀλκάθου βαδίζουσι μνημεῖον.* (§. 4.)

pendance; car, du temps des Romains, il servait au dépôt des archives[1].

Il passe ensuite devant trois temples, celui de Dionysos Patroos, celui d'Aphrodite Praxis et celui de la Fortune, pour descendre à l'Agora, qui était, par conséquent, située au pied nord-ouest de la colline orientale, probablement à l'endroit même où l'on voit aujourd'hui plusieurs débris antiques, et, entre autres, quelques inscriptions honorifiques des temps romains. Le second des temples mentionnés ci-dessus est probablement l'Aphrodision de Xénophon[2]; et l'*ἀρχεῖον* vers lequel Agésilas monta n'était autre que le Bouleutérion, le monument d'Alcathoos ou l'Æsymnion. Du marché, la route dite *droite*[3], passant près du temple d'Apollon Prostatérios, reconduisit Pausanias aux portes Nymphades, d'où il semble résulter que cette route était située à l'est de celle par laquelle le voyageur s'était d'abord dirigé des Nymphades à l'Olympéion.

Telles sont les observations que, pendant mon court passage, j'ai pu faire sur la topographie de Mégares. Je suis persuadé que cette ville réserve de plus amples découvertes à quiconque pourrait consacrer plus de temps à cette localité intéressante, et surtout y faire exécuter de nouvelles fouilles.

De Mégares nous continuâmes notre route vers l'ouest. A une demi-heure de la ville, nous vîmes, à droite et à quelque distance du chemin, une construction en pierre, ressemblant aux fondations d'une tour circulaire, et, plus vers l'ouest, deux collines d'une forme conique tellement régulière, qu'on les prendrait pour des tumulus élevés par la main de l'homme. La ruine peut être celle du tombeau du joueur de flûte samien Téléphanès, dont parle Athénée[4], et dont un bas-relief votif,

[1] *Εἰς γραμμάτων φυλακήν.* (Paus. l. I, c. XLIII, § 6.) — [2] *Hist. gr.* l. V, c. IV. — [3] Εὐθεῖα ὁδός. (Paus. l. I, c. XLIV.) — [4] Athén. VIII, 351. (Voy. sur cet artiste, Schweighæuser, *ib.*)

consacré à Pan et aux Nymphes, a été trouvé assez récemment dans la grotte de Pan du mont Parnès[1]; car Pausanias, après être sorti de Mégares, et avant d'arriver à la route Scironienne, parle de ce tombeau dans les termes suivants : « Lorsqu'on va de Mégares à Corinthe, on rencontre des tombeaux, et, entre autres, celui du joueur de flûte samien Téléphanès. On dit que c'est Cléopâtre, fille de Philippe, fils d'Amyntas, qui le fit ériger[2]. » Je regrette que l'éloignement où ce monument se trouvait de la route, et surtout la conviction où j'étais que d'autres l'avaient étudié et décrit, m'aient empêché de l'examiner, et de m'assurer surtout s'il était construit en pierre de coquilles; car, dans ce cas, on pourrait plutôt le prendre pour le tombeau de Car, qui n'était pas loin de ces lieux. En effet, Pausanias, aussitôt après avoir parlé de la sépulture de Téléphanès, ajoute : « On y voit aussi le tombeau de Car, fils de Phoronée. Ce n'était d'abord qu'un monceau de terre; mais, d'après un oracle, on l'a orné de pierres conchites[3]. » Si le monument en question est construit en matériaux d'une nature différente, l'un des deux tertres coniques pourrait être considéré comme l'ancien tumulus de Car, privé aujourd'hui de son revêtement.

« Parmi tous les Grecs, ajoute Pausanias, il n'y a que les Mégariens qui possèdent ce conchite, et beaucoup de monuments dans leur ville en sont faits. Il est extrêmement blanc et plus mou que d'autres pierres; il est tout entier composé de coquilles marines[4]. » Ce conchite est probablement le même

[1] *Ant. Hell.* II, n° 1081, et pl. XXII. Voy. aussi *Journ. arch. d'Ath.* n° 1101.

[2] Ἰοῦσι δὲ ἐκ Μεγάρων εἰς Κόρινθον, ἄλλοι τέ εἰσι τάφοι, καὶ αὐλητοῦ Σαμίου Τηλεφάνους. Ποιῆσαι δὲ τὸν τάφον Κλεοπάτραν τὴν Φιλίππου τοῦ Ἀμύντου λέγουσιν. (Paus. l. I, c. XLIV.)

[3] Καὶ Καρὸς τοῦ Φορωνέως μνῆμά ἐστι, τὸ μὲν ἐξ ἀρχῆς χῶμα γῆς, ὕστερον δὲ, τοῦ θεοῦ χρήσαντος, ἐκοσμήθη λίθῳ κογχίτῃ. (*Id. ibid.*)

[4] Μόνοις δὲ Ἑλλήνων Μεγαρεῦσιν ὁ κογχίτης οὗτός ἐστι, καί σφισι ἐν τῇ πόλει πεποίηται πολλὰ ἐξ αὐτοῦ. Ἔστι δὲ ἄγαν

que le conchylias ou conchyliate de Pollux[1], qui s'appelait aussi *échinite*. Chandler[2] dit qu'on a fait aussi grand usage de cette pierre dans d'autres villes, et particulièrement pour la construction du Parthénon; et il croit, avec d'autres voyageurs[3], que la friabilité du conchite est la cause de la presque entière disparition de tous les monuments de Mégares. Reinganum[4] pense, avec Dodwell[5], que c'est de cette pierre qu'étaient faites les sculptures des Mégariens, telles que les statues de Théocosme et de Calliclès[6], et il paraît croire que c'est en partie à la beauté de la matière que doivent leur réputation les *signa Megarica* dont parle Cicéron[7]. A mon avis, cette opinion ne repose sur aucune preuve, et n'est pas justifiée par la qualité de la pierre. Parmi les statues qu'il a vues à Mégares, Pausanias en cite quelques-unes en bois (*ξόανα*), d'autres en métal, quelques autres en ivoire et or; enfin, le Jupiter de Théocosme avait la tête chryséléphantine, et le reste du corps de gypse et d'argile, attendu que les événements de la guerre du Péloponnèse avaient empêché qu'il ne fût terminé[8]. Mais ni lui, ni aucun autre auteur, ne parle d'une statue de Mégares en conchite. Tout au contraire, plusieurs statues qui viennent de cette ville, et qui appartiennent à diverses époques, la statue de la Victoire surtout, qu'on voit aujourd'hui devant le temple de Thésée, et qui est d'un style vraiment hellénique; les statues placées dans le musée provisoire de Mégares, qui sont, pour la plupart, de l'époque romaine; la statue de Titus, récemment trouvée, et plusieurs fragments épars dans

λευκὸς, καὶ ἄλλου λίθου μαλακώτερος. Κόγχοι δὲ ἐκ θαλάσσης διὰ παντὸς ἔνεισίν οἱ. (Paus. l. I, c. XLIV.)

[1] VII, 100, voy. *Facius* sur le passage de Pausanias.

[2] Page 194.

[3] Dodwell, t. II, p. 177; Pouqueville, t. IV, p. 131. — [4] Page 41.

[5] Tome II, p. 180.

[6] Paus. l. I, c. XL; l. VI, c. VII; l. X, c. IX.

[7] *Ad Atticum*, 8 et 9.

[8] Paus. l. I, c. XL.

des couches solides de notre planète qui aient été formées avant la création de l'homme; après et au-dessus, on ne rencontre que des terrains d'alluvion. Il perdit la position horizontale qu'il avait sous les eaux par suite d'une convulsion terrestre postérieure, sans doute, à sa formation; par celle-là même, selon toute probabilité, qui brisa les digues des mers intérieures, et déversa l'Océan dans la Méditerranée et dans le Pont-Euxin. Cette grande révolution du globe, qui compte comme la douzième dans l'ordre chronologique, est celle qui lança dans les airs les pics les plus élevés des Alpes, et qui souleva probablement les masses énormes de la Grèce septentrionale, de la Béotie, de la Phocide, de la Locride, où règne le calcaire alpin, et dont le conchite de Mégares est presque entièrement exclu. C'est aussi pendant cette commotion que surgirent les monts Géraniens et les monts Oniens, qui, ayant brisé la surface de conchite, en renversèrent les couches horizontales, les jetèrent comme un pont sur le Péloponnèse, et en formèrent la côte septentrionale de Salamine et la côte méridionale de l'Attique. Cette révolution doit être considérée comme antérieure à la création de l'homme; car, dans les couches qui en résultèrent, on ne trouve aucune trace d'ossements humains, et les collines de conchite de l'Attique et de la Mégaride sont jugées, par les géologues de l'expédition française de Morée, MM. Boblaye et Virlet, plus anciennes que les rudes rochers du Ténare, qui peut-être ont trouvé l'homme existant déjà sur la terre. La Grèce a sans doute subi, depuis ce temps, de grandes secousses naturelles. Le déluge d'Ogygès paraît n'avoir été qu'un débordement local des lacs en grand nombre et sans issue que les montagnes de Grèce entourent de toute part. L'histoire se rappelle encore le temps où le front brûlant de Méthana sortit de la mer. La muse des

poëtes a vu Délos portée sur les flots, et a entendu Briarée mugissant sous le volcan, aujourd'hui éteint, de l'Ocha. Égine, Calaurie, l'Halipède attique sont sortis de la mer à des dates récentes, et l'enfantement embrasé de Théra n'a pas encore cessé. Mais ces changements récents de la surface de la Grèce, survenus après la naissance de l'homme, n'ont eu aucune influence sur le conchite primitif; et c'est à peine si les eaux diluviales qui ont séjourné à sa surface l'ont recouvert d'un léger sédiment de terre.

Après cette digression, reprenons notre route, qui nous conduisit bientôt au pied nord-est des monts Oniens ou de la Géranie; car ces deux noms sont quelquefois confondus, bien qu'ils appartiennent à deux groupes différents de montagnes. Plutarque[1] mène Antigone de Corinthe à Géranie, et de là aux monts Oniens; et Strabon[2] étend les monts Oniens des roches Scironides au Cithéron, d'où il paraît résulter que tous deux entendaient par monts Oniens la ligne qui s'étend, au sud-est, vers Mégares, et par Géranie, celle qui, au nord-ouest, borde la mer des Alcyons. Mais cette distinction n'est pas faite par les auteurs de toutes les époques. Polybe[3] comprend, sous le nom de monts Oniens, toute la chaîne du grand isthme. Il en est de même de Thucydide, qui ne fait mention que de la Géranie, et qui, en parlant du *passage difficile de Géranie*[4], a sans doute en vue le défilé des roches Scironides, auxquelles Simonide[5] donne aussi le nom de Géranie. Par les hauteurs de Géranie[6], qui furent fortifiées pour la défense de l'isthme de Corinthe, Thucydide entend évidemment la position appelée

[1] *Vie de Cléom.* c. xx.
[2] Liv. IX, p. 393.
[3] Liv. II, c. LII.
[4] Δύσοδος γὰρ ἡ Γεράνεια. (L. I, c. CVIII.)
[5] *Anthol. gr.* t. I, p. 76, éd. Jacobs.
[6] Τὰ ἄκρα τῆς Γερανείας. (Thuc. l. I, c. CLXVII; l. IV, c. LXX.)

aujourd'hui *Aéras.* De même, Étienne de Byzance, en disant que Géranie est une montagne qui s'étend de Mégares à Corinthe, et d'où Ino s'est précipitée dans la mer [1], donne ce nom aux montagnes appelées *Oniennes* par Plutarque et Strabon. Il paraît donc que les auteurs employaient, pour désigner les deux chaînes, l'un ou l'autre de ces noms, suivant qu'il prédominait à l'époque où ils écrivaient.

Nous gravîmes la pente nord-est de ces montagnes, jusqu'à un point d'où l'on découvre soudainement la vue la plus imposante et la plus majestueuse du golfe Saronique. De là nous descendîmes jusqu'à une petite plate-forme couverte en partie de monceaux de pierres, tels que nous en avons souvent observé pendant tout le cours de notre voyage. Les uns ont été accumulés par les laboureurs, en nettoyant leurs champs ou leurs vignes; les autres l'ont été par la guerre ou par le temps, qui ont réduit en ruines les cabanes des laboureurs. Mais l'œil exercé peut distinguer ceux d'entre eux qui indiquent l'emplacement de villages des temps helléniques ou des premiers temps chrétiens. Ceux que les broussailles n'ont pas recouverts, lavés par les pluies séculaires, n'apparaissent plus que comme des squelettes dénudés par le temps, et la teinte cendrée qui les recouvre est un indice presque sûr de leur antiquité.

Les tas de pierres de la petite plaine dont je viens de parler offrent précisément ce caractère, et Chandler [2] les a observés, aussi bien que Dodwell [3], qui croit y reconnaître l'emplacement du village mégarique Éréneïa, tandis que Reinganum, avec plus de probabilité peut-être, les attribue au village que Théophraste [4] nomme *Phalycon*, et Plutarque [5], d'après Di-

[1] Γεράνεια... ἐσ7ι καὶ ὄρος μεταξὺ Μεγάρων καὶ Κορίνθου, ἀφ' οὗ ἥλατο Ἰνὼ, φεύγουσα τὸν Ἀθάμαντα.

[2] Page 196.

[3] T. II, p. 179.

[4] *Hist. des pl.* l. II, c. IX.

[5] *Vie de Thésée*, c. XXXII.

céarque, *Halycon*. Il fonde sa conjecture, d'abord sur son nom même, et ensuite sur la qualité de ses figues, vantées par Théophraste, et il croit y voir deux preuves de sa position près de la mer. Mais il néglige un autre argument, qui me paraît bien plus fort encore : c'est que la fable qui donne Halycon pour fils à Sciron, le héros éponyme de l'endroit, fait sans doute allusion à la proximité où ce village se trouvait de la route scironide.

En effet, au sortir du petit plateau, nous entrâmes immédiatement dans cette route, qui, d'après Pausanias[1], devait son nom à Sciron, polémarque de Mégares, le premier qui la rendit accessible aux piétons[2], et qui s'y tenait, selon les Mégariens[3], pour exterminer les brigands qui l'infestaient. Mais, au dire de tous les auteurs grecs, ce Sciron était lui-même un brigand, et des plus inhumains, qui, embusqué sur les roches redoutables qu'on rencontrait après la pierre Moluride, lançait d'un coup de pied les passants dans la mer, où ils étaient dévorés par une immense tortue qui y nageait constamment, et dont la présence s'explique, je crois, par cette circonstance, que la pierre Moluride, à cause de sa forme, était aussi appelée *χελώνη*[4]. Le vent qui soufflait de ces hauteurs dans la direction d'Athènes s'appelait aussi *sceiron* ou *sciron*. Mais si l'on ne veut pas se payer des étymologies mythologiques, on peut croire que le nom de cette route, aussi bien que celui de Minerve Scirrhade, à Salamine, était tiré de la nature *rude* et pierreuse des précipices, ou bien encore de la couleur *blanche* de ce lieu; car des couches de craie s'y montrent, de distance en distance, au milieu des rochers. Il est à remarquer que la partie de la Mégaride où les Athéniens, alliés des Corinthiens, remportèrent, dans la troisième année de l'olym-

[1] Liv. I, c. XLIV, § 6.

[2] Ἀνδράσιν εὐζώνοις. (*Ibid.*)

[3] Κολαστὴς τῶν λῃστῶν. (Plut. *Thes.* c. I.)

[4] Diod. de Sic. liv. IV, ch. LIX.

piade LXXX, une victoire sur les Corinthiens, était appelée le *Terrain de craie* « Cimolie [1] ». Il est peu probable que ce lieu se trouvât dans ce défilé escarpé, où il ne peut y avoir place pour un champ de bataille; mais, sans doute, il n'était pas très-éloigné, et prenait son nom du caractère géologique des lieux environnants. La *Cimolie* mégarique n'était peut-être pas un autre lieu que le *champ blanc* (*λευκὸν πεδίον*), par lequel Ino passa, en courant se précipiter dans la mer du haut de la pierre Moluride [2]. D'un autre côté, le Καλῆς δρόμος, qui, prétend-on, a reçu son nom d'Ino [3], et que Müller [4] prend pour la pierre Moluride elle-même, désigne peut-être, par opposition au sentier difficile, quelque partie plus accessible de la route mégarique, ou peut-être encore appelait-on, par euphémisme, Καλῆς δρόμος, la route qu'on nomme aujourd'hui plus proprement Κακὴ σκάλα « mauvaise échelle », que les Byzantins [5] nommaient Κακὸν πλάγιον [6], et que Simonide désignait déjà par les mots Κακὸν λέπας [7]. C'est par un euphémisme semblable qu'un sentier très-roide qui suit le bord de la mer à Tamynæ en Eubée, et qui conserve des traces d'une ancienne route, était appelée autrefois Καλὴ ἀκτή, tandis qu'aujourd'hui il est nommé également Κακὴ σκάλα [8]. Rude, étroite, et tellement escarpée, que souvent le cheval peut à peine y poser son pied tremblant, se tordant à travers des précipices à pic et des gouffres béants, et suspendue sur des écueils que bat toujours la vague écumante et qu'Ovide nomme poétiquement

[1] Diod. liv. IX, ch. LXXIX.

[2] *Gr. Étymol.* au mot Λευκοθέα.

[3] Plut. *Quest. sympos.* III.

[4] Müller, *Orchom.* p. 176.

[5] G. Phranz. I, 38.

[6] Non pas *furchtbares Verderben*, comme Hoffmann (*Griechenl.* t. I, p. 734) l'explique, mais bien *schlimmer Bergrüken*.

[7] *Anthol. gr.* t. II, p. 76, éd. Jacobs.

[8] Sur l'identité de la Κακὴ σκάλα eubоïque avec la Καλὴ ἀκτή, voyez mon *Voyage dans l'Eubée méridionale.* (*Acad. des inscr. Mémoires présentés par divers savants*, 1re série, t. III, p. 209 et suiv.)

les *ossements du géant Sciron*[1], la route Scironienne est rendue plus dangereuse encore par le pavage barbare dont les Turcs l'avaient couverte, et elle mérite de tout point son nom de mauvais augure.

Pline[2] attribue à cette route une longueur de six mille pas romains, c'est-à-dire de deux heures à peu près. Nous avions quitté le monument circulaire dont j'ai parlé plus haut à sept heures trente-sept minutes, et atteint l'extrémité occidentale de cette route à neuf heures dix minutes; nous n'avions donc pas mis plus d'une heure pour parcourir le défilé, presque toujours à pied.

Hadrien avait élargi et rendu praticable, même aux chars, ce passage dangereux[3]; et l'on y voit, en plusieurs endroits, des restes des travaux qu'il avait fait exécuter, des pans de murs antiques, qui élargissent et soutiennent la route; tandis que là où ces contre-forts ont disparu, elle n'a souvent pas même la largeur qu'elle pouvait avoir du temps de Sciron. C'est surtout au-dessous du précipice effrayant de la roche Moluride, à l'endroit même où la femme d'Athamas s'est élancée dans la mer, que le chemin est tout à fait détruit, et qu'on descend à la mer par un sentier presque impraticable.

Sur le sommet de la montagne s'élevait, suivant Pausanias, le temple de Jupiter Aphésios, qui avait de l'affinité avec le culte de Jupiter Olympien, adoré sous le nom de *Jupiter Panhellénien*, et auquel, à Égine, Éaque avait bâti, sur le sommet le plus élevé de l'île, un temple qu'on pouvait apercevoir du rocher de Sciron. On montait, sans doute, au temple de Jupiter Aphésios par le versant septentrional de la montagne.

[1] *Métam*. VII, 145.

[2] *Hist. nat.* IV, 7.

[3] Ἀδριανὸς δὲ ὁ βασιλεὺς οὕτως, ὡς καὶ ἅρματα ἐναντία ἐλαύνεσθαι, κατέστησεν εὐρυχωρῆ τε καὶ ἐπιτηδείαν εἶναι. (Paus. l. I; c. XLIV.)

Pausanias ne dit pas qu'il l'ait visité en traversant la route scironide, et il est peu probable qu'il l'ait fait.

De Kaki Scàla nous sommes descendus à la plaine bornée par la mer, qui s'étend de ce point jusqu'à l'isthme; et à peine sortis du défilé, nous avons observé, à notre droite, une très-grande pierre brute, avec un vide au milieu, qui nous a paru n'être autre chose qu'une niche faite de main d'homme pour recevoir une statuette. Cette pierre ne serait-elle pas ce que les anciens appelaient *le monument d'Eurysthée?* Pausanias en parle aussitôt après la mention du temple de Jupiter, et pendant qu'il traverse encore la route Scironide, sur laquelle les Argiens ont combattu les Héraclides, et où Iolaos tua Eurysthée[1]. Pour que le monument dont parle le voyageur eût été attribué à un héros si ancien, il fallait qu'il consistât en quelque immense tumulus ou en quelqu'un de ces rochers massifs et informes qu'élevait l'antiquité la plus reculée, que le temps entame difficilement, et que l'industrie humaine a rarement intérêt à détruire. Mais la route Scironide ne présente nulle part, au milieu de ses rochers et de ses précipices, un espace assez étendu pour contenir un pareil monument, dont on ne voit d'ailleurs nulle part aucune trace. On n'a pas non plus la ressource de supposer que le monument était érigé, non sur la route même, mais au-dessus; car, immédiatement au bord de la route, les rochers s'élèvent escarpés et souvent perpendiculaires jusqu'au sommet de la montagne. Ni le combat, ni la mort d'Eurysthée n'ont pu avoir eu lieu au delà du sommet; et si c'est là que le monument était érigé, Pausanias n'en

[1] D'après la tradition suivie et embellie par Euripide dans ses *Héraclides*, Eurysthée fut seulement pris sur la route Scironide; il fut tué et enterré à Pallène. Les Marathoniens disaient, au contraire, qu'il combattit et fut tué à Marathon, où sa tête fut ensevelie. Son corps fut seul transporté à Gargettos.

aurait pas fait mention en cet endroit de son ouvrage. Si, en passant au-dessous du sommet, il mentionne le temple qui le dominait, il n'en résulte pas qu'il a pu parler aussi, à cette occasion, de monuments moins importants qui se trouvaient hors de sa vue, et situés sur l'autre versant de la montagne. Il me paraît donc indubitable que le *tombeau d'Eurysthée,* quelque forme qu'il ait eue, était situé sur la route même de Pausanias; et comme la route Scironide ne présente pas d'espace propre pour le contenir, il est probable qu'il faut le chercher aussitôt après la descente, à l'endroit où la route commence à s'élargir, et où se trouve la pierre qui a attiré notre attention.

Pausanias ajoute que « au sortir de cette route, on rencontre le sanctuaire d'Apollon Latôos, et, plus loin, la frontière entre la Mégaride et la Corinthie[1]. » Nous n'avons vu aucune trace de ce temple; mais peut-être ses ruines sont-elles cachées sous les arbres de quelque ravin ignoré des collines basses et boisées qui continuent en cet endroit la pente des monts Géraniens.

La frontière de la Mégaride était probablement à Kinætha, où nous sommes arrivés trente-cinq minutes après notre descente, et où, à proprement parler, se termine le défilé et commence la plaine. On comprend bien qu'il est ici question de la frontière des temps postérieurs; car la colonne ancienne avec l'inscription : « Ceci est le Péloponnèse, non l'Ionie; ceci n'est pas le Péloponnèse, mais l'Ionie, » était érigée sur l'isthme même[2]. Clarke[3] et Gell[4] disent avoir vu, sur la route Scironide, une pierre portant une inscription tout à fait effacée.

[1] Ἐκ ταύτης τῆς ὁδοῦ καταβᾶσιν Ἀπόλλωνος ἱερόν ἐστι Λατῴου, καὶ μετ' αὐτὸ Μεγαρεῦσιν ὅρος πρὸς Κορινθίαν. (Pausan. l. I, c. XLIV, § 10.)

[2] Τάδ' ἐστὶ Πελοπόννησος, οὐκ Ἰωνία· Τάδ' οὐχὶ Πελοπόννησος, ἀλλ' Ἰωνία. (Strab. VIII, 380.)

[3] *Trav.* II, II, 741.

[4] *Itin.* 5.

L'un la prend pour une partie de cette colonne, l'autre croit que c'est un signe de démarcation postérieur. L'inscription n'existe plus; et si elle a jamais existé, il me paraît plus probable qu'elle devait se rapporter à la construction de la route par Hadrien. Leake prend Kinætha pour la position de l'ancienne Crommyon, et dit y avoir rencontré quelques restes d'antiquités [1]. Nous n'y en avons vu aucun.

De ce point, nous avons suivi le rivage, en nous dirigeant vers l'occident. Une heure et dix minutes après Kinætha, nous avons rencontré, pendant l'espace de dix minutes, la terre jonchée de ces débris de briques qui désignent ordinairement des habitations antiques. Nous arrivâmes immédiatement à un puits et à la petite église de Saint-Théodore, auprès de laquelle, vers le nord-ouest, on peut distinguer une enceinte circulaire semblable à celle d'une petite ville. Elle est formée de petits tertres couverts de lentisques, à travers lesquels on voit souvent paraître de grandes pierres de taille. Tout autour sont épars plusieurs restes d'antiquités. A l'est de l'église, à cinquante pas de distance, deux colonnes, ayant $0^m,42$ de diamètre, sont étendues sur le sol; elles sont sans cannelures, et leur surface raboteuse n'offre d'autre ornement qu'une moulure ronde vers le haut. Ce sont évidemment des colonnes tumulaires; mais elles ne sont pas inscrites. Devant l'entrée de l'église, on voit une autre colonne de marbre bleu, également sans cannelures, un chapiteau d'ordre romain, et une grande pierre creuse en forme de bassin, comme on en voit souvent en Grèce, et qui servaient peut-être à être placées sous les autels pour recevoir le sang des victimes [2]. Dans l'intérieur de l'église, on voit une stèle funéraire non inscrite. La table du

[1] *Some Vestiges*. Leake, *Morea*, I, 308.

[2] *Σφαγεῖον.. ... εἰς ὃ τὸ αἷμα τῶν σφαζομένων ἱερείων ἐδέχοντο*. (*Etymolog. magn.* p. 737.)

sanctuaire est un fragment de base ionique, en marbre blanc, ainsi que les montants de la porte du sanctuaire, quatre chapiteaux de pilastres et une marche, couverts d'ornements des derniers temps romains ou de l'époque byzantine. Deux chapiteaux ioniques de marbre blanc, d'un très-beau travail, mais de dimensions inégales, sont encastrés, en dehors, à droite ou au nord de la porte; et à gauche, une plaque de marbre, longue de 0m,99, haute de 0m,37, et portant une inscription sépulcrale de six trimestres iambiques. Les lettres, de l'époque byzantine, sont profondément et distinctement tracées; elles ont 0m,035 de haut. Voici le contenu de l'inscription (pl. II, 10):

Φιλοστράτα, βέβηκα ϖηγὰς εἰς ἐμὰς,
[Λ]είπουσα δεσμὸν, ᾧ Φύσις συνεῖχέ με.
Ἐπὶ ταῖς δέκα γὰρ τέσσαρ' ἐκπλήσασ' ἔτη,
Πέμπτῳ τὸ σῶμα καταλέλοιπα ϖαρθένος,
Ἄπαις, ἄνυμφος, ἤϊθεος. Ὅτῳ δ' ἔρως
Ζωῆς ἔνεστιν, ἀφθόνως γηρασκέτω.

« Je suis Philostraté. Pour retourner vers ma source, j'ai brisé le lien dont la nature me retenait sur la terre. A peine ayant accompli quatorze années, je me suis, dans la quinzième, séparée de mon corps, vierge, sans enfant, sans fiancé, étrangère à l'hymen. Mais longue vieillesse à quiconque a l'amour de la vie[1]. »

Ces ruines prouvent qu'il y avait autrefois dans ce lieu une petite ville qui florissait à la belle époque de la Grèce, et qui existait encore aux temps byzantins. La carte française place en cet endroit Crommyon, où la mer rejeta Mélicertes, fils d'Ino, et où Thésée tua la laie fauve, mère du sanglier de Ca-

[1] Cette inscription a été souvent publiée. L. Ross, *Arch. Zeit.* 1844. Voy. col. 295, et Ph. Le Bas, *Voy. Arch.* *Inscr.* t. II, n° 85.

lydon, ainsi que Sinnis, le courbeur de pins. La fable[1] disait qu'elle tirait son nom de Crommos, fils de Neptune, ce qui signifie uniquement que cette ville était située au bord de la mer. Peut-être doit-elle plutôt ce nom à la culture des *fameux oignons* mégariques[2], dont l'âcreté faisait couler *les larmes des Mégariens,* et qui étaient passés en proverbe. Crommyon est la première ville Mégarique que Pausanias cite aussitôt après sa sortie de la route Scironnienne, et la dernière dont Pline fasse mention avant cette route, en partant de Corinthe[3]. Scylax[4] l'appelle un fort en dehors de l'isthme, et Diodore[5], une forteresse. Suivant Thucydide, elle appartenait à Corinthe et en était distante de cent vingt stades[6]. Strabon dit qu'elle dépendait autrefois de Mégares[7]; et que, de son temps, elle était soumise à Corinthe. Mais Crommyon n'est pas la seule ville qui, d'après les anciens, ait été située entre Corinthe et les roches Scironides. Pline mentionne dans cet intervalle les villes de Sidunte et Crommyon[8]; Scylax nomme aussi, avant Crommyon, Sidunte, fort des Corinthiens en dehors de l'isthme[9]. Athénée en fait un bourg des Corinthiens[10]. Suivant Xénophon, Praxitas, allant de Corinthe à Mégares, s'empara d'abord de Sidunte, puis de Crommyon[11]; d'où il résulte qu'entre Schœnunte (aujourd'hui Calamaki) et la Kaki Skala il y avait deux anciennes villes, Sidunte et Crommyon, la première plus à l'ouest que la seconde, et que les ruines voisines de Saint-Théodore peuvent appartenir à l'une ou à l'autre.

[1] Paus. l. II, c. I.

[2] Κρόμμυα ἢ σκόροδα. (*Schol. Aristoph. Pac.* 245). Plin. *H. N.* XX, 9.

[3] *H. N.* IV, 11.

[4] Scyl. : Τεῖχος ἔξω τοῦ Ἰσθμοῦ.

[5] Φρούριον. (XII, 65.)

[6] Ἀπέχει τῆς πόλεως εἴκοσι καὶ ἑκατὸν σταδίους. (Thuc. IV, 45.)

[7] Strab. VIII, 380.

[8] « Schœnus, oppida Sidus, Crommyon, « Scironia saxa. » (Plin. *H. N.* IV, 11.)

[9] Τεῖχος Κορινθίων, ἔξω τοῦ Ἰσθμοῦ.

[10] Κορινθίων κώμην. (Athén. III, 7.)

[11] Πρῶτον μὲν Σιδοῦντα, ἔπειτα δὲ Κρομμυῶνα. (Xénoph. *Hell.* liv. IV, ch. IV, § 13.)

De cet endroit, le pas lent et réglé de nos chevaux de louage nous a menés, en trois heures trente-cinq minutes, à Corinthe, tandis que les cent vingt stades de Thucydide correspondent à une distance de six heures. Leake paraît donc avoir raison de placer Crommyon à Kinætha, surtout, si sa mémoire ne le trompe pas, quand il affirme y avoir vu des restes d'antiquité; et la position de cette ville sur la limite des deux provinces expliquerait suffisamment pourquoi elle figurait tantôt parmi les villes de Mégares, tantôt parmi celles de Corinthe. Le passe-temps sanguinaire du Pityocampte pouvait du reste être beaucoup plus facilement exercé au débouché du défilé des montagnes que sur le rivage bas et plat de Saint-Théodore. Si donc l'on place Crommyon à Kinætha, les ruines voisines de Saint-Théodore seront celles de Sidunte, que Leake place au village Kasidi, situé, dit-il, au milieu de la route, entre Kinætha et Calamaki. Sa conjecture se fonde autant sur l'assonnance des noms, que sur ce qu'il a vu à Kasidi des restes de constructions helléniques[1], et il croit que c'est à ce village que Wheler[2] fait allusion, lorsqu'il parle d'un monument hellénique, entre Corinthe et Mégares, qui contenait un bas-relief. Puillon-Boblaye, l'un des auteurs de la carte française, parle aussi de ce village, en observant qu'il s'y trouve *des ruines assez considérables*[3]. Mais il n'est pas indiqué sur la carte française, et nous ne l'avons pas rencontré sur notre chemin. Nous n'avons vu que deux villages avant d'arriver à Calamaki : l'un, cinq minutes après notre départ de Saint-Théodore, à une assez grande distance à droite. Il s'appelle *Coulantziki,* et ses vignes s'étendent jusqu'à la route, où il possède un puits d'eau potable. L'autre est désert et est aussi situé à droite et loin de la route, sur les collines. Je n'ai pas pu en apprendre le

[1] *Some romains of hellenic buildings.* — [2] *Travels*, p. 436. — [3] *Rech. géogr.* p. 35.

nom; mais sa distance de Kinætha est de deux heures dix minutes au pas de nos chevaux, tandis que celle de Calamaki n'est que de quarante minutes seulement. Ce ne peut donc pas être là Casidi. Saint-Théodore, au contraire, est à une heure vingt minutes de Kinætha, à une heure trente minutes de Calamaki, par conséquent juste au milieu de la route, ce qui est la position assignée par Leake à Casidi. Il n'est donc pas invraisemblable que cette position déserte, avec ses ruines antiques, ait porté autrefois et porte encore aujourd'hui le nom de Casidi, et qu'elle soit précisément celle que Wheler décrit, et dont on aurait détruit ou enlevé le bas-relief. Je m'arrête d'autant plus à cette conjecture, que ni Wheler, ni Leake ne font aucune mention de cette église de Saint-Théodore, qui, cependant, ne laisse pas que d'être remarquable. Mais ce qui a lieu de m'étonner, c'est que Leake, se reprenant, dans son nouvel ouvrage (*Peloponnesiaca*, p. 397), transfère Crommyon à Casidi, et allègue pour raison que la distance à laquelle Casidi se trouve de Corinthe correspond exactement aux cent vingt stades de Pline, ce qui, comme nous l'avons vu, n'est pas du tout exact. Il en infère que Sidunte était situé plus près de l'isthme, au vallon de Susaki. Pour ma part, tous les arguments exposés ci-dessus me portent à croire que Sidunte était situé à Casidi ou Saint-Théodore, et Crommyon plus à l'est, à cent vingt stades de Corinthe, près de Kinætha.

A une heure cinq minutes de Saint-Théodore, nous rencontrâmes, à fleur de terre, un puits d'eau très-claire, entouré de quelques assises provenant d'un mur antique. S'il était prouvé que Saint-Théodore est Crommyon, ce puits pourrait désigner l'emplacement de Sidunte. C'est là que la carte française paraît placer cette ville, et ces ruines sont peut-être celles que décrit Wheler.

Un quart d'heure plus loin, nous entrâmes à Calamaki, l'ancienne Schœnunte, port auquel se terminait le *δίολκος*, et où, pour tout reste d'antiquité, nous n'avons vu que quelques pierres de taille appartenant à des fondations. Nous nous dirigeâmes ensuite sur Corinthe, en traversant l'isthme, dont, après une demi-heure de marche, nous franchissions la muraille. Cette muraille descend, vers le midi, d'une colline longitudinale et pierreuse dominant le stade isthmique, traverse la route, et, tournant immédiatement à l'ouest, continue, dans cette direction, jusqu'à la mer de Léchée. Le coude qu'elle fait renferme l'enceinte et les ruines du fameux temple de Neptune et de Palémon, dont il ne reste plus que des murs en grandes pierres de taille et flanqués de tours. Une de ces tours se trouve sur la route même, et, devant elle, nous avons remarqué une colonne dorique qui, probablement, appartenait au temple. Au delà de l'enceinte, vers le nord-ouest, sont les ruines du théâtre; mais, comme elles sont tournées vers le nord, on ne peut les apercevoir de la route.

Après une marche de trois quarts d'heure, nous avons atteint les nombreuses carrières d'où l'ancienne ville de Corinthe tirait les matériaux de ses magnifiques constructions. Lorsqu'on voit quelles masses énormes en ont été extraites pour la décoration de Corinthe, on ne peut songer sans effroi à l'action du temps et des événements qui les ont broyées en poussière et n'ont laissé presque aucune trace de la ville qu'Homère nommait déjà *riche* par excellence, et qui, du temps de Cicéron, était encore *Græciæ lumen*[1]. Ces carrières fournissaient un calcaire gris commun et ont été taillées dans les formes les plus extraordinaires. Elles présentent de hautes murailles, de vastes appartements, des escaliers, des tables, des autels, des pyra-

[1] Cic. *Pro leg. Manil.* 5.

mides et des colonnes. Non loin de là, et à droite de la route, nous avons remarqué trois chambres souterraines, dont deux communiquent ensemble. C'étaient peut-être aussi des carrières; mais leur forme fait soupçonner qu'elles ont servi à quelque culte souterrain, comme celui de Mélicertes dans le temple de Neptune. (Pl. III, 11.)

On côtoie encore ces carrières pendant vingt minutes au moins avant d'arriver au village Hexamili, immédiatement après lequel la route rencontre celle qui vient de Cenchrées. A partir de ce point, toute la plaine à gauche de la route est, à une assez grande distance, couverte d'innombrables tombeaux. Quelques-uns, que j'ai pu examiner, sont de petite dimension, peu profonds, et composés de quatre pierres. C'est de cette nécropole qu'on a retiré, pendant ces dernières années, plusieurs milliers de vases en terre cuite, qui, pour la plupart, ont été exportés de la Grèce. Pausanias fait mention de ces tombeaux qu'il rencontra entre Cenchrées et Corinthe[1].

Un quart d'heure au delà d'Hexamili, nous vîmes, sur notre gauche, les ruines d'un édifice romain conservées jusqu'à une assez grande hauteur. Cet édifice est construit en briques disposées en losanges avec beaucoup d'élégance, *opus tessellatum*. (Pl. III, 12.) Les portes en sont voûtées, et les jambages, de même que les linteaux, en sont cintrés et en marbre. Une de ces portes conduit à une voûte souterraine.

Après dix minutes de marche, nous traversâmes un profond ravin, et un quart d'heure plus tard nous arrivions à Corinthe.

Le peu d'instants de lumière qui nous restaient jusqu'à la nuit ne nous permirent pas de nous livrer à de nouvelles recherches sur une ville si connue des voyageurs, si souvent, et

[1] *Ἀνιοῦσι δὲ ἐς Κόρινθον (ἐκ Κεγχρεῶν), καὶ ἄλλα ἐστὶ κατὰ τὴν ὁδὸν μνήματα.* (Paus. l. II, c. II.)

quelquefois si éloquemment décrite [1], et nous ne cherchâmes pas à exploiter après tant d'autres un champ malheureusement si désolé, qu'excepté un ou deux pans de murs romains en briques, et les sept colonnes du temple dorique, il n'y reste presque aucune ruine qui indique même la position de la ville. Les premiers sont peut-être les restes des bains qu'Hadrien fit construire à Corinthe (pl. II, 3), et les colonnes, à en juger par leur forme et par leurs proportions, devaient appartenir à l'un des plus anciens temples de la ville. Différentes opinions ont été émises à l'égard de ce temple. Wheler le prend pour celui de Diane Éphésie, dont cependant Pausanias ne mentionne qu'une statue qui s'élevait sur le marché. D'autres y voient le temple d'Apollon, qui se trouvait sur la route conduisant du marché vers Sicyone. D'autres ont cru que c'était un temple de Neptune, dont les anciens ne citent également que des statues. Peut-être encore pourrait-on attribuer cette ruine, sans trop de probabilité, au temple de Minerve Chalinitis, dont le culte, en connexion avec le mythe indigène de Bellérophon, était sans doute un des plus anciens de Corinthe, et dont la statue était en bois avec les extrémités en pierre (*ξόανον ἀκρόλιθον*), et par conséquent, selon toute vraisemblance, était archaïque; c'est près de ce temple qu'on voyait la statue en bois d'Hercule, ouvrage de Dédale, circonstances qui s'accorderaient bien avec l'architecture du temple en question, qui est du dorique le plus sévère. Mais comme Pausanias, le seul qui énumère les temples de Corinthe, ne dit rien ni de leur style, ni de leur antiquité respective, toute conjecture à ce sujet me paraît oiseuse et sans fondement réel.

[1] Voyez surtout la brillante description du panorama magnifique qu'on découvre du haut de l'Acrocorinthe, donnée par mon savant compagnon de voyage, M. Prokesch d'Osten, ouvrage cité, t. II, p. 297.

[2] Prokesch, ouvrage cité.

[3] Pausan. l. II, c. II

On découvre tous les jours, dans la ville de Corinthe, de grands souterrains très-étendus, qui sont peut-être des restes des conduites d'eau qui alimentaient les nombreuses fontaines de la ville ou du grand canal par lequel Hadrien avait fait venir à Corinthe l'eau du lac Stymphale, ou bien encore de plus anciens canaux, par lesquels la source Pirène se déchargeait dans la ville basse[1].

A un quart d'heure au nord de la ville, nous avons visité l'amphithéâtre dont Leake[2] fait mention. On avait profité, pour le construire, d'un enfoncement naturel du terrain, auquel on avait donné la forme d'une ellipse complète, dont le grand axe a deux cent quatre-vingt-dix pieds de long et le petit cent quatre-vingt-dix. Les flancs sont taillés dans le roc en forme de siéges, séparés par de petits escaliers qui forment ainsi des compartiments cunéiformes (*cunei, κερκίδες*); deux escaliers y avaient été en outre pratiqués, l'un au midi, l'autre à l'est. Ce bassin eût été bientôt converti en un lac, si les eaux pluviales n'eussent trouvé une issue par une ouverture large et carrée pratiquée dans le rocher au-dessous des siéges supérieurs, et servant de vomitoire à la palestre de l'amphithéâtre, comme celle qu'on voit au stade d'Athènes. C'est à cet endroit, sans doute, que s'appliquent ces paroles de Dion Chrysostome : « Les Corinthiens s'assemblent hors de leur ville, dans un ravin assez spacieux pour recevoir beaucoup de monde, mais tellement sale, qu'on ne voudrait pas même y enterrer un homme libre[3]. » (Pl. III, 13.)

Pour nous rendre de Corinthe à Sicyone, nous avons tra-

[1] *Καὶ τὸ ὕδωρ αὐτόθεν* (de l'Acrocorinthe) *ὑποῤῥεῖν τὸ ἐν τῇ πόλει.* (Paus. l. II, c. v, § 1.) = [2] *Morée*, t. III, p. 244.

[3] *Οἱ Κορίνθιοι μὲν ἔξω τῆς πόλεως ἐν χαράδρᾳ τινὶ, πλῆθος μὲν δυναμένῳ δέξασθαι τόπῳ, ῥυπαρῷ δὲ ἄλλως, καὶ ὅπου μηδεὶς ἂν μηδὲ θάψειε μηδένα τῶν ἐλευθέρων.* (Dion Chrysost. *ad Rhod.* p. 347.)

versé les plaines luxuriantes et toutes couvertes de vignes, qui portent aujourd'hui le nom de *Vocha*. Elles jouissaient d'une grande réputation chez les anciens, dont elles excitaient souvent la convoitise [1]. La rare fertilité de la terre attire dans ce lieu de nombreux habitants, et cette côte, toute couverte de beaux villages, montre ce que serait la Grèce si elle avait une population proportionnée aux ressources qu'elle peut offrir.

Une heure plus tard, nous avons traversé le *Langopotamo*, ravin, dont l'eau profonde et rapide arrose les terres des villages environnants, et surtout du village *Azisi*, situé sur la rive gauche du torrent. Trente-cinq minutes plus loin, nous avons rencontré un autre cours d'eau tout à fait insignifiant, au delà duquel nous avons traversé le village de *Zeugalatio*, et, plus loin, le village de *Vrachati*. Une demi-heure après ce ruisseau, nous en avons rencontré un autre qui était alors à sec, et dont on distingue à peine la direction. Vingt-cinq minutes plus loin, nous traversions l'Asopos, et presque aussitôt nous commencions à gravir les collines de Sicyone. Les anciens ne connaissent qu'une seule *rivière* entre Corinthe et Sicyone, la rivière de Némée, qui séparait les deux états. Stace seul [3] fait encore mention d'un petit ruisseau qu'il appelle *Langeia*, et auquel il donne l'épithète de *lent*. Leake croit que le Langopotamo est cette Langeia dont il rappelle le nom, bien que son cours soit loin d'être *lent*, et il place la Némée à vingt minutes plus à l'ouest. La carte française en indique le cours au delà du village de Vrachati, c'est-à-dire à une demi-heure au moins plus à l'ouest que Leake, par conséquent à une heure cinquante minutes de Corinthe, calculées d'après le pas de nos

[1] Εἴη μοι τὰ μεταξὺ Κορίνθου καὶ Σικυῶνος. (*Prov. gr.* Athén. l. V, c. XIX.)

[2] Strab. IX, 382; Diod. XIV, 83; Tit. Liv. XXXIII, 15. — [3] *Theb.* IV, 49.

chevaux, et à quarante minutes de Sicyone. Elle le fait descendre de la plaine de Némée et le nomme *Koutzomati,* comme le village qui est situé dans cette plaine. C'est sans doute le ruisseau que nous avons rencontré. Sa direction et son nom sont de fortes présomptions en faveur de l'opinion des auteurs de la carte. Mais, si nous l'admettons, nous devons aussi avouer que les siècles ont bien altéré la nature de ces cours d'eau. Car il serait beaucoup plus naturel de donner le nom de Némée au cours d'eau abondant et profond, le seul qui eût mérité autrefois le nom, sinon de rivière, au moins de ruisseau, et le seul aussi qui, aujourd'hui encore, est appelé rivière (Langopotamo). C'est le plus rapproché de Corinthe, dont il est distant d'une heure, tandis qu'il est à une heure et demie de Sicyone. L'exploit d'Aratos, qui entra à Corinthe avec sa troupe, sans avoir donné l'éveil aux habitants[1], devait être plus facile à accomplir s'ils se trouvaient moins loin de la Corinthie que de la Sicyonie, et si, par conséquent, la limite des deux états était plus rapprochée de Corinthe que de Sicyone. Si Langopotamo ne descend pas de la plaine de Némée, il a certainement ses principales sources dans la montagne qui s'élève à l'orient de cette plaine, et qui en portait peut-être aussi le nom.

L'Asopos (rivière de Vasilica) descend par un ravin profond et boisé de la plaine Phliasienne et a son cours du midi vers le nord. C'est un ruisseau large, mais peu profond en été. En hiver, il n'est pas guéable, et l'on y a construit un pont sur la route de Corinthe à Sicyone. Les fondations de ce pont sont anciennes et probablement romaines; mais l'arche turque qu'elles supportent est si haute et forme des talus si rapides, que le voyageur évite d'y passer, toutes les fois que la crue de l'eau ne lui en fait pas une absolue nécessité.

[1] Plut. *Arat.* 21.

Les collines sur lesquelles Sicyone était située sont hautes et escarpées, comme toutes celles de la côte de la Corinthie. Elles affectent la forme de cônes aigus et sont composées d'une terre argileuse et blanche. L'ancienne ville d'Ægialée était située *dans la plaine*[1], probablement dans celle qui s'étend de ces collines jusqu'à la mer, vers l'endroit occupé par le village de *Moulki*. Quant à l'autre plaine élevée, à laquelle on arrive par une montée aussi longue que roide, et où se trouve aujourd'hui le village de *Vasilica,* je serais porté à croire qu'elle était occupée par la citadelle au temps où Ægialée existait encore, et jusqu'à Démétrios Poliorcète, qui y transporta la ville en lui donnant le nom de Démétriade[2]. L'incomparable grandeur de cette position, la richesse et la fertilité de la côte qu'elle domine, et qui est baignée par deux rivières, sont le magnifique commentaire des éloges que Diodore prodigue à la situation de Sicyone[3]. La faux destructive du temps s'est particulièrement appesantie sur cette ville, qui est la première et la dernière que citent les annales de la Grèce. A peine si quelques pierres éparses aident encore à reconnaître l'emplacement de cette célèbre école de l'art, de ce riche musée, où l'on admirait tant de chefs-d'œuvre de l'antiquité. Cette plaine élevée est bordée à l'orient par la vallée profonde et pittoresque de l'Asopos, toute déchirée en cônes gigantesques de la manière la plus bizarre. Au nord-est, tout près du village de Vasilika, un passage souterrain, taillé dans le roc, aboutit à une chapelle suspendue au flanc d'un autre ravin qui débouche dans celui de l'Asopos. Cette chapelle contient quelques-uns de ces petits autels ronds, en pierre noire, sur lesquels on brûlait des parfums dans l'antiquité; j'y ai aussi recueilli une petite lampe en terre cuite. Au-dessous de la caverne, au pied même du précipice, jaillit

[1] *Ἐν τῷ πεδίῳ*. (Paus. l. II, c. VI.) — [2] *Idem*, l. II, c. VII. — [3] Diod. l. XX, c. CII.

des rochers une source abondante dite *la grande source* (*τρανὴ βρύσις*), qui traverse le ravin et se jette dans l'Asopos. C'est, sans doute, la source Στάζουσα, que Pausanias[1] avait vue dans une grotte, près de la porte qui menait à Corinthe, et dont l'eau dégouttait de la voûte. Sa direction est aujourd'hui un peu changée.

A l'ouest, le plateau est terminé par le ravin de l'*Elisson*, aujourd'hui appelé *Zorzi*, nom que la carte française donne, à tort, à l'Asopos, dont le nom moderne est *Saint-Georges* (Ἅγιος Γεώργιος). Sur la crête de ce ravin, on retrouve beaucoup de restes de l'ancien mur, construit en assises carrées, et datant évidemment du temps de Démétrios.

Non loin du mur, on voit les ruines d'une église construite avec les restes d'un temple; ces restes consistent en grands blocs réguliers, avec deux fragments de triglyphes et un fragment en marbre de Paros. C'était peut-être là le temple de Bacchus, que Pausanias vit immédiatement après le théâtre[2]. Ce théâtre, en effet, existe encore au-dessus de la ruine en question; la *cavea*, d'après Leake, a un diamètre extérieur de quatre cents mètres et un diamètre intérieur de cent mètres. Ce voyageur y compta quarante siéges, divisés par deux larges degrés (*præcinctiones*). Aujourd'hui on ne voit plus qu'un petit nombre de ces siéges vers les extrémités du demi-cercle, où sont aussi deux vomitoires voûtés en assises carrées, comme on en voit aux théâtres de l'époque romaine. Au-dessus du théâtre, le plateau est dominé au midi dans toute sa longueur par des collines qui s'élèvent graduellement et se confondent enfin avec les montagnes. La première d'entre elles, celle qui

[1] Paus. l. II, c. VII : *Πρὸς δὲ τῇ πύλῃ πηγή ἐστι σφίσιν ἐν σπηλαίῳ, ἧς τὸ ὕδωρ οὐκ ἀνιέασιν ἐκ γῆς, ἐπιῤῥεῖ δὲ ἐκ τοῦ ὀρόφου τοῦ σπηλαίου· καὶ καλεῖται δι' αὐτὸ στάζουσα ἡ πηγή.*

[2] *Μετὰ δὲ τὸ θέατρον Διονύσου ναός ἐστι.*

s'élève immédiatement au-dessus du théâtre, contenait sans doute la nouvelle citadelle, celle de la ville de Démétrios, car Pausanias nous apprend que le théâtre était au-dessous de l'acropole[1]. A l'est du théatre, on voit, dans les rochers, un autre creux qui appartenait probablement au théâtre plus ancien, à celui qui existait du temps de Démétrios, et qui dut être abandonné lorsque, sous les Romains, les nouvelles conditions du drame nécessitèrent la construction de nouveaux théâtres.

A l'ouest de cet édifice est situé le stade, dont le fond est taillé dans le rocher de l'acropole. Son autre extrémité est appuyée sur un beau mur polygonal qui forme un arc rentrant. Il est haut de quinze pieds, long de soixante et quinze, et paraît prouver que le stade était placé en cet endroit même avant Démétrios.

Au-dessous de ces édifices agonistiques, et vers le nord-est, sur le point du plateau où était peut-être situé le marché de Démétriade, il existe une grande ruine romaine, construite en briques, et qui, divisée en plusieurs chambres, est conservée dans toute sa hauteur. J'en ai pris la mesure à la hâte, et, autant que je pouvais le faire, sans l'aide des instruments nécessaires. (Voy. Pl. III, 14.) C'était probablement la maison du gouverneur sous les Romains.

Les habitants de Vasilika nous ont parlé d'un vaste souterrain, dont l'entrée était non loin de cet édifice; et nous avons rencontré nous-mêmes, sur toute l'étendue de la ville de Démétrios, plus d'un orifice de passages souterrains ou de puits taris. C'est sans doute par une de ces issues que s'échappa le tyran Nicoclès, lorsque Aratos se fut emparé de la ville[2]. Nous avons trouvé à Vasilika une grande quantité de médailles de

[1] Τοῦ θεάτρου δὲ ὑπὸ τὴν ἀκρόπολιν ᾠκοδομημένου. (Paus. l. II, c. VII. — [2] Plut. *Arat.* c. IX.)

Sicyone, en cuivre et en argent, qu'on rencontre très-communément dans tout le Péloponnèse.

De Vasilika nous gagnâmes, par une descente rapide, le village de Moulki, situé à la naissance de la plaine maritime. Leake[1] a vu dans ce lieu, et plus bas dans la plaine, les vestiges d'un mur antique. Ce sont sans doute ceux de l'enceinte de l'ancienne ville d'Ægialée.

Peu après, nous traversâmes la rivière Zorzi, l'*Hélisson* de Pausanias[2]. Cet Hélisson est peut-être celui-là même que Strabon appelle *Selléeis*, et qu'il fait couler près de Sicyone[3].

Au lieu de nous diriger, comme Pausanias, vers le port des Sicyoniens (aujourd'hui *Kiato*), nous avons pris vers l'ouest, et, quittant la plaine, nous nous sommes engagés dans des ravins profonds qui descendent des montagnes. A une heure et un quart de Sicyone, nous avons atteint le village de *Anô Diminio* (Diminio supérieur), situé sur la crête occidentale d'un de ces ravins, au milieu de jardins touffus, arrosés par une source abondante. Leake[4] prend cette source pour le *Sythas* de Pausanias[5], que Ptolémée nomme *Sys*. Ce cours d'eau est, suivant cet auteur, le plus important de tous ceux qui coulent entre Léchéon et la frontière occidentale de la Sicyonie, vers l'Achaïe, car c'est le seul qu'il mentionne.

Cinquante minutes plus loin, nous suivîmes le cours d'un autre ruisseau et nous descendîmes vers des coteaux couverts à perte de vue de vignobles, et qui sont terminés à gauche par des collines disposées en amphithéâtre et couronnées par

[1] *Morea*, t. III, p. 382.

[2] Paus. l. II, c. XII : Καταβᾶσι δὲ ἐς τὸν Σικυωνίων καλούμενον λιμένα, καὶ τραπεῖσιν ἐπ' Ἀρισlοναύτας, τὸ ἐπίνειον τῶν Πελληναίων... Προελθοῦσι δὲ κατὰ τὴν λεωφόρον, Ἑλισσών τε καλούμενος ποταμός.

[3] Περὶ Σικυῶνα. VIII, 338.

[4] *Morea*, t. III, p. 383.

[5] Paus l. II, c. XII : Ἑλισσὼν..... καὶ μετ' αὐτὸν Σύθας ἐσlιν, ἐκδίδοντες εἰς θάλασσαν.

le village de *Souli*. Les habitants du pays nous ont parlé de ruines antiques qu'ils disent exister dans un lieu appelé par eux *Mongoston*, entre les villages de *Souli* et de *Balsa*. Cette position n'est pas indiquée sur la carte française.

Une heure plus tard, c'est-à-dire trois heures au delà de Sicyone, nous atteignîmes le village de *Sykia*, situé au bord de la mer. Le golfe de Corinthe s'étend en avant, comme un grand lac, que couronnent en s'enlaçant le Parnasse, l'Hélicon, le Cithéron, les monts Oniens ou Géraniens, plus loin, l'Isthme, qui paraît comme une ligne noire tracée entre deux surfaces d'argent, et enfin la plage riante de Corinthe, avec ses collines boisées et ses gracieux promontoires. Le nom du village de Sykia vient peut-être du nom que les Grecs donnaient au figuier, bien qu'aujourd'hui on n'y rencontre aucune trace de cet arbre, soit à l'état sauvage, soit à l'état cultivé, ni dans les jardins ni sur les collines environnantes. On pourrait également considérer ce nom comme une corruption de celui de la province, car le village est situé à l'extrémité occidentale de la Sicyonie. Συκιά serait donc une corruption de Σικυωνία.

En effet, après avoir fait encore une demi-heure de marche vers l'ouest, nous arrivâmes au bord de la rivière Xylocastro, qui, suivant toute vraisemblance, servait de limite entre les territoires de Sicyone et de l'Achaïe. Large, mais peu profonde, cette rivière, dont les flots sont jaunis par le limon argileux qu'ils roulent, prend sa source au versant septentrional du Cyllène, au-dessus de Triccala, et, se dirigeant vers le nord, traverse la belle et profonde vallée de Xylocastro, et se jette, en cet endroit, dans le golfe de Corinthe. D'accord avec la carte française, je crois fermement que cette rivière est le *Sythas* ou *Sys* des anciens. Leake en juge autrement[1]. Nous avons

[1] *Peloponn.* p. 403.

vu qu'il place Sys plus près de Sicyone, à la source de Diminio. Il rappelle que les Sicyoniens y envoyaient tous les ans une procession de sept garçons et de sept jeunes filles [1], d'où il conclut que la rivière n'était pas à une grande distance de la ville. Il cite aussi le passage suivant de Pausanias [2] : Ποταμοὶ δὲ ἐκ τῶν ὀρῶν κατέρχονται ὑπὲρ τὴν Πελλήνην..... Καθότι δὲ Πελληνεῦσιν ὅροι τῆς χώρας πρὸς Σικυωνίους εἰσὶ, κατὰ τοῦτο ποταμός σφίσι τις, ἔσχατος ποταμῶν τῶν Ἀχαικῶν, εἰς τὴν Σικυωνίαν ἐκδίδωσι θάλασσαν; et il observe que le Périégète, qui connaissait le nom de Sythas, n'aurait pas dit ici ποταμός τις (*une certaine rivière*). Leake [3] considère le village *Exô Xylocastro*, situé hors de la vallée, un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière, comme le fort d'Olouros des Pelléniens [4], bien qu'on n'y voie aujourd'hui aucun vestige de ruines antiques.

Le premier de ces arguments ne me paraît pas très-concluant. La procession des enfants avait le caractère d'une théorie, et une distance de trois heures et demie n'était pas trop grande pour une pareille mission, car les théories étaient envoyées plutôt loin que près. Quant à l'autre passage de Pausanias, Siebelis et Bekker y ont corrigé ποταμός σφίσι τις en ποταμός σφισι Σύθας, et Kühn, que Clavier a suivi, s'est borné, avec plus de bonheur encore, à changer tout simplement τις en Σύς. En effet, les seules rivières dont Pausanias [5] fasse mention, en s'avançant du port des Sicyoniens vers *Aristonautes*, l'échelle des Pelléniens, sont l'*Hélisson*, et, après lui, le Sythas. Ptolémée [6] ne cite également que le *Sys* entre Sicyon et l'Achaïe. Il me paraît, par conséquent, prouvé que c'était la

[1] Paus. l. II, c. VII.
[2] Livre VII, c. XXVII.
[3] *Morea*, t. III, p. 224.
[4] Xénoph. *Hell.* l. VII, c. IV; Étienne de Byz. Voy. Pl. IV.
[5] Paus. l. II, c. XII.
[6] Livre III, c. VI.

plus grande et la plus importante des rivières de cette côte, et telle est aujourd'hui celle de Xylocastro; elle mérite la désignation de rivière, tandis que le cours d'eau de Diminio est à peine un ruisseau; c'est plutôt une source abondante.

Je crois aussi que ce n'est pas en cet endroit qu'il faut chercher la position d'*Olouros*, mais bien à *Camari*, village situé plus à l'ouest, et où l'on voit quelques ruines antiques de l'époque romaine. C'est aussi là qu'était Aristonautes, le port de Pellène.

D'après Pausanias et Strabon, Pellène était voisine de la frontière occidentale de la Sicyonie et située à soixante stades de la mer. Sa position est donc facile à déterminer. Elle occupait, sans aucun doute, le sommet de la montagne qui s'élève au-dessus du village de *Zougra*, ayant à l'est la vallée de Xylocastro, à l'ouest celle de *Réthi*, ruisseau qui se jette dans la mer, près de Camari. De ce côté, la mer est bien plus rapprochée de la ville, et c'est par conséquent là que le port doit être naturellement placé.

Après avoir traversé la rivière, nous tournâmes à gauche et nous entrâmes dans la vallée de Xylocastro. Vis-à-vis de nous la vallée était terminée par deux pyramides immenses, les sommets dénudés du Cyllène. Sur le flanc de cette vallée repose, au milieu de riches plantations, le vaste bourg de *Triccala*. Le fond en est baigné, dans toute sa longueur, par la rivière, dont les bords sont couverts d'une chaîne non interrompue de villages, de maisons de campagne, de vignes et de jardins où le pommier fleurit à côté du grenadier, et où le myrte se marie au citronnier. D'un côté, la vallée s'élève jusqu'au vaste plateau qu'occupent les villages de *Vélina*, de *Markési* et de plusieurs autres encore, et ses flancs sont couverts d'un rideau de forêts de sapins. Ce magnifique tableau est complété par l'aspect étrange du côté occidental de la vallée,

où d'innombrables cônes d'argile blanche, dénués de toute végétation, affectent les formes les plus extraordinaires.

Vers le milieu de la vallée, dans la position appelée *Georgandéika*, à une heure vingt minutes du village *Sykia*, nous avons remarqué une colline qui semble être un grand tumulus, et qui est surmontée par une chapelle; dix minutes plus loin, on en voit un autre de même nature. Une fouille en cet endroit pourrait être fructueuse. Nous commençâmes, une demi-heure plus tard, à gravir la pente occidentale de la vallée. Bientôt l'argile fait place aux rochers, à travers lesquels une route des plus âpres et des plus escarpées nous a conduits, en quarante minutes, à des vignes plantées sur le pan de la montagne; dix minutes plus loin, nous atteignîmes une source, au-dessus de laquelle le village de Zougra se cache derrière un accident de terrain; et douze minutes au delà, durant lesquelles nous avons rencontré plusieurs restes de murs antiques, nous arrivâmes à une autre source dont l'eau coule à pleins jets de trois ouvertures; de là nous gravîmes le sommet de la montagne, qui s'appelle aujourd'hui *Tsercouphi*, et où était l'acropole de Pellène.

Les habitants du village nous ont appris qu'au-dessous des deux sources que nous venions de voir, il y en avait une troisième. Ce sont, sans doute, là les *sources douces* qui, d'après Pausanias[1], coulaient au-dessous de la porte. Mais je ne puis me rendre compte comment, l'eau potable y étant si abondante, Pausanias a pu dire qu'il n'y en avait pas beaucoup à Pellène : *Ὠκοδόμηται δὲ καὶ ἔλυτρον κρήνης ἐν τῇ ἀγορᾷ, καὶ λουτρά ἐστιν αὐτοῖς τὸ ὕδωρ ἐκ τοῦ θεοῦ, ἐπεί τοι πίνειν πηγαί σφισιν ὑπὸ τὴν πόλιν εἰσὶν* ΟΥ̓ *πολλαί*. Je crois qu'il y faut lire ΑἹ *πολλαί*. Leurs bains étaient fournis par l'eau pluviale, parce que la plupart de leurs sources étaient au-dessous de la ville.

[1] *Ὑπὸ τὴν πύλην πηγαί,... ἃς Γλυκείας ὀνομάζουσι.* (Paus. l. VII, c. XVVII.)

Pellène est loin de la grande route fréquentée et a été visitée par peu de voyageurs[1]. Sa position répond à la description de Pausanias, qui dit qu'elle est située sur une colline dont le sommet est aigu[2]. Vers l'orient, la colline descend sur Zougra, d'où elle continue, en précipices escarpés, jusqu'aux bords du Xylocastro; de l'autre côté, elle tombe vers la rivière Réthi, qui la sépare de la montagne Pizantéico et du promontoire Avgo, qui termine cette montagne au delà de Camari. Vers le sud, la crête de Pellène s'abaisse, devient accessible, et conduit à Triccala sur la pente du Cyllène; elle s'affaisse aussi vers le nord, et, s'élevant de nouveau après une assez grande distance, elle forme un sommet aplati qui domine la mer, et s'appelle le sommet de la *Vierge Corfiotissa* (du sommet), d'une petite chapelle qui s'y trouve. Leake prend, à juste titre, cette position pour la *Haute Donoëssa* d'Homère[3], laquelle était située entre Ægire et Pellène, mais si près de la Sicyonie, qu'elle fut prise par les Sicyoniens et ajoutée à leur territoire[4].

De Pellène, la vue s'étend jusqu'au golfe Saronique et jusqu'à Salamine. Pausanias dit que la ville était divisée en deux quartiers situés au-dessous du sommet, qui n'était pas habité[5]. Au nord du sommet, nous n'avons trouvé, à une assez grande distance, aucune ruine antique; mais la terre y est couverte de briques, qui indiquent presque toujours l'emplacement d'anciennes habitations. Le sommet est tout à fait dénué de ruines helléniques; nous n'y avons aperçu que les fondations d'un petit fort carré, bâti en chaux, avec une tour ronde de

[1] Elle l'a été par M. Ph. le Bas, dans l'été de 1843.

[2] *Ἐπὶ λόφου κατὰ ἄκραν τὴν κορυφὴν εἰς ὀξὺ ἀνεστηκότος.* (Paus. l. VII, c. XXVI.)

[3] *Il.* II, 573 : *Αἰπεινὴν Δονόεσσαν.*

[4] Pausan. l. VII, c. CXXVI.

[5] *Τοῦτο μὲν δὴ ἀπότομον, καὶ δι' αὐτὸ ἐστιν ἀοίκητον. Τῷ δὲ χθαμαλωτέρῳ πεπόλισται σφίσιν οὐ συνεχὴς ἡ πόλις, ἐς δὴ μοίρας νενεμημένη δύο ἀπὸ τῆς ἄκρας μεταξὺ ἀνεχούσης.* (Paus. l. VII, c. CXXVI.)

chaque côté. Dès le premier abord, nous y avons reconnu une construction franque, et nous avons bientôt découvert, dans les broussailles, une grande plaque de tuf, sur laquelle sont gravés deux écussons portant, l'un une croix, l'autre un lion regardant à gauche. (Pl. IV, 15.) Ces armes se retrouvent à Naxie, et Buchon les signale aussi à Clarentza en Élide, avec la différence que le lion y est barré; ce qui, dans la symbolique héraldique, indique une naissance illégitime. Ces blasons, qui se rencontrent sur plusieurs points de la Grèce, ne racontent-ils pas quelque page oubliée de l'histoire des croisés en Morée? n'indiquent-ils pas quelque relation de parenté entre les seigneurs de Pellène, de Clarentz, et les Sanuti et les Crispi de Naxie?

Tout à côté de cette ruine, nous avons remarqué, dans la terre, un trou semblable à l'orifice d'un puits. Je serais disposé à y voir le souterrain qui, au dire de Pausanias, se trouvait au-dessous de la statue de Minerve, et dont l'air humide conservait à l'ivoire son élasticité[1]. Le temple de Minerve était situé sur la route qui, d'Ægire, conduisait à la ville de Pellène[2]; et cette route pouvait peut-être bien passer par le sommet de la montagne. Mais Pausanias dit plus loin : « Au-dessus du temple de Minerve, il y a un bosquet[3], » tandis qu'au-dessus de l'endroit où se trouve cette ouverture, il n'y a pas de place pour un bosquet; à moins donc que la préposition ὑπέρ ne signifie *au delà*, ce que le style assez capricieux de l'auteur rendrait admissible, l'ouverture en question ne serait pas le souterrain antique, mais peut-être bien l'orifice d'une citerne du fort des seigneurs francs. Cependant, un peu à

[1] *Λέγουσι δὲ οἱ Πελληνεῖς καὶ ἄδυτον τῆς Ἀθηνᾶς καθήκειν ἐς βάθος τῆς γῆς· εἶναι δὲ τὸ ἄδυτον τοῦτο ὑπὸ τοῦ ἀγάλματος τῷ βάθρῳ, καὶ τὸν ἀέρα ἐκ τοῦ ἀδύτου νότιόν, τε εἶναι, καὶ δι' αὐτὸ τῷ ἐλέφαντι ἐπιτήδειον.* (Paus. l. VII, c. xxvii.)

[2] *Κατὰ τὴν ὁδὸν εἰς τὴν πόλιν.* (Paus. *ibid.*)

[3] *Ὑπὲρ δὲ τὸν ναὸν τῆς Ἀθηνᾶς ἐστιν ἄλσος.* (Paus. *ibid.*)

l'est, nous avons rencontré un triglyphe, et un autre encore plus loin, avec plusieurs plaques de marbre qui paraissent indiquer l'existence d'un temple dans cet endroit. De ces débris, les seigneurs du lieu avaient construit, sur le bord du précipice, un très-beau siége d'où la vue, s'étendant sur la vallée profonde de Xylocastro, jouit d'un spectacle magnifique. Ce belvéder est ombragé par quatre arbres gigantesques, seuls témoins vivants de la présence en ces lieux des croisés conquérants, qui en avaient apporté les plants de leur pays natal; car ces arbres, que les paysans de Zougra appellent *griotheus* sauvages[1], sont la *celtis Turnefortiana,* qui ne se trouve dans aucune autre partie du Péloponnèse, et que le célèbre voyageur dont ils portent le nom n'a découverts que dans les Cyclades.

A l'ouest et un peu au-dessous de ce fort (pl. IV, 16), coule une petite source qu'on pourrait prendre pour la fontaine du Marché[2], s'il était possible de placer l'Agora dans cet endroit, entre les deux quartiers de la ville. Au midi du petit fort, à l'extrémité de la petite plaine qui forme le sommet, on voit la ruine d'une belle construction romaine. La partie inférieure de l'édifice est composée de deux grandes assises carrées, ornées en haut d'une large moulure; la partie supérieure est construite en briques; elle est carrée en dehors et ronde en dedans. Ce monument est probablement un de ces bains qui, suivant Pausanias, s'alimentaient par l'eau de pluie[3].

De ce point nous descendîmes, vers le sud, sur un plateau inférieur; et, à quelque distance, nous rencontrâmes un amas de ruines qui indiquent la position de l'un des deux quartiers de la ville. Nous n'y avons pas trouvé de marbre; mais nous

[1] *Ἀγριοθυσσινιά.*

[2] *Ὠκοδόμηται δὲ καὶ ἔλυτρον κρήνης ἐν τῇ ἀγορᾷ.* (Paus. l. VII, c. XXVII.)

[3] *Καὶ λουτρά ἐστιν αὐτοῖς τὸ ὕδωρ τὸ ἐκ θεοῦ.* (Paus, l. VII, c. XXVII.)

y avons vu deux petites bases de colonnes ioniques en tuf d'un beau style, et un chapiteau dorique dont le diamètre intérieur est de 0^{m},22; j'y recueillis aussi un fragment de lampe antique.

Le village de Zougra, qui est situé au nord-est du sommet, sur la première plate-forme, ne contient aucune trace d'antiquités, à l'exception de deux colonnes cannelées, de la même dimension que celles qui se trouvent au milieu des débris dont je viens de parler : c'est de là qu'elles ont probablement été apportées. Je trouvai sur le sol, non loin de ce village, le fer d'une lance antique, et j'y achetai aussi plusieurs monnaies, dont quelques-unes de Pellène. Elles offrent, au droit, la tête d'Apollon Théoxénios; et, au revers de celles d'argent, que Mionnet attribue à tort à Pellène de Thessalie[1], les lettres ΠΕ dans une couronne de lauriers; celles en cuivre, que Mionnet donne à Péparéthos[2], portent une tête de bélier, et ΠΕ dans la couronne. J'y fis aussi l'acquisition d'un ornement en or ayant l'empreinte de la colombe de Sicyone.

En quittant la fontaine aux Trois-Bouches, où nous avions mis pied à terre, nous nous dirigeâmes vers le sud, et, cinq minutes plus loin, nous vîmes un tombeau creusé dans le rocher qui s'élevait à notre droite. L'entrée, qui a un mètre de hauteur, est triangulaire; il est voûté à l'intérieur. J'y trouvai, par terre, un fragment de marbre blanc, le seul que j'eusse encore rencontré dans les ruines de cette ville. Il portait un bas-relief qui est aujourd'hui si fruste, que c'est à grand'-peine que j'y ai pu distinguer la figure d'un vieillard tournée à droite. Aussitôt après, nous passâmes devant un mur antique assez long, construit en blocs carrés. Les habitants du pays l'appellent *la Porte* (*πόρτα*), et il appartenait, sans doute, à la porte et à l'enceinte de la ville. Nous continuâmes notre

[1] Mionnet, *Suppl.* III, 300. — [2] *Id. ibid.* 311.

route le long de la crête qui réunit la montagne de Pellène au au mont Cyllène, et qui s'élargit graduellement, au point de contenir des champs labourables et des plantations.

Une heure et demie après avoir quitté la fontaine, nous arrivâmes à Trikkala, et nous mîmes plus d'une demi-heure à traverser les sentiers tortueux de ses trois quartiers, où les maisons, les rochers et les jardins sont entremêlés de la manière la plus pittoresque. Nous n'y avons trouvé aucun vestige d'antiquités. Le nom de cette ville rappelle celui de Trikké en Thessalie, que Tzétzès nomme déjà Τρίκκαλα[1], et qui, par une coïncidence qu'on ne saurait attribuer au hasard, était peu éloignée d'une ville fortifiée appelée *Pelinnæum*[2] ou *Pelinna.* Trikké de Thessalie était le principal siége du culte d'Esculape[3]. A près de soixante stades de Pèllène d'Achaïe, Pausanias[4] place le sanctuaire et la statue du même dieu, qui y était surnommé Κῦρος. Il était peut-être situé près ou au-dessus de Trikkala.

De Trikkala nous continuâmes à gravir la montagne vers le sud. La route est tortueuse et rude, et longe le ravin profond du Sythas, qu'elle laisse à gauche. Nous atteignîmes enfin un petit plateau où cette rivière jaillit de la terre par une source très-abondante, et de l'eau la plus fraîche et la plus limpide. C'est peut-être là qu'il faut placer le sanctuaire d'Esculape, où l'eau était abondante, au témoignage de Pausanias[5]. La distance à laquelle ce lieu se trouve de Pellène répond à celle que

[1] *Achil.* IX, 280.

[2] Strab. IX, 437; Tit. Liv. l. XXXVI, ch. x, § 14; Ét. de Byz.

[3] Les fils d'Esculape y régnaient pendant la guerre de Troie. Hom. *Il.* II, 229. — Le plus ancien temple d'Esculape. Strab. IX, 437.

[4] Paus. l. VII, c. xxvii.

[5] Ἀπωτέρω δὲ οὐ πολὺ ἀπὸ τοῦ Μυσαίου ἱερόν ἐστιν Ἀσκληπιοῦ, καλούμενον Κῦρος, καὶ ἰάματα ἀνθρώποις παρὰ τοῦ θεοῦ γίνεται. Ὕδωρ δὲ καὶ ἐνταῦθα ἀνέδην ἐστὶ, καὶ ἐπὶ τῇ μεγίστῃ τῶν πηγῶν τοῦ Ἀσκληπιοῦ τὸ ἄγαλμα ἵδρυται. (Paus. l. VII, c. xxvii.)

le periégète attribue au Mysæon, sanctuaire de Cérès Mysia[1], et au temple d'Esculape. C'est aussi à ce point, où les eaux se partagent, qu'il faut tirer la ligne de démarcation qui limitait l'Achaïe et la Sicyonie d'une part, et l'Arcadie de l'autre.

II.

À TRAVERS L'ARCADIE.

Le plateau de Cyllène, où se fait le partage des eaux, et où devait incontestablement passer la limite qui séparait l'Achaïe et l'Arcadie, est une petite plaine ordinairement submergée. Elle est bordée, à l'ouest, de jolies collines bien boisées; à l'est s'élève, comme une pyramide immense, le pic monolithe du Cyllène, couvert, jusqu'au milieu de sa hauteur, de forêts de sapins, qui sont le commentaire le plus naturel de la fable, d'après laquelle Cyllen était fils d'Élatos[2]. J'ai entendu raconter à un chasseur de Trikkala, qu'il avait tué sur cette montagne des *merles blancs*. Sans révoquer en doute la véracité de ce phénomène ornithologique, passé en proverbe, je me serais abstenu d'en parler, si Pausanias ne disait formellement que le Cyllène présente cette merveille, que les merles y sont tout blancs[3].

Après avoir quitté le plateau, alors transformé en un petit lac, nous nous dirigeâmes au sud par une belle route ombragée de forêts, et une heure cinquante minutes plus tard nous atteignîmes le versant opposé, d'où notre vue s'étendit sur les plaines de l'Arcadie. Sous nos yeux se déroulait ce pays aux bois épais, aux frais pâturages, aux vallons toujours verts, que les bergers affectionnaient et que parcourait Pan avec son cortége. Nous avions devant nous ces masses énormes de rochers, qui, comme

[1] Paus. l. VII, c. XXVII. — [2] *Id.* l. VIII, c. XVII. — [3] *Id. ibid.*

une mer inexpugnable, l'abritaient de toute part, et lui ont conservé pendant des siècles cette indépendance altière, qui faisait dire avec orgueil à ses fils, qu'ils étaient *Προσέληνοι*, *antérieurs*, non *à la lune*, mais aux *Hellènes* (le Σ indiquant l'aspiration), aux Doriens, qui ne purent jamais les conquérir comme le reste du Péloponnèse. C'est là que le peuple grec, contrairement à toutes les hypothèses qui ont pu être faites sur son origine, se présente dès le commencement, n'ayant pour tout gîte que les cavernes des montagnes et les forêts primitives, pour tout vêtement que des peaux d'animaux sauvages, pour toute nourriture que les glands amers; et, cependant, c'est de là que partirent, dans les temps les plus reculés, des colonies nombreuses portant les bienfaits de la civilisation hellénique à toute l'Italie méridionale.

A nos pieds s'étendait la nappe d'eau limpide du lac Phénée, au delà duquel le *Chelmos* escarpé (la chaîne des monts Aroaniens) dressait ses cimes arides. Vers le nord-ouest, la vue était bornée par la *montagne Noire* (la Chélidorée antique), et plus près coulait dans un profond ravin la rivière de *Goura* ou *Phoniaticon* (l'Aroanies), sur les bords duquel sont échelonnés les villages de Sténo et de Sivitza.

Nous tournâmes ensuite à gauche, et nous nous engageâmes entre le pic et les collines inférieures du mont Cyllène, dans un chemin creux, menant vers Gérontion et vers le lac Stymphale; mais nous en sortîmes, après une demi-heure de marche, pour franchir la colline qui était à notre droite. Elle dépend de la montagne Sépias, qui tirait son nom des serpents venimeux qu'elle nourrissait[1], et qu'elle nourrit encore, au témoignage des habitants. Ils y portent aujourd'hui presque le même nom (*Sapitæ*), et on les trouve souvent en Grèce aux abords

[1] Paus. l. VIII, c. XVI.

des grands marais. Nous descendîmes cette colline, pendant une demie-heure, par un chemin escarpé, jusqu'au village de Goura, et, après une nouvelle descente de vingt-cinq minutes, nous atteignîmes enfin la plaine, dont la plus grande partie était alors couverte par le lac Phénée. Elle l'a été plus d'une fois dans les temps anciens [1], et elle l'est encore aujourd'hui, toutes les fois que les gouffres qui servent à son écoulement viennent à se boucher.

Après avoir traversé, sur un pont improvisé, l'Aroanios, dont les bords, ombragés d'osiers et de saules, donnent à ce cours d'eau l'aspect d'une rivière tout arcadique, nous nous dirigeâmes, à travers des champs de maïs, vers une élévation de forme conique, plantée de vignes jusqu'à son sommet, et dont le pied était baigné par le lac. Les restes d'un mur cyclopéen flanqué de tours, qu'on aperçoit sur la pente méridionale de ce mamelon, le font considérer comme la position de l'ancienne citadelle de Phénée. Cependant son aspect ne répond nullement à la description que Pausanias fait de cette citadelle. Il la dit très-escarpée, et ajoute qu'il n'y en avait qu'une faible partie où l'art de la fortification avait eu besoin de suppléer à la nature [2]. Nous n'eûmes pas le loisir de visiter le sommet de la montagne, beaucoup plus rude, qui s'élevait à notre droite pour examiner si le mur qui le surmonte, au témoignage de M. Boblaye [3], n'indiquerait pas la place de l'ancienne forteresse.

Phénée était, du temps de Pausanias, une ville de peu d'im-

[1] *Πλεονάσαντος δέ ποτε αὐτοῦ τοῦ ὕδατος, κατακλυσθῆναί φασι τὸν ἀρχαῖον Φενέον.* (Paus. l. VIII, c. XIV; Strab. IX, 389.) Pline (*H. N.* XXXI, 5) mentionne cinq de ces inondations.

[2] *Ἔστι δέ σφισιν ἀκρόπολις ἀπότομος πανταχόθεν, τὰ μὲν πολλὰ ἔχουσα οὕτω, ὀλίγα δὲ αὐτῆς καὶ ὠχυρώσαντο ὑπὲρ ἀσφαλείας.* (Paus. l. VIII, c. XIV.)

[3] *Rech. géogr. sur les ruines de la Morée*, p. 153.

portance, et de beaucoup de ses édifices on ne voyait plus que les ruines. Cependant il en énumère encore quelques-unes dans la basse ville, dont il ne reste plus aucun vestige, car le limon des inondations les a entièrement recouvertes. Le surnom d'*Eurippe,* que portait Diane en ce lieu, se rattache à une fable qui avait sans doute quelque application symbolique, mais on y peut aussi voir une affinité avec le mot *euripe,* qui signifie un bras de mer, une eau resserrée entre deux terres.

De ce point, nous continuâmes à longer le lac vers l'ouest, jusqu'au hameau de Phonia (Φονιάτικα καλύϐια), situé de la manière la plus pittoresque sur le flanc de la montagne. Bien qu'ombragé d'une végétation luxuriante, il n'en domine pas moins un admirable panorama. Au delà du lac et vers l'est, on aperçoit deux sommets élevés, dont le plus aigu, et en même temps le plus rapproché, est le Sépia, la montagne aux serpents, et le plus éloigné, qui affecte une forme arrondie, est le Géron-tion, qui forme la limite entre la Phénéatide et la Stymphalide. L'extrémité méridionale du lac paraît encaissée entre deux montagnes que Pausanias nomme *Orexis* et *Sciathis,* sans préciser à laquelle des deux appartient l'un ou l'autre de ces noms. Contrairement à l'opinion de M. Leake, je croirais que l'Ὄρεξις, dont le nom a de l'affinité avec le mot ὄρυξις (l'excavation), est celle des deux qui, située plus à l'ouest, contient deux catabothres. Ces canaux d'écoulement, qu'ils aient été tout à fait naturels ou achevés par l'art, étaient probablement mis en rapport avec la digue que la tradition attribuait à Hercule, et qui existait encore au temps de Pausanias. La montagne plus à l'est, dont une des gorges porte aujourd'hui le nom de *Scotini* (l'obscure), serait *Sciathis* (l'ombragée). Dans le vallon qui sépare les deux montagnes est situé le village de *Guioza,* nommé anciennement *Carya,* comme celui de Cheli-

dorea, et c'est par là qu'au dire de Pausanias [1] passait la route qui conduisait de Phénée à Caphyes et à Orchomène.

Dans le hameau de Phonia on trouverait peut-être des vestiges du temple d'Apollon Pythien, après lequel Pausanias atteignit bientôt la route qui menait à la montagne Crathis [2]. Nous suivîmes en effet, au-dessus du village, un vallon qui avait en face, vers le nord-ouest, le flanc boisé de cette montagne. A notre gauche, les précipices affreux de la *Dourdouvaouna* dominaient des collines plus basses; le ravin était traversé par un ruisseau qui se jette dans la rivière de Goura, et qu'on pourrait prendre pour l'Olbios, en admettant que son nom n'était ajouté à celui de l'Aroanios que depuis le point de leur jonction. Dans le vallon nous remarquâmes, à côté de la route une colline isolée, surmontée par la ruine d'un castel du temps des Francs, et trois quarts d'heure après avoir quitté le village, nous passâmes devant le monastère de Phonia, qui n'offre de remarquable que le beau ravin au bord duquel il est situé.

De ce point nous commençâmes l'ascension du Crathis; après avoir côtoyé plusieurs abîmes profonds, à travers de belles forêts de châtaigniers, de chênes, de pins, et surtout de sapins séculaires, nous atteignîmes le point culminant. De là nous commençâmes à descendre, à l'ouest, dans un vallon étroit et profond, au fond duquel un peu d'eau jaillit du rocher. C'est la source du Crathis (aujourd'hui Acrata). Ce mince filet, nourri par l'eau qui filtre des deux flancs du vallon, prend avec une grande rapidité les dimensions et l'importance d'un torrent impétueux, qu'il nous a fallu passer sur un pont au village de Zarouchla, où nous arrivâmes trois heures un quart

[1] Livre VIII, c. XIII.

[2] Ἐν δὲ αὐτῶν Φενεατῶν τῇ χώρᾳ, μετὰ τὸ ἱερὸν τοῦ Ἀπόλλωνος τοῦ Πυθίου, προήξεις τε οὐκ ἐπὶ πολὺ, καὶ ἐντὸς τῆς ὁδοῦ τῆς ἐπὶ τὸ ὄρος ἀγούσης τὴν Κράθιν. (L. VIII, c. XV.)

après avoir quitté celui de Phonia. Tout le district renfermé dans cette profonde vallée porte en commun le nom de *Cloukinès*, et ses habitants, aux temps de la domination turque, avaient l'habitude, à laquelle ils n'ont pas encore entièrement renoncé, de quitter leurs foyers pour aller travailler et même quelquefois mendier au loin. Zarouchla est le premier de ces villages qu'on rencontre en venant de l'est. Les autres, suspendus à de très-grandes hauteurs sur les flancs des montagnes, au milieu de touffes d'arbres, sont Hagia-Varvara, Vounaki, Chalkianika, Agridi ; mais aucun n'égale en beauté Solos, qui, situé au point où l'Agrioïtia, venant du sud, se jette dans le Crathis, et s'étendant mollement sur tout le flanc du promontoire formé par ces deux rivières, est délicieusement ombragé d'un magnifique bosquet d'arbres fruitiers, et voit en face, sur le côté opposé du ravin d'Agrioïtia, le beau village de Mésorughi, enfoui aussi dans la plus vigoureuse végétation. C'est dans ce ravin que nous entrâmes pour aller visiter la fameuse chute du Styx.

Notre route se dirigeait vers le sud, et suivait, à une assez grande distance, la rive gauche de la rivière. Le fond de la vallée était fermé par de hauts précipices, sur l'un desquels, non loin du sommet, une ligne noire et verticale est tout ce qu'on voit du Styx. Il n'a pas changé de forme depuis les temps les plus reculés. C'est toujours, comme du temps d'Homère, *τὸ κατειϐόμενον Στυγὸς ὕδωρ,* l'eau qui, sortant des hauteurs inaccessibles de la montagne, et glissant sur un roc uni, dégoutte ensuite en pluie fine devant l'ouverture d'un antre[1], auquel le voyageur ne peut parvenir qu'avec de grandes difficultés, et où, probablement, on avait construit le réservoir dont parle Hérodote[2] ; puis elle finit par se perdre dans les

[1] Hésiod. *Théog.* 777, 781, 787 ; Plin. *Hist. nat.* liv. XXXI, 19 ; Plut. *Alex.* 77 : Paus. l. VIII, c. XVIII. — [2] Ὕδωρ ὀλίγον φαινόμενον ἐκ πέτρας σ7άζει ἐς ἄγκος. Τὸ

anfractuosités du rocher remplies de neiges éternelles. Ces neiges alimentent un ruisseau qui peut être considéré comme issu du Styx, et qui va unir ses eaux à celles de l'Agrioïtia. Mais on ne saurait rien voir de plus imposant et d'une grandeur plus sauvage, que le mur continu de précipices perpendiculaires, qui du Styx se dirigent vers le nord et bordent de ce côté le ravin. Ce front de pierre a, avec raison, frappé Pausanias, qui dit n'avoir jamais rencontré dans ses voyages de précipice plus élevé[1].

La nature désolée et sombre de ces lieux a dû de tout temps y provoquer des idées superstitieuses. Le **Στύξ** (peut-être dérivé de *σΊάξ, σΊάζω*, dégoutter) était, suivant Hésiode, la **Στυγερὴ** *Θεός*[2]. Il sortait des enfers[3]. Les dieux et les humains ne connaissaient pas de serment plus terrible que celui qu'ils faisaient par ses eaux[4]. Cette eau était corrosive et fatale; elle brisait les vases qui la contenaient, excepté ceux qui étaient faits de corne ou de sabot d'âne[5], et agissait sur les hommes, au moins pendant la nuit[6], comme un poison mortel, qui doit avoir donné la mort à Alexandre[7]. Aujourd'hui encore, les habitants des environs de l'*eau noire*, Mavronero (c'est ainsi qu'ils appellent le Styx), impressionnés par l'aspect terrible de ce lieu, le considèrent comme un **Διότοπος** (non pas **Διὸς τόπος,**

δὲ ἄγκος αἱμασιῆς τις περιθέει κύκλος. (Hérod. VI, LXXIV.)

[1] *Κρημνός ἐσΊιν ὑψηλός· οὐχ ἕτερον ἐς τοσοῦτον ἀνήκοντα ὕψους οἶδα. Καὶ ὕδωρ κατὰ τοῦ κρημνοῦ σΊάζει. Καλοῦσι δ' Ἕλληνες αὐτὸ ὕδωρ Στυγός.* (Paus. l. VIII, c. XVII.)

[2] Hésiode, *Théogon.* 775.

[3] *Ὑπὸ χθονὸς εὐρυοδείης.* (*Ibid.*) Hom. *Il.* VIII, 369.

[4] *Ὅς τε μέγισΊος ὅρκος, δεινότατός τε πέλει μακάρεσσι θεοῖσι.* (*Il.* XV, 37; Hésiod. *Théog.* 400; Hérod. l. VI, c. LXXIV.)

[5] Plut. *De Prim. frig.*; Antig. *Hist. min.* 174; Æl. *Hist. anim.* l. X, c. LX.

[6] Ovid. *Métam.* XV, 334.

[7] Plut. *Alex.* 77; Paus. l. VIII, c. XVIII; Vitr. VIII, 3; Arrien, *Anab.* l. VII, c. XXVII; Pl. *H. N.* XXX, 53; XXXI, 19; Justin, l. XII, c. XIV; Curt. X, fin; Senec. *Quæst. nat.* l. III, c. XXV.

comme on pourrait le croire, mais *διαβόλου τόπος*), et le croient hanté par les Néréides, fées malfaisantes que la mythologie a léguées à la légende populaire. Si je n'en ai pas goûté l'eau moi-même, c'est parce que la bouteille qui contenait celle que j'y avait puisée s'est brisée. Je me hâte d'ajouter que cet accident fut la suite d'une chute et non le résultat de l'action délétère de l'eau. Mon compagnon de voyage, M. Schwab, en but à plusieurs reprises, sans en avoir ressenti aucune incommodité, et les habitants du pays ne connaissent à cette eau aucune propriété qui justifie sa mauvaise réputation. Les auteurs anciens, dont sans doute un très-petit nombre s'est donné la peine et s'est exposé au danger de cette ascension périlleuse, trouvaient plus commode de transcrire avec confiance la fable accréditée par leurs devanciers. Ainsi, Hérodote, ayant dit, par un rapprochement un peu hardi, que le Styx était près de Phénée[1], Théophraste[2], Strabon[3], Ovide[4], et Pline[5] ont répété cette assertion sans en vérifier l'exactitude.

Lorsque nous fûmes descendus de ces hauteurs, nous nous attachâmes à chercher la position controversée de Nônacris, la ville des grandes assemblées politiques des Arcadiens dans les temps les plus reculés[6]. D'après les anciens, la chute du Styx se voyait dans le voisinage et à une très-petite distance de Nônacris[7]; quelques-uns la placent à Nônacris même[8], enten-

[1] *Ἡ δὲ Νώνακρις ἐν τῇ ἡ πηγή αὕτη τυγχάνει ἐοῦσα, πόλις ἐστὶ τῆς Ἀρκαδίας πρὸς Φενεῷ.* (Hérod. l. VI, c. LXXIV.)

[2] *Antigon.* pass. cité.

[3] VIII, 8.

[4] *Métam.* XV, 332.

[5] *Hist. nat.* l. XXXI, c. XIX.

[6] Hérod. *loc. cit.*

[7] *Τῶν δὲ ἐρειπίων (τῆς Νωνάκριδος) οὐ πόῤῥω κρημνός ἐστιν ὑψηλός, οὐχ ἕτερον ἐς τοσοῦτο ἀνήκοντα ὕψος οἶδα. Καὶ ὕδωρ κατὰ τοῦ κρημνοῦ στάζει· καλοῦσι δὲ Ἕλληνες αὐτὸ ὕδωρ Στυγός.* (Pausan. l. VIII, c. XVII.) *Τὸ δὲ ὕδωρ τὸ ἀπὸ τοῦ κρημνοῦ τοῦ παρὰ τὴν Νώνακριν.* (*Ib.* XVIII.) « *Juxta* Nonacrin in Arcadia Styx. » (Pl. *Hist. nat.* l. II, 106). *Circa* Nonacrin in Arcadia Styx « appellata. » (Sen. *Quæst. nat.* l. III, c. XXV.)

[8] *Ἐν δὲ ταύτῃ τῇ πόλει λέγεται εἶναι ὑπὸ τῶν Ἀρκάδων τὸ Στυγὸς ὕδωρ.* (Hérod.

dant sans doute par là le district et non la ville, ainsi que Vitruve le dit expressément[1]. Pausanias ajoute à ces informations que Nônacris était située au pied des monts Aroaniens[2], et qu'il y passa en suivant une route qui le mena droit au Styx[3].

Solos, et plus encore la colline proéminente de Mésoroughi, située au confluent de deux rivières, dans un endroit boisé et fertile serait une position fort convenable pour une ville antique. On a même trouvé à Mésoroughi les débris d'une statue, à Solos quelques tombeaux creusés dons le roc, et nous y avons acquis une médaille à l'effigie de Philippe. Mais ces deux villages sont éloignés de près de trois heures du Styx, et si Nônacris en eût occupé l'emplacement sur les bords du Crathis, il me semble que les anciens, et surtout Pausanias, n'eussent pas manqué de se servir du nom de cette rivière pour en indiquer la position. La rivière d'Agrioïtia est formée de deux sources, dont l'une, venant du nord-ouest, est celle qui reçoit les eaux du Styx et des neiges qui l'absorbent; l'autre, beaucoup plus considérable, coule de l'est et des gorges éloignées de la Dourdouvaouna. Une route venant de Phénée traverse cette montagne et longe le cours d'eau. C'est le chemin que Pausanias paraît avoir suivi, et c'est dans cette direction que je voudrais plutôt chercher Nônacris. Non loin du confluent des deux branches de l'Agroïtia, il existe un espace assez uni pour avoir servi d'emplacement à une ville de petite étendue. Il y croît maintenant deux vieux saules qui donnent

l. VIII, c. LXXIV.) Τὸ δὲ *φαρμακὸν ὕδωρ εἶναι ψυχρὸν καὶ παγετῶδες ἀπὸ πέτρας τινὸς ἐν Νωνάκριδι οὔσης.* (Plut. *Alex.* 77.) « Alexandro accidit Nonacris Arcadiæ venenata. » (Tertull. *De An.* 50.)

[1] « Est in Arcadia Nonacris nominata « *terræ regio*, quæ habet in montibus e « saxo stillantes frigidissimos humores. » (Vitr. l. VIII, c. III.) — [2] Ὑπὲρ δὲ τὴν Νώνακριν *ὄρη τε καλούμενα Ἀροάνια, καὶ σπήλαιόν ἐστιν ἐν αὐτοῖς.* (Paus. l. VIII, c. XVIII.)

[3] Ἐκ Φενεοῦ δὲ *ἰόντι ἐπὶ ἑσπέρας καὶ ἡλίου δυσμῶν, ἡ μὲν ἀριστερὰ τῶν ὁδῶν ἐς πόλιν ἄγει Κλείτορα, ἐν δεξιᾷ δὲ ἐπὶ* Νώνακριν *καὶ τὸ ὕδωρ τῆς Στυγός.* (*Id. ib.* c. XVII.)

leur nom à la rivière. On n'y voit, il est vrai, aucune trace d'antiquités, aucun de ces débris de briques qui indiquent presque toujours la position de lieux anciennement habités. Mais on doit peu s'attendre à retrouver aujourd'hui les restes d'une ville dont il n'existait déjà, du temps de Pausanias, que des ruines peu apparentes[1]. La citadelle occupait peut-être une haute colline de forme conique, qui s'élève à l'endroit même de la jonction des deux sources. Nônacris serait ainsi située au pied même des monts Aroaniens, et sur la route de Phénée au Styx, tandis que le chemin qui passe par le Crathis et Solos diverge vers le nord. Plus tard, j'appris à Solos que là où je voudrais placer Nônacris on a trouvé et l'on continue à trouver des médailles d'Arcadie. Pour compléter ces renseignements sur la position de Nônacris, je dois en ajouter un tout négatif. Il m'avait été assuré, à moi comme à d'autres, par une personne qui doit être, et qui se croit bien informée, qu'à un certain endroit de l'intérieur des montagnes, au sud de Solos et à l'ouest de Zarouchla, il existe des ruines qui sont celles de Nônacris; mais ce renseignement est positivement faux. J'ai cherché en vain ces ruines, et les habitants qui sont le mieux à portée de connaître le pays m'ont assuré qu'il n'en existait pas le moindre vestige à l'endroit indiqué.

De Solos nous nous dirigeâmes au nord-ouest, et après avoir passé la montagne haute et roide qui borde le cours de l'Agrioïtia à l'ouest, et le plateau élevé qui s'appelle *Xérocampos* et *Colonæ,* de quatorze colonnes qu'on y a placées pour indiquer la route au voyageur, lorsque ces hauteurs sont ensevelies sous les neiges, nous suivîmes, pendant longtemps le cours de la rivière de Diacopto, et, après quatre heures et demie de marche, nous descendîmes au couvent de Méga Spi-

[1] Τὰ δὲ ἐφ' ἡμῶν ἐρείπια ἦν, οὐδὲ τούτων τὰ πολλὰ ἔτι δῆλα. (Paus. l. VIII, c. XVII.)

léon. C'est un édifice d'un aspect imposant et extraordinaire; il ferme l'entrée d'une caverne située à mi-hauteur du versant occidental de la montagne, au pied de laquelle coule la rivière Bouraïque[1]. La chapelle en est très-ancienne. Sur les images et sur les portes dorées on lit les noms des empereurs Cantacuzènes et des Paléologues. Mais la grotte elle-même porte des indices d'une antiquité beaucoup plus reculée. Dans sa partie la plus obscure, derrière l'autel de la petite église, le rocher est aplati en forme de table, et j'aurais pris cette grotte pour celle qui, d'après Pausanias, reçut les filles errantes de Prœtos, s'il n'y avait pas sur la montagne de Chelmos, au delà du Styx, du côté de Soudéna (l'ancien *Lousi*), une caverne qui répond beaucoup mieux aux données du périégète. Il dit, en effet[2], qu'au-dessus de Nônacris s'élèvent les monts Aroaniens, avec une grotte d'où Mélampous conduisit les filles de Prœtos à Lousi.

Du monastère nous descendîmes, à travers de petits jardins cultivés par les moines et suspendus en terrasses sur les rochers, jusqu'au bord du Bouraïque, et nous remontâmes, vers le sud-ouest, les bords de cette rivière, qui nous conduisit à Calavryta. Un quart d'heure avant d'arriver à cette ville, nous passâmes sous une haute colline, couronnée par le fort ruiné de Trémola, construit, sans doute, par Robert de la Trémouille, baron de Chalandritza.

La ville de Calavryta ne contient aucun vestige d'antiquité. C'est seulement à quelques minutes vers le nord-ouest que, dans une position nommée *Salména,* on trouve des tombeaux qui indiquent probablement l'emplacement de l'ancienne ville de Cynæthe. La fontaine abondante qui sort des flancs d'une colline à Calavryta est sans doute celle qui, au moyen âge, a

[1] M. Ph. Le Bas, dans son *Voyage arch.* pl. 35, donne une vue de ce couvent.
[2] L. VIII, c. XVIII.

donné son nom à ce lieu, ou qu'elle a peut-être conservé de temps plus anciens (Καλὰ βρυτά). Mais le nom propre de cette fontaine était anciennement *Alyssos*, de la vertu qu'on lui supposait de guérir la rage. Pausanias dit qu'elle était à deux stades de la ville de Cynæthe[1].

Nous passâmes au-dessus de cette source, et, suivant la crête de la colline, nous nous dirigeâmes vers le sud. A notre droite, nous aperçûmes bientôt, dans un vallon, le monastère de Lavra, situé derrière une hauteur qui empêche de l'apercevoir de la plaine de Calavryta. C'est un édifice byzantin. Un très-grand arbre en ombrage l'entrée. C'est là que fut élevé, le 25 mars 1821 (6 avril), le premier étendard de l'indépendance.

De l'autre côté de la colline, nous descendîmes dans une belle plaine, entourée de montagnes, et remplie de sources d'eau limpide, qui, après avoir formé un marais, le *lacus Clitorius* de Pline[2], s'écoulent par un gouffre au pied de la montagne orientale. L'une d'elles doit être celle qui guérissait de la passion du vin[3]. Les auteurs disent qu'elle se trouvait à Cleitor; mais ils entendent sans doute parler du district et non de la ville, car Pline[4] la mentionne simultanément avec le lac. Elle devait, du reste, appartenir à la même circonscription, comme elle appartenait au même ordre d'idées que les sources de Lousi (Soudéna) et d'Alyssos, qui guérissaient, l'une de la démence, l'autre de la rage. Au fond de cette plaine, vers le nord, sont situés deux villages, le haut et le bas Soudéna, l'ancien Lousi, au milieu desquels prend sa source une rivière nommée autrefois, comme celle de Phénée, *Aroanios*, et aujourd'hui *rivière de Catzana*. Au-dessus, on voit s'élever la double

[1] Paus. l. VIII, c. XIX, § 3.

[2] *Hist. nat.* l. XXX, c. XI.

[3] Φύλαρχος δέ φησιν ἐν Κλείτορι εἶναι κρήνην ἀφ' ἧς τοὺς πίοντας οὐκ ἀνέχεσθαι τὴν τοῦ οἴνου ὀδμήν. (Athén. II, 19.) Cf. Vitr. VIII, 3; Hésych.

[4] Passage cité.

cime du Chelmos (les monts Aroaniens), derrière laquelle coule le Styx. L'Aroanios, qui sort en bouillonnant d'une gorge des plus pittoresques, poursuit son cours vers le sud, en longeant la plaine à l'est, et il est bientôt masqué par une branche du Chelmos, qui finit par resserrer la plaine et la transformer en un vallon étroit. Le village de Carnési, auquel nous arrivâmes après avoir traversé ce vallon, est situé sur le flanc oriental de la colline et domine la plaine de Cleitor, qui est traversée dans tout sa longueur, de l'est à l'ouest, par la rivière de Zougra, le Cleitor d'autrefois[1], affluent de l'Aroanios. La plaine est presque tout entière couverte des débris épars et peu apparents de la ville de Cleitor. Une ruine plus considérable, qui s'offrit à nous la première, présente encore quatre fûts de colonnes à cannelures doriques, qui paraissent occuper leur emplacement primitif. En avançant vers l'orient, nous rencontrâmes un chêne majestueux, qui couvre de son ombre et étreint de ses puissantes racines, comme d'autant de replis, des tambours de colonnes et des chapiteaux ayant appartenu à un édifice dorique, dont plusieurs fragments en marbre, ornés de moulures, sont dispersés sur le sol. Un peu plus au sud, sur le bord de la rivière, est la ruine d'une petite église, toute composée de fragments antiques. Ces trois positions sont sans doute celles des trois principaux temples de Cérès, d'Esculape et d'Ilythie, que Pausanias a vus à Cleitor.

De ce point nous suivîmes les traces du mur d'enceinte, qui, se dirigeant vers l'ouest, monte sur une petite colline longitudinale, en suit la crête, et, à son extrémité occidentale, tourne à angle droit vers le nord, jusqu'au point où ses traces se perdent de nouveau dans la plaine. Ce mur est flanqué de belles tours rondes, construites en grands blocs carrés, dont la sur-

[1] Paus l. VIII, c. XXI.

face extérieure est arrondie. Il est conservé jusqu'à la hauteur de la troisième ou de la quatrième assise. (Voy. pl. VI, 1.)

Quand nous eûmes traversé le Cleitor, nous nous arrêtames *sous un beau platane,* d'où *jaillit une source limpide*[1]. A notre droite, nous voyons une haute colline isolée, d'une forme particulière, couronnée par la ruine d'un fort franc, et, plus loin, le sommet de Tartari. C'est probablement là qu'était situé le temple de *Minerve Corie,* que Pausanias[2] place à trente stades de la ville, sur le sommet de la montagne. Au pied de Tartari, nous découvrions un village qui, à quelque époque reculée, pendant l'un des bouleversements successifs de la Péninsule, recueillit la population ainsi que le nom de Cleitor, qu'elle venait d'abandonner : il s'appelle Cleitoura.

De ce lieu nous montâmes les jolies collines qui bordent le Cleitor au midi, et, dans les forêts dont elles sont couvertes, nous fîmes la rencontre de longues processions d'habitants de Vityna, qui, comme presque tous ceux de l'intérieur de l'Arcadie, descendaient vers les villes maritimes de l'Élide, pour y chercher, pendant l'hiver, un climat plus doux et l'occasion d'exercer leurs industries respectives.

Sur le versant opposé, laissant à notre droite, dans la montagne, le village de Cocova, nous descendîmes sur les bords du Ladon. Limpide et profond, après avoir reçu du nord les eaux de l'Aroanios, du sud celles du Tragos (rivière de Dara), le Ladon, chéri des bergers, serpente avec grâce à travers sa double bordure de platanes, et mêle enfin, à peu de distance de la mer, ses flots d'émeraude à ceux de l'Alphée, dont il usurpe aujourd'hui le nom; car c'est lui qui, jusqu'à leur jonction, est appelé *Roufia*[3], tandis que le véritable Alphée doit

[1] *Il.* II, 308. — [2] L. VIII, c. XXI.

[3] Corruption du mot Alphée, Arphée, comme ἀδελφός, gr. mod. ἀδερφός; ἔλθη, gr. mod. ἔρθη.

se contenter, pendant la plus longue partie de son cours, du nom modeste de rivière de Carytène.

Après avoir admiré les riants coteaux du Ladon, où paissent de nombreux troupeaux, et ses bosquets égayés par le chant de mille oiseaux, comme nous ne partagions pas les illusions de Pausanias sur la voix mélodieuse des poissons de ces lieux[1], nous traversâmes la rivière sur le pont de Tzérétabey, tout près des hameaux d'hiver des Philiotes, dont le village, Philia, situé plus haut dans la montagne, est, suivant Leake[2], l'ancien *Leucasion* de Pausanias[3].

Le ravin que, sur le bord opposé, nous suivîmes à l'ouest du Tragos, se dirige vers le sud. Après deux heures et demie de marche, ayant laissé, sur le flanc oriental, les villages de Toporista et de Glogova, nous traversâmes celui de Kerpini, et, quittant le ravin pour suivre une petite plaine à notre droite, nous passâmes à cinq minutes au delà du village, devant une très-ancienne église en ruines, construite en grandes pierres, et ombragée par des arbres séculaires, un de ces édifices qui appartiennent aux premiers temps du christianisme. Un quart d'heure plus loin, nous arrivâmes de nouveau au bord du Ladon, qui, dans sa course tortueuse, revient sur lui-même. Son lit est ici encaissé dans une gorge profonde qui le cachait à notre vue et ne nous laissait apercevoir que le village de Glanitsa à nos pieds, et ceux de Podogora et de Strézova sur la montagne opposée.

Plus loin, après un quart d'heure de marche, nous rencontrâmes un mur antique du plus beau style polygonal, qui

[1] *Εἰσὶ δὲ ἰχθῦς ἐν τῷ Ἀροανίῳ καὶ ἄλλοι, καὶ οἱ ποικιλίαι καλούμενοι· τούτους λέγουσι τοὺς ποικιλίας, φθέγγεσθαι κίχλῃ τῇ ὄρνιθι ἐοικός. Ἐγὼ δὲ, ἀγρευθέντας μὲν εἶδον, φθεγγομένων δὲ ἤκουσα οὐδὲν, καταμείνας πρὸς τῷ ποταμῷ καὶ ἐς ἡλίου δυσμὰς, ὅτε δὴ φθέγγεσθαι μάλιστα ἐλέγοντο οἱ ἰχθῦς.* (Paus. l. VIII, c. XXI.)

[2] Leake, *Pelopon.* p. 228.

[3] Paus. l. VIII, c. XXV.

courait parallèlement au ravin, sur une longueur de soixante et dix pas à peu près, et une hauteur de quinze pieds. Il formait le côté occidental d'un fort carré qui est entouré de tas de pierres, indiquant d'anciennes habitations. Au centre de son aire, on voit aujourd'hui les ruines d'une église de Sainte-Parascévi, construite tout entière de pierres enlevées à des édifices antiques. Nous y trouvâmes, entre autres, le fût et la base d'une colonne de tuf grossièrement travaillée. Il est difficile de donner un nom à cette ruine. Pausanias[1] nomme plusieurs lieux habités le long du Ladon, sans en préciser la position, Leucasion, Mésoboa, Nasi, Oryx ou Halunte, et Thaliades. C'est sans doute à l'une de ces villes qu'appartenait ce mur. Dominant une grande étendue du cours de la rivière, ce point devait avoir de l'importance aux yeux des anciens, et l'on conçoit qu'ils l'aient habité et fortifié. Les collines, couvertes de pins sur les deux côtés de notre route, continuèrent, pendant quelque temps encore, à nous offrir des traces d'habitations antiques.

Deux heures et demie après le mur polygonal, nous arrivâmes à une belle fontaine, ombragée par de grands peupliers, qui donnent à ce lieu le nom de *Lefkæ*. Là trois routes se séparent : l'une mène à l'ouest vers Langadia, l'autre à l'est vers Magouliana et Vytina. Nous suivîmes la troisième, qui se dirige vers le sud, et, ayant franchi quelques collines dénudées, nous passâmes devant une autre source peu importante d'abord, mais qui, coulant vers le sud, devient bientôt la rivière de Dimitzana.

Nous avions atteint cette pertie de l'Arcadie qui, dans les temps les plus anciens, paraît avoir eu beaucoup de rapports avec la Crète. La principale ville du ravin dans lequel nous nous engagions en suivant le cours de la source, s'appelait

[1] Liv. VIII, ch. xxv.

Gortys, comme la ville de Crète, qui était une colonie de Tégée[1]. L'un et l'autre pays réclamaient l'honneur d'avoir vu naître Jupiter; le lieu de sa naissance était montré, en Arcadie, sur le mont Lycée, et s'appelait *Cretea*[2]; et le cours d'eau que nous suivions, ayant servi à la première ablution du dieu enfant, en reçut le nom de *Lousios*[3]. Plus loin, elle prenait celui de *Gortynios*, et contenait, au jugement de Pausanias, une eau plus fraîche que celle d'aucune rivière de l'univers. Cette eau, d'abord rare, s'augmente rapidement, et coule avec impétuosité à travers des platanes, dans un ravin étroit et escarpé, jusqu'à une petite plaine dite *le champ de Dimitzana*, où se trouvent les moulins de cette ville, sur le bord oriental que longe la route. Plus haut, dans la montagne, un torrent, qui se jette en cet endroit dans le Gortynios, fait tourner d'autres moulins, qui, situés sur le chemin de Dimitzana à Vytina (l'ancien *Méthydrion*), portent le nom de *moulins de Carcalon*. On ne les aperçoit pas de la route, et ce n'est qu'après les avoir passés que nous sûmes qu'on y voit des murs et des tombeaux antiques, et qu'on nons montra des objets de poterie trouvés en cet endroit. Cette position me paraît correspondre exactement à l'emplacement de l'ancienne *Theisoa*. C'est aussi l'opinion de la commission qui a dressé la carte française. En effet, Pausanias décrit Thisoa comme étant située près des sources du Gortynios, et dans le voisinage de Méthydrion[4]. Or, Carcalon est le point où viennent se réunir les trois principales branches de la rivière de Dimitzana. Une source qui jaillit non loin de là, et qui est dirigée vers cette ville pour en alimenter les eaux, porte aujourd'hui le nom de

[1] Paus. l. VIII, c. LIII.

[2] *Id.* VIII, c. XXXVIII.

[3] *Ἐπὶ λουτροῖς δὴ τοῖς Διὸς τεχθέντος.* (Paus. l. VIII, c. XXVIII.)

[4] *Ἔχει μὲν δὴ (ὁ Γορτύνιος) τὰς πηγὰς ἐν Θεισόᾳ, τῇ Μεθυδριεῦσιν ὁμόρῳ.* (Paus. l. VIII, c. XXVIII.)

Louméni, dont elle a probablement hérité du Lousios de Pausanias. Carcalon est, de plus, à peu de distance de Méthydrion; car il est situé au pied oriental de la montagne de Madara, dont Méthydrion occupe le pied occidental.

De ce point, le ravin se resserre et forme une gorge étroite et sauvage. Quittant le bord de la rivière, nous gravîmes de là le flanc escarpé de la montagne; et, après une heure de marche par un sentier étroit et sinueux, nous arrivâmes à Dimitzana, une des villes les plus remarquables de l'Arcadie par sa position imposante. Suspendue sur le bord d'un abîme, elle occupe le sommet et les trois côtés d'un promontoire de rochers au pied duquel le Gortynios roule avec grand fracas son onde écumante. Au nord, elle est bordée par un ravin latéral et profond, qu'on est obligé de tourner à une grande hauteur pour arriver à la ville. Au midi, la montagne descend par une pente plus douce, et des terrasses couvertes de riches plantations et arrosées d'un torrent qui fait tourner quelques moulins à poudre, les seuls qui aient fourni des munitions au Péloponnèse pendant la guerre de l'indépendance. A l'est, on aperçoit au loin quelques maisons du bourg de Zygovisti, sur la partie la plus élevée de la montagne à laquelle le promontoire de Dimitzana tient par un col. Dans plusieurs endroits de la ville, on voit encore des pans d'un beau mur polygonal qui formait une enceinte à quelque distance au-dessous du sommet. On y a trouvé aussi quelques tombeaux antiques et un lion en marbre dont je n'ai pas pu apprécier l'âge, les sculpteurs du pays ayant eu la malheureuse idée de le tailler à neuf, pour le faire servir à l'embellissement de l'entrée de l'église. Dimitzana est donc située sur la position d'une ville antique. Je me déclare, avec Leake[1], pour Teuthis, que la

[1] *Mor.* t. II, p. 63.

carte française place à Acovæs. Pausanias se rendit d'Héræa, qui est à l'ouest de Dimitzana, à Gortys, qui est au sud. Après avoir parlé de cette ville et de la rivière qui y passe pour se jeter presque aussitôt après dans l'Alphée, il remonte aux sources de cette rivière, parle de Thisoa, qui y était située, et ajoute : « Teuthis est une ville voisine de la terre de Thisoa[1]; » il continue ensuite à décrire la route qui va de Gortys à Mégalopolis. Il me paraît évident que le périégète a eu ici en vue de citer les principaux points du cours du Gortynios, et qu'après avoir parlé de Gortys, qui était près de son embouchure; de Thisoa (Carcalon), qui était à sa source, il mentionne aussi Teuthis (Dimitzana), qui était située entre les deux. Ailleurs[2], il cite, dans l'ordre suivant, les trois villes : Thisoa, Méthydrion, Teuthis; ce qui paraît indiquer que la dernière était dans le voisinage des deux autres, et ne permet pas de penser à Acovæs, situé assez loin, au nord-ouest. Teuthis était, d'après lui, une ville homérique, où existaient, de son temps, la statue de Minerve blessée par le héros Teuthis, et les sanctuaires de Vénus et de Diane. Le sommet des rochers de Dimitzana est couronné par un fort de l'époque franque; et la place principale de la ville porte le nom français, mais grécisé, de *Platza;* on serait même tenté de voir dans le mot *Dimitzana* une corruption de *Dame Jeanne,* le nom de quelque châtelaine, peut-être de la famille de Brienne, qui possédait ce fort. Mais ce nom de *Dimitzana* se trouve déjà dans une lettre patriarcale de l'année 6472 de la création, ou 963 après J. C.; d'où il devient probable que, de même que *Catzena,* et quelques autres noms de lieu ayant la même terminaison, il appartient à la langue slave. Par cette lettre, le patriarche, sous

[1] Τῇ δὴ χώρᾳ τῇ Θεισόᾳ προσεχὴς κώμη Τευθίς. (Paus. l. VIII, c. XXVIII.) — [2] L. VIII, c. XXVII.

l'empereur Nicéphore Phocas, autorise le protosecrétaire Jean Lampardopoulos, surnommé le Philosophe, à établir un monastère près de Dimitzana. Le couvent y existe encore, à une heure de distance au midi de la ville, et porte toujours le nom *du Philosophe*. Ce nom est encore porté par une des familles de Dimitzana, qui conserve également celui de *Lampardæi*. Cette ville était, du temps des Turcs, le siége d'une école assez importante, dont elle tira un certain lustre, et qui a rendu de grands services en contribuant à l'instruction de la population grecque de la péninsule.

Nous descendîmes de la ville par un sentier rapide, pratiqué dans la partie la moins inaccessible du précipice, et nous traversâmes la rivière sur un pont étroit, qui semble trembler au choc des flots écumants qui se brisent contre les rochers. Les habitants, impressionnés par le bruit et l'impétuosité du torrent, mettent sur le compte de la nature ce qui ne doit être attribué qu'à l'inhabileté de leurs constructeurs, et croient que leur pont, posant sur des rochers constamment ébranlés, ne peut manquer de s'écrouler dans quelques années.

La montée du bord opposé est plus escarpée et plus longue encore que la descente du côté de Dimitzana. Là nous rencontrâmes, pour la première fois, le laurier croissant sans culture; il y est à l'état de buisson, et couvre une grande étendue de la montagne. En suivant encore, pendant un quart d'heure, la route dans laquelle nous étions engagés, nous eussions atteint Zatouna, bourg dont la vue nous était interceptée par d'immenses rochers; mais nous tournâmes à gauche, et nous continuâmes notre pénible ascension, en nous écartant du cours du Gortynios. Là le lit de la rivière est encaissé dans une gorge fort étroite dont le côté droit est formé de rochers à pic, le côté gauche, de collines de forme conique, d'une

hauteur démesurée et presque perpendiculaire, ce qui ne les empêche pas d'être plantées de vignes depuis leur sommet jusqu'à leur base. Le point culminant, que nous atteignîmes après une heure et demie de marche, est consacré à saint Élie, qui a donné son nom à la plupart des montagnes les plus élevées de Grèce. De ce point notre vue embrassait un immense horizon. A gauche, nous découvrions la vaste plaine de Mégalopolis; vis-à-vis de nous, le Lycée se développait dans toute sa longueur. Sur ses flancs, couverts de leur noir manteau de chênes[1], nous voyions se détacher en blanc les villages de Lavda et de Matési, et, sur les collines les plus élevées, la ville d'Andritzéna. L'Alphée, qui nous en séparait, débouchant des montagnes, serpentait gracieusement, à notre droite, à travers la plaine et des collines blanches et vertes, parmi lesquelles nous distinguions la position d'Héræa et celle d'Olympie. Près de l'embouchure du fleuve, le promontoire Catacolon, l'ancien *Ichthys,* s'avançait dans la mer, où les sommets lointains de Zante s'élevaient à l'horizon comme des nuages d'un bleu vaporeux.

Nous passâmes au-dessus de la source d'un ruisseau qui se jette dans l'Alphée, et que la carte française nomme, à tort je crois, le *Bouphagos;* et, laissant à notre droite le village Marcoï, nous gagnâmes de nouveau, par une descente très-longue et très-rapide, mais peu escarpée, le bord du Gortynios, au pied même de la colline de l'ancienne Gortys. Cette position s'appelle *le Moulin de Coccora.* Au bord même de la rivière, un rocher perpendiculaire supporte une jolie petite chapelle byzantine, si ancienne, que des arbres ont poussé dans ses murs, disjoints par la vétusté. Son entrée, s'ouvrant sur le précipice, qui a près de vingt mètres de hauteur, n'est que difficilement

[1] « Nigri colles Arcadiæ. » (Hor. *Od.* IV, XII, 11.)

accessible. La chapelle est en partie construite de fragments antiques; nous y avons trouvé un tambour de colonne non cannelée, dont le diamètre est de o^{m},6, et un autre plus petit, ainsi que deux pilastres de marbre. Derrière la chapelle, sont conservées deux longues marches de pierre calcaire. Cette position peut bien être celle du temple d'Esculape imberbe, dont on y voyait la statue, ouvrage de Scopas, et auquel Alexandre avait consacré une cuirasse et une lance[1].

Après avoir franchi un petit cours d'eau qui descend de Marcoï et se jette dans le Gortynios, nous gravîmes la colline, qui est couverte de ruines; ce sont, sans aucun doute, celles de l'ancienne Gortys. La ville à laquelle elles appartenaient était, par sa position, propre à donner son nom à la rivière qu'elle domine; elle est, ainsi que Pausanias le dit de Gortys, située près de l'embouchure de ce cours d'eau, et sur le point où la route d'Héræa à Mégalopolis traverse le Gortynios. Son nom s'est, du reste, conservé jusqu'à nos jours. Les conquérants francs le corrompirent en *Sgorta*[2], et nommaient ainsi les défilés dont elle était le lieu principal. Plus tard, les habitants grecs, ayant abandonné cette position pour occuper une colline à une lieue environ plus bas, sur le cours de l'Alphée, y ont transféré l'ancien nom de *Gortyna*, l'ayant légèrement altéré en *Carytæna*. Déjà, du temps de Pausanias, Gortys n'était plus une ville, mais une simple bourgade.

La colline est entourée d'une enceinte cyclopéenne du plus beau style. (Voy. pl. VI, 2.) Les blocs, ayant souvent 6 à 7 mètres de longueur et 4 à 5 mètres de haut, sont presque bruts en dehors; mais leurs côtés sont travaillés de telle sorte, que leurs saillies s'adaptent avec la plus grande exactitude aux angles

[1] Paus. l. VIII, c. XXVIII.

[2] Buchon, *Chron. de la Morée*. *Sgorta* pour *εἰς Γόρτυναν*, comme *Stamboul* pour *εἰς τὴν πόλιν*.

rentrants. L'épaisseur de la muraille est, du côté de la rivière, de 2m,7, et du côté opposé, de 3m,6. Au sud-est, le précipice est perpendiculaire, et cette partie paraît n'avoir jamais été fortifiée. En plusieurs endroits, le mur est conservé jusqu'à la hauteur de 5 mètres; mais, du côté du sud, il est entièrement détruit. A l'est, il est disposé en crémaillère, avec une seule tour carrée. Le côté de l'ouest a aussi des tours carrées; mais le côté septentrional est flanqué de tours semi-circulaires. Leur jonction avec les courtines est faite avec beaucoup d'habileté et de soin. On y voit deux petites poternes; mais la porte principale s'ouvre sur la face orientale. La disposition en est toute particulière : son axe fait un angle aigu avec le mur qui vient du nord, et ses deux parois, se prolongeant vers l'intérieur de la forteresse, la font précéder d'une espèce de chemin couvert qui ajoute à sa sûreté. Dans l'intérieur de l'enceinte, on voit, au milieu d'une riche végétation de lauriers, plusieurs traces d'anciens édifices; entre autres, vers le sud-ouest, non loin du mur, les fondations d'un temple de marbre blanc. Peut-être est-ce plutôt ici qu'il conviendrait de placer le temple d'Esculape; car Pausanias dit qu'il était de marbre pentélique[1].

A côté du temple, j'ai observé un enfoncement horizontal taillé dans le roc et peu élevé, avec un trou vers l'une des extrémités. C'était probablement le *σφαγεῖον*, destiné à recevoir le sang des victimes[2].

De Gortys, nous nous dirigeâmes, à l'ouest, vers le village d'Atzicholo, dont le nom est slave ou franc; nous y achetâmes des médailles de différentes villes de la Grèce, et particulière-

[1] *Ἔστι δὲ αὐτόθι ναὸς Ἀσκληπιοῦ, λίθου πεντελησίου· καὶ αὐτός γε οὐκ ἔχων πω γένεια καὶ Ὑγιείας ἄγαλμα. Σκόπα δὲ ἦν ἔργα.* A moins qu'on ne doive lire : *Ἀσκληπιοῦ. λίθου πεντελησίου καὶ αὐτός γε*, etc.

[2] *Σφαγεῖον, εἰς ὃ τὸ αἷμα τῶν σφαζομένων ἱερείων ἐδέχοντο.* (*Etymol. magn.* p. 737.)

ment de l'Arcadie. Continuant toujours vers l'ouest, nous arrivâmes devant une haute colline, portant à son sommet un petit fort que nous n'eûmes pas le loisir de visiter de près, mais dont nous pûmes très-bien distinguer la construction hellénique, ainsi qu'une tour qui s'avance vers l'est. Cette colline est celle qui, sur la carte française, est marquée, à l'ouest d'Atzicholo et au nord de Vlachoraphti, du nombre 941. Ce fort peut bien être celui de Maratha. Pausanias, venant d'Héræa et se rendant à Gortys, rencontre d'abord Méléneæ, lieu qui, de son temps, était désert et couvert d'eau; à quarante stades de là, Bouphagion, vers la source de la rivière Bouphagos; plus loin, Maratha, et enfin Gortys[1]. En allant de Saint-Jean (l'ancienne Héræa) à Atzicholo (Gortys), on rencontre une rivière qui prend sa source près de Palomba, et va se jeter dans l'Alphée, près du village de Lagafti. Un peu au delà, à droite du village de Cacouréica, une fontaine abondante jaillit au milieu de ruines antiques, et, après avoir changé toute la plaine environnante en un profond marais, va également se décharger dans l'Alphée. C'est là, selon toute probabilité, la position de Méléneæ. On nous a assuré que le village de Papadæs, situé à droite des sources de la rivière Lagafti, et à près de deux heures du marais dont je viens de parler, contient les ruines d'un fort antique, avec les fondements d'un temple. C'est là qu'on devrait placer Bouphagion, que Pausanias indique comme étant situé à quarante stades *plus haut* que Méléneæ, sans doute vers les montagnes. Le ruisseau qui en descend serait donc le Bouphagos. Il formait, d'après Pausanias, la limite entre le

[1] Κατὰ δὲ τὴν ἐξ Ἡραίας ἄγουσαν εἰς Μεγάλην πόλιν εἰσὶ Μελενεαί... Ἔρημον δὲ ἦν ἐφ' ἡμῶν· ὕδατι δὲ καταῤῥεῖται. Μελενεῶν τεσσαράκοντά ἐστιν ἀνωτέρω σταδίους Βουφάγιον, καὶ ὁ ποταμὸς ἐνταῦθα ἔχει πηγὰς ὁ Βουφάγος κατιὼν εἰς τὸν Ἀλφειόν. (Paus. VIII, xxvi.) — Ἰόντι δὲ ἀπὸ τοῦ ποταμοῦ τῶν πηγῶν, πρῶτα μέν σε ἐκδέξεται Μάραθα χωρίον, μετὰ δὲ αὐτὸ Γόρτυς. (*Id. ibid.*)

territoire d'Héræa et celui de Mégalopolis, c'est-à-dire celui de Gortys, qui, plus tard, fut compris dans la Mégalopolitide. Ce cours d'eau est, en effet, celui qui divise le plus naturellement le district montagneux de la Gortynie du pays comparativement plat qui s'étend autour d'Héræa. Leake[1], placé sur la montagne qui domine Zatouna, vit, à deux ou trois milles au sud-ouest, vis-à-vis et un peu plus bas (*a little bellow*) que le village de Matési, mais au nord (*due north*) de Lafda, un sommet couronné d'une construction polygonale, et le prend pour Méléneæ. Ce sommet est celui-là même que la carte française désigne par les lettres *P K H*, à l'ouest de Zoula-Sarakini. Les habitants du pays, chez lesquels nous prîmes des informations, ne connaissaient pas cette ruine, et il est probable que la commission de la carte s'est trompée de sommet, ayant été induite en erreur par les indications de M. Leake, qui n'avait observé les lieux que de loin. Le chemin coupe la rivière que j'ai indiquée comme le Bouphagos, beaucoup audessous de sa source, au pied de la montagne; et Pausanias s'en est sans doute écarté pour monter à Bouphagion. De Papadæs, ou il sera retourné sur ses pas pour regagner le chemin, ou, ce qui est plus probable, il aura suivi le côté, sans doute peu habité de la montagne, jusqu'à Trypæs de la carte française; et de là, continuant sa route par-dessus Sarakini, il sera passé devant notre colline, qui doit être Maratha, d'où, dans une heure, il aura gagné Gortys.

Nous tournâmes la colline du côté du nord, et nous descendîmes vers l'Alphée, passant par le petit village de Sarakini, en suivant le côté gauche du ravin qui y prend naissance, et qui n'a de remarquable qu'une fontaine ombragée de beaux platanes. La descente est très-rapide, et entièrement nue jusqu'à

[1] *Mor.* Liv. II, ch. LXVI.

une certaine distance des bords du fleuve, qui sont couverts de la végétation la plus riche. L'un des arbres qui les ombragent est le chêne liége (*quercus ilex*), qui s'appelle aujourd'hui *ἀραιά*, épithète que Pausanias attribue à son écorce[1].

L'Alphée dans ce lieu avait cinquante pieds de largeur; mais à cette époque de l'année sa profondeur n'était pas de plus de deux à trois pieds. Pendant l'hiver, au contraire, elle est de sept ou huit. Le bord opposé s'élève en ondulations gracieuses. Le laurier y croît encore à côté du figuier cultivé, et les troupeaux y paissaient sur les vertes collines. Une demi-heure après nous traversions le village considérable de Lavda, qui, agréablement situé au milieu de bosquets touffus, est tourné vers l'Alphée. Ses abords sont couverts de ces petits monceaux de pierres qui désignent des habitations antiques, et au sud-ouest il est surmonté d'une haute colline, dite de Sainte-Hélène, et qui contient une forteresse antique. Leake[2], Gell[3] et Buchon[4] ont décrit cette ruine. Un mur polygonal entoure le sommet de la montagne. Il est flanqué de tours, et l'on y distingue deux portes. Une enceinte intérieure contient les ruines d'un temple dorique, et une partie des restes de la ville ancienne s'étend du côté méridional de la forteresse.

Cette position doit être celle de l'une des trois villes que Pausanias attribue, outre Gortys, à la province de Cynurie, sur la rive gauche de l'Alphée, et qui sont Thisoa près du Lycée (ainsi nommée pour la distinguer de celle qui était baignée par le Gortynios), Lycoa et Aliphéra[5]. La situation de cette dernière

[1] Ἀραιὸν τὸν φλοιὸν καὶ οὕτω δὴ παρέχονται κοῦφον, ὥστε ἀπ' αὐτοῦ καὶ ἐν θαλάσσῃ ποιοῦνται σημεῖα ἀγκύραις καὶ δικτύοις. Ταύτης τῆς δρυὸς τὸν φλοιὸν..... φελλὸν ὀνομάζουσι. (Paus. l. VIII, c. XII.)

[2] *Mor.* II, 315.

[3] *Journ.* 121; *Itin.* 87.

[4] *Voy.* p. 474.

[5] Ἐκ δὲ Κυνουραίων τῶν ἐν Ἀρκαδίᾳ, Γόρτυς, καὶ Θεισόα ἡ πρὸς Λυκαίῳ, καὶ Λυκοᾶται καὶ Ἀλίφηρα. (Pausan. l. VIII, c. XXVII.)

ville à Nérovitza, près de Phanari, a été prouvée par Leake[1]. Lavda doit donc être Thisoa ou Lycoa. Le district de Thisoa était situé, d'après Pausanias, au nord du mont Lycée[2], et la position de Lavda correspond exactement à cette indication. Dans ce cas Lycoa devrait être placée non loin des ruines qu'on aperçoit au-dessous d'Andritzéna, et cette détermination du site des villes de la Cynurie justifierait l'ordre dans lequel elles sont énumérées par Pausanias (Gortys, Thisoa, Lycoa, Aliphéra). Cependant Lycoa est citée par Polybe[3] comme une ville située au bord de l'Alphée, à deux cents stades de sa source. A partir de cette ville le fleuve cessait d'être guéable, et on devait le passer sur un pont. Toutes ces circonstances, et entre autres celle de la distance, s'appliquent exactement à Lavda, ce qui ferait qu'Andritzéna serait Thisoa. Pausanias, dans un autre passage, attribue cette ville à la Parrhasie, qui comprenait Lycosure, au sud-est du mont Lycée[4]. Andritzéna pouvait être comprise dans cette province plutôt que Lavda, comme étant situé plus au sud. Le ruisseau de Servata (nom qui manque sur la carte française), et les autres cours d'eau qui prennent leurs sources dans les ravins profonds environnant cette ville, sont sans doute les cinq rivières qui arrosaient le territoire de Thisoa[5]. Cette ville tirait son nom de la nymphe Θεισόα, qui avait nourri Jupiter avec Néda et Agno[6], fable qui répond à cette circonstance que la rivière de Néda prend sa source dans la montagne à laquelle Andritzéna est adossée. Or cette montagne contenait une source qui portait le nom d'*Agno*.

[1] *Mor.* II, 71. Voy. aussi Ross. p. 102.

[2] *Τοῦ Λυκαίου δὲ τὰ πρὸς τῆς ἄρκτου γῆ τε ἡ Θεισοαία.* (Paus. l. VIII, c. XXXVIII.)

[3] Liv. XVI, ch. XVII.

[4] *Καὶ ἀπὸ μὲν τῆς Θεισόας (νύμφης) πόλις ᾠκεῖτο ἐν τῇ Παῤῥασίᾳ.* (P. l. VIII, c. XXXVIII.)

[5] *Διὰ δὲ τῆς χώρας τῆς Θεισοαίας ῥέοντες ἐμβάλλουσιν εἰς τὸν Ἀλφειὸν Μυλάων· ἐπὶ δὲ αὐτῷ Νοῦς καὶ Ἀχελῷος καὶ Κέλαδός τε καὶ Νάφιλος.* (Paus. l. VIII, c. XXXVIII.)

[6] *Id.*

De Lavda nous continuâmes à nous élever vers le sud-ouest sur la montagne, qui, escarpée d'abord, s'aplanit bientôt, et se couvre de la plus belle végétation. Une route, bordée d'églantiers en fleurs, d'arbousiers et de myrtes, nous mena en deux heures et demi à Andritzéna. Ce bourg est à peu près de l'importance de Dimitzana. Il a une position des plus pittoresques et des plus riantes de l'Arcadie; à ses pieds sont étagées des collines cultivées et couvertes de vignes. Vers le nord, le ravin de Servata lui ouvre une longue échappée, où la vue ne s'arrête qu'aux sommets lointains de l'Olénos.

D'Andritzéna, marchant vers l'ouest, nous nous engageâmes dans des vallons qui, tournant au sud, nous conduisirent au pied du mont Cotylion, qui porte aujourd'hui le nom de *Palæo-Castro*. Nous eûmes bientôt à traverser d'épaisses forêts de chênes, premiers abris des Arcadiens qui firent donner aux Azanes de Phigalie la réputation de mangeurs de glands [1].

Deux heures après avoir quitté Andritzéna, nous franchîmes un sommet assez peu élevé et nous nous trouvâmes dans une clairière, au milieu de laquelle s'élève le temple d'Apollon Épicurios, qui, après le Parthénon, est le plus beau des monuments que le temps ait conservés à la Grèce, et qui honorent le génie de l'homme. Sublime dans sa solitude, il règne sur le désert, où rien ne vient troubler l'image du passé, qu'il réveille. Depuis la guerre du Péloponnèse jusqu'à celle de l'indépendance, que d'orages ont passé sur ce monument sans courber son front, et il voit la Grèce telle qu'il la voyait le jour où Ictinos montra, d'un geste triomphant, qu'il pouvait encore étonner et charmer, même après avoir produit le Parthénon; car il la voit dans l'arrière-fond lointain, toujours belle de ses contours, toujours

[1] *Ἀρκάδες Ἀζᾶνες βαλανηφάγοι, οἱ Φιγαλείαν νάσσασθε.* Oracle, cité par Pausanias (l. VIII, c. XLII).

baignée de lumière, et parée de l'harmonie de ses couleurs. Au delà du ravin profond qu'il domine, et au fond duquel coule la Néda, les montagnes, qui à gauche se terminent par les pics dentelés du Taygète, s'écartant des deux côtés comme des coulisses de théâtre, laissent apercevoir, au milieu de leurs masses étagées, la plaine de Sténiclaros, arrosée par le Pamisos, et au centre de cette plaine l'Ithôme, au sommet plat, aux flancs réguliers, et offrant de loin l'aspect d'une magnifique tente déployée. Au delà de la plaine s'étend le miroir resplendissant du golfe de Calames, avec la pointe de Coron, qui le borde à l'ouest. Enfin les montagnes, s'abaissant vers l'ouest, ouvrent une perspective sur les côtes de la Triphylie et sur la mer Ionienne, au point où la Néda vient s'y jeter.

Je ne m'arrêterai pas à la description de ce temple, qui a été l'objet d'investigations savantes. La pierre dont il est construit est un calcaire bleuâtre, et c'est moins à sa qualité, qu'à la grande perfection avec laquelle les blocs sont travaillés et joints que s'applique l'éloge qu'en fait Pausanias[1]. Il ne manque au péristyle que trois colonnes. Les belles demi-colonnes intérieures, dont les dispositions et la forme sont uniques dans l'architecture grecque, et dont les cannelures plates indiquent l'ordre ionien, existent jusqu'à une certaine hauteur, et autour du temple sont épars des caissons carrés ou en losanges, de cinq formes différentes. On y voit encore une partie du fût d'une colonne corinthienne, qui, à ce qu'on croit, occupait le milieu de l'opisthodome, et nous avons cru reconnaître, vers l'angle nord-est du mur une porte latérale dont parlent Stackelberg[2] et Donaldson[3]. Les caissons et les blocs de la frise,

[1] *Ναῶν δὲ ὅσοι Πελοποννησίοις εἰσί, μετά γε τὸν ἐν Τεγέᾳ, προτιμῷτο οὗτος ἂν τοῦ λίθου τε ἐς κάλλος καὶ τῆς ἁρμονίας ἕνεκα.* (Pausan. l. VIII, c. XLI.) —

[2] *Temple d'Apollon à Bassæ.*

[3] *Antiq. of Athen.* Suppl.

que j'ai dernièrement examinés au Musée britannique, sont en marbre de Paros, ce qui prouve qu'Ictinus fit sculpter cette frise sur les lieux. Mais il l'orna de représentations tirées de mythes athéniens qui revenaient souvent dans la sculpture décorative d'Athènes, soit que, par vanité patriotique, il eût voulu imprimer à ce monument du Péloponnèse le cachet de sa ville natale, soit qu'il n'eût voulu confier à ses ouvriers que des sujets qui leur étaient familiers. Cependant il les rattacha au culte des divinités auxquelles le temple était consacré, en faisant assister Apollon et Diane, comme dieux auxiliaires (*ἐπικούρους*), aux combats des Centaures et des Amazones.

Au nord-ouest du temple, je gravis une hauteur peu élevée où un petit enfoncement s'ouvre vers le sud, et est entouré de trois côtés de rochers disposés en fer à cheval. Je découvris au milieu quelques blocs taillés, qui sont les restes d'un temple. Cette petite plaine est évidemment Cotylon, qui a donné son nom à la montagne *Cotylion*, et qui contenait un temple de Vénus[1]. Leake n'a pas vu ces restes. « Some romains of the « temple of Venus may perhaps be concealed in the recesses « of the forest, and these would determine the site of Cotylum[2]. »

Du temple, nous nous dirigeâmes au sud-ouest; notre route descendait à travers une forêt de chênes, où nous rencontrâmes un grand nombre de tas de pierres, indiquant des habitations antiques. C'est là que devait être situé l'ancien village de Bassæ, dont la position est cependant indiquée par la carte française beaucoup plus à l'est, au-dessous du village de Sklérou. En continuant de descendre, nous atteignîmes le village Dragoï, et, un peu au delà, un torrent qui, prenant sa source non loin de ce lieu, coule dans un profond ravin, et débouche

[1] Ἔστι δὲ ὑπὲρ τὸ ἱερὸν τοῦ Ἀπόλλωνος τοῦ Ἐπικουρίου Κότυλον μὲν ἐπίκλησιν. Ἀφροδίτη δέ ἐστιν ἐν Κοτύλῳ. (Paus. l. VIII, c. XLI.) — [2] *Mor.* t. II, p. 12.

dans la Néda, tout auprès de la ville de Phigalie. C'est sans aucun doute la rivière que Pausanias appelle du nom de *Lymax*[1]. Un pont est jeté sur le torrent, et tout à côté, sur le bord occidental, s'élève une petite église ombragée par un platane. De ses fondements mêmes jaillit une fontaine très-abondante. Si c'est celle que Pausanias dit avoir vue dans le mont Cotylion[2], il a tort de vouloir réfuter ceux qui la prenaient pour une source du Lymax, dont il avoue ne pas connaître la position[3]. Mais, d'après sa description, la fontaine dont il parle était absorbée par la terre à peu de distance de sa source[4]. La carte française indique une autre *fontaine* un peu plus à l'est, entre Dragoï et l'endroit où elle place Bassæ; elle était hors de notre route, et je ne l'ai pas visitée.

Après avoir traversé le petit village de Boïca, et suivi pendant quelque temps le bord élevé du Lymax, nous tournâmes enfin à droite, et longeant le cours de la Néda, nous arrivâmes à Pavlitza, l'ancienne Phigalie, deux heures après avoir quitté le temple, ce qui correspond exactement à la distance des quarante stades, à laquelle Pausanias place Phigalie du mont Cotylion[5]. Le même auteur nous apprend[6] que les murs de Phigalie étaient en grande partie construits sur des rochers escarpés, mais qu'une partie de la ville, plus unie et formant une petite plaine, contenait le temple de Diane *Soteira*, le gymnase, le temple de Bacchus Acratophore, dont la statue était à demi cachée sous les lauriers; la statue archaïque du pancratiaste

[1] *Ποταμὸς δὲ ὁ καλούμενος Λύμαξ ἐκδίδωσι μὲν εἰς τὴν Νέδαν, παρ' αὐτὴν ῥέων Φιγαλίαν.* (Paus. l. VIII, c. XLI.)

[2] *Ἔστι δὲ ὕδατος ἐν τῷ ὄρει τῷ Κωτυλίῳ πηγή.* (*Id. ibid.*)

[3] *Οὐ μὴν οὐδὲ ὅπου τῆς Ἀρκάδων ἐστὶν ἡ πηγὴ τῷ Λύμακι ἐπῆλθε πολυπραγμονῆσαί μοι.* (*Id. ibid.*)

[4] *Τῆς δὲ ἐν Κωτυλίῳ πηγῆς οὐκ ἐπὶ πολὺ ἐξικνούμενον τὸ ὕδωρ, ἀλλὰ ἐντὸς ὀλίγου παντάπασιν ἀφανὲς γινόμενον.* (Pausan. l. VIII, c. XLI.)

[5] *Ἀπέχει δὲ τῆς πόλεως ἐς τεσσαράκοντα τὸ Κωτύλιον μάλιστα σταδίους.* (*Id. ibid.*)

[6] L. VIII, c. XXXIX.

Arrachion, et le tombeau des Oresthasiens. Les murs anciens sont conservés sur presque toute leur étendue. Ils sont, en effet, construits sur des rochers, qui, du côté de la Néda, descendent en précipices. Leur système de construction est polygonal, mais de styles divers; à l'ouest, la taille de la pierre est plus régulière et se rapproche de la construction isodome, tandis qu'à l'orient et au nord les formes des pierres sont plus variées, et leur habile agencement est du plus bel effet. Au midi, les fortifications ont été en grande partie entraînées dans le précipice. Les murs ont, plus ou moins, l'épaisseur de huit pieds, et sont flanqués de tours rondes assez rapprochées, mais placées à des distances inégales, d'environ une quarantaine de pas plus ou moins; sur le côté oriental s'ouvrent deux grandes portes et trois petites, dont les linteaux sont composés de trois assises de pierres, qui, s'avançant des deux côtés, affectent la forme pyramidale. (Voy. pl. VII, 1.) On peut distinguer l'emplacement d'une autre porte à l'ouest, et de deux portes au sud. L'enceinte est fort étendue; on ne saurait en faire le tour en moins d'une heure. Phigalie, l'une des plus anciennes cités du Péloponnèse, point de communication entre l'Arcadie, la Messénie et l'Élide était une place forte capable, par sa position et par ses fortifications, de résister aux invasions et aux coups de main. Elle a donc pu avoir une population assez considérable; mais peut-on croire que tout l'espace renfermé entre ses murs ait été occupé? Même hors des murs, vers l'orient, on rencontre beaucoup de ces tas de pierres, qui indiquent des habitations anciennes; mais ce sont probablement les restes de quelque établissement qui y aura été fait dans quelque circonstance où les habitants auront abandonné leurs anciens foyers. Quant au village de Pavlitza, une partie en est située à l'angle sud-est de l'ancienne enceinte, une autre sur les précipices qui descendent vers la Néda.

L'espace entouré par les murs n'est pas uni; au nord, il s'élève en plate-forme, et cette partie est aujourd'hui ceinte d'une muraille oblongue, d'une construction postérieure; vers le sud, il s'abaisse en terrasses formées par le rocher, dont le dernier, au-dessus de Pavlitza, est taillé au ciseau, et présente un mur à pic, espèce de monument colossal, entouré d'un superbe bosquet de lauriers. C'est probablement là le tombeau des cent Oresthasiens, qui, liés de parenté avec les Phigaliens, se sacrifièrent pour eux, en les aidant à reconquérir leur ville sur les Lacédémoniens. La plaine qui s'étend autour serait alors le *marché* de Phigalie. Un peu plus bas on rencontre un autre bouquet de grands lauriers, qui peut bien être l'emplacement du temple de Bacchus Acratophore, dont la statue *était cachée par des lauriers*. Ce dieu était l'un des principaux du lieu, qui cependant est peu propre à la culture de la vigne. Son culte était plutôt commandé par l'âpreté de ce climat de montagnes, et il y a tout lieu d'examiner si ce n'est pas à son culte qu'il faut rattacher le nom même de la ville, qui était aussi prononcé sans le Γ ou le F (*digamma*). Pausanias considère cette forme comme la plus récente; mais il n'en dit pas moins qu'elle dérivait du nom d'un héros particulier[1]. Les noms Φιαλία et Κοτύλιον peuvent bien avoir tiré leur origine du culte de la divinité du *vin non trempé,* à moins, toutefois, que ce ne soit précisément le contraire qui soit arrivé. Devant ce bosquet s'étend un espace arrondi, peut bien avoir été le gymnase. Plus bas encore, tout à côté du village moderne, une église de la Vierge, contenant beaucoup de restes d'un ancien édifice, s'élève sous de grands oliviers. Je crois qu'on peut la considérer

[1] Φιγαλίαν δὲ οἰκίζει Φίγαλος..... Φιγαλία δὲ καὶ Ὀρεσθάσιον χρόνῳ μεταβάλλουσι τὰ ὀνόματα..... Καὶ Φιαλία ἀπὸ τοῦ Βουκολίωνος παιδὸς Φιάλου. (Paus. l. VIII, c. III et XXXIX.) Plusieurs médailles de Phigalie portent la forme ΦΙΑΛ.

comme ayant succédé au temple de Diane Soteira, qui, comme nous l'avons vu, est le premier que Pausanias cite en montant à la partie unie de la ville, et tout près du marché.

A l'ouest du village, nous vîmes dans les vignes un marbre couvert d'un beau méandre (voy. pl. VII, 2), un peu plus loin une mesure antique en pierre, sans doute un métrète, pouvant contenir environ soixante livres d'huile (voy. pl. VII, 3), et plus vers le sud, à un endroit appelé *Stavrouli,* et tout entouré de lauriers, une chapelle composée de fragments antiques, parmi lesquels nous avons remarqué un petit autel à parfums, plusieurs fûts de colonnes sans cannelures, une colonne ayant une inscription sépulcrale d'une belle époque, et dans le mur un bloc carré, portant en relief un bouclier rond du diamètre de $0^{m},8$. Il n'y a rien qui empêche que le monument des Oresthasiens n'ait été plutôt en cet endroit. Peut-être est-il devenu plus tard le lieu commun de sépulture des Phigaliens. Au moins le bouclier sculpté a très-probablement été tiré de l'ancien polyandrion (voy. pl. VII, 4).

De Phigalie nous suivîmes, vers l'est, le cours de la Néda, qui porte aujourdhui, apparemment à cause de la température de ses eaux alimentées par les neiges du Lycée et du Cérausion[1], le nom turc de *Bouzi,* qui signifie *glace.* Pausanias prétend que cette rivière a un cours si tortueux, qu'il ne saurait la comparer qu'au Méandre[2]. Ce n'est cependant pas le cas, pour sa direction générale depuis Phigalie jusqu'à l'une de ses sources, où nous l'avons suivie; de Phigalie, elle paraît encore suivre une ligne presque droite jusqu'à la mer. Il est vrai que les rochers à travers lesquels elle se précipite, dans son cours impétueux, la forcent fréquemment à de petits détours et à mille sinuosités que Pausanias aura voulu indiquer

[1] Pausan. l. VIII, ch. XLI. — [2] *Id. ibid.*

en parlant du Méandre, et qui l'auront aussi fait nommer *la Tortueuse* par l'oracle de Delphes[1]. Elle est profondément encaissée entre deux hautes montagnes, qu'elle déchire de ses flots rapides, et dont les flancs, très-rapprochés et souvent perpendiculaires, forment des précipices inaccessibles, ou s'élèvent en murs de verdure d'où descendent des torrents bordés de frais platanes, et viennent lui porter le tribut de leurs eaux. A quelque distance au-dessous de Phigalie, la rivière entière se précipite en cascade, à un endroit où les rochers de ses deux bords se rapprochent, et où leurs arbres s'entrelacent en une voûte impénétrable aux rayons du soleil. L'obscurité mystérieuse qui y règne est de l'effet le plus saisissant.

La route que nous suivions sur la rive droite du fleuve, fort étroite et suspendue à une assez grande hauteur, était souvent rendue presque impraticable par les branches des arbres qui s'avançaient des deux côtés et l'interceptaient entièrement. Quarante minutes après avoir quitté Pavlitza, nous traversâmes un ruisseau qui, coulant du nord au midi, vient se jeter dans la Néda. C'est la rivière de Dragoï, que je prends, ainsi que Kiepert, pour le Lymax. Il est vrai que, d'après Pausanias, le Lymax passait *tout près* de Phigalie[2]; mais le petit torrent qui borde la ville à l'est est trop peu considérable, et contient si rarement de l'eau, que ce ne peut être la rivière dont le périégète fait plus d'une fois mention. Du reste, Pausanias ajoute qu'il y avait des bains chauds à douze stades au-dessus de Phigalie, non loin de l'endroit où le Lymax se jette dans la Néda[3]. L'embouchure du Lymax était donc à douze stades (trente-quatre minutes) de Phigalie; car c'est de son embou-

[1] Paus. l. IV, c. xx : Νέδης ἑλικόῤῥοον ὕδωρ.

[2] Παρ' αὐτὴν ῥέων Φιγαλίαν. (*Id.* l. VIII, c. xli.)

[3] Σταδίοις δὲ ὅσον δώδεκα ἀνωτέρω Φιγαλίας θερμά τέ ἐστι λουτρὰ, καὶ τούτων οὐ πόῤῥω κάτεισιν ὁ Λύμαξ εἰς τὴν Νέδαν. (Paus. l. VIII, c. xli.)

chure qu'il parle ici, et non de sa source, qu'il déclare, comme nous l'avons vu, ne pas connaître. La source elle-même du torrent qui baigne le mur de Phigalie n'est pas à douze stades de distance, et il est impossible que Pausanias ait dit, en en parlant, qu'il ignorait dans quelle partie de l'Arcadie elle se trouvait. Les bains chauds existent à un endroit nommé *Bardaraki,* au-dessous de Dragoï. Ce lieu est, en effet, tout aussi près de la source que de l'embouchure du Lymax; et si Pausanias ne parle pas de la première, c'est qu'il ne la connaissait pas.

Une demi-heure après, nous traversâmes un autre ruisseau qui, ombragé de platanes, descend du village de Sclérou, et que Leake[1] prend à tort pour le Plataniston de Pausanias[2]. Un peu plus loin, des tas de pierres, indiquant des habitations antiques, se succèdent pendant plus de vingt minutes. La route devient de plus en plus difficile, et, après avoir franchi trois autres cours d'eau bordés de platanes, descend enfin, à deux heures et demie de Phigalie, dans le lit de la Néda, également ombragé par les mêmes arbres.

Ici, la rive droite de la Néda cessant d'être praticable, nous dûmes traverser la rivière et faire une pointe en Messénie. Le bord opposé, que nous commençâmes à gravir, est un pan de la montagne appelée *Saint-Élie,* nom qui, comme nous l'avons dit, est souvent donné, en Grèce, aux montagnes élevées, et doit être regardé, ainsi que l'observe Leake[3], comme une corruption du mot *Elaïon.* Pausanias[4] dit que cette montagne était à quarante stades sur sa droite. Douze minutes après avoir franchi la Néda, et suivant son cours vers l'est à une certaine hauteur, nous arrivâmes au misérable village de Cacalétri, qui tire probablement son nom (*mauvaise charrue*) de la nature

[1] *Mor.* t. II, p. 10 et 313.
[2] L. VIII, c. XXXIX.
[3] *Mor.* t. I, p. 499.
[4] L. VIII, c. XLII.

ingrate du terrain. Il est composé d'une trentaine de cabanes que décimaient alors des fièvres pernicieuses; mais sa situation, au milieu de jardins et sur une crête qui domine le fleuve, est des plus pittoresques.

De là, nous gravîmes à pied, pendant près d'une heure, un sommet isolé, qui s'élève au-dessus du village, et qui, entouré de trois côtés par la Néda et par deux de ses affluents, ne tient que vers le sud au prolongement du mont Élaïon, par des collines qui s'abaissent graduellement. Il était entouré d'un mur polygonal, dont il ne reste que des débris peu considérables, mais qui suffisent pour faire voir que la construction en avait été négligée et faite à la hâte. L'intérieur de l'enceinte est aussi couvert de tas informes de pierres, de restes d'édifices qui paraissent avoir été élevés sans fondations solides. Tout y porte l'empreinte d'une forteresse très-ancienne, mise à la hâte en état de défense, et, pour ainsi dire, improvisée, mais abandonnée depuis la plus haute antiquité. On y trouve cependant encore des monnaies byzantines, qui prouvent qu'elle a été de nouveau utilisée dans les siècles postérieurs. Malgré les hésitations de M. Leake [1], il est impossible de ne pas voir dans cette position Ira, le dernier refuge de la liberté agonisante des Messéniens, le théâtre immortel des hauts faits d'Aristomène, le plus chevaleresque des héros de l'antiquité. Quelques-unes des habitations d'Ira étaient situées, au témoignage de Pausanias, hors des murs [2], probablement sur le pan de la colline, au nord et au nord-ouest, où l'on voit encore sur une langue qui s'avance vers la rivière, les ruines de l'église de Sainte-Paraskévi, qui paraît avoir été bâtie sur les fondations d'un temple.

La position de ces ruines explique parfaitement pourquoi les Messéniens avaient des appréhensions surtout pour la citadelle,

[1] *Mor.* I, p. 468; II, p. 14. — [2] *Ἦσαν δὲ οἰκήσεις καὶ ἔξω πυλῶν ἐπίσης.*

et croyaient que c'était par là que les ennemis essayeraient de pénétrer dans leur ville : c'est que la partie de la ville située hors des murs couvrait le flanc de la colline qui était appuyée sur la rivière et les précipices du bord opposé, lesquels, du reste, appartenaient déjà aux Arcadiens, alliés des Messéniens. Les Lacédémoniens ne pouvaient donc pas approcher de ce côté. C'est au contraire au sud de la ville qu'ils étaient campés, vers le mont Élaïon, qui leur appartenait, sur la crête même qui joignait cette montagne à Ira, et d'où la citadelle était facilement accessible.

Du haut d'Ira nous apercevions, sur le flanc de la montagne opposée, qui s'étend comme un mur immense de calcaire gris, le temple de Bassæ, lequel se dessinait d'une manière peu distincte, attendu que, ses matériaux ayant été tirés des carrières de la montagne, sa couleur ne saurait trancher sur celle du fond. A notre gauche nous avions le profond ravin qui débouche dans la Néda et au fond duquel, ainsi que je l'ai su plus tard, se trouve une grotte profonde, sans doute celle de Cérès Déo, *la noire,* ou *Despœna.* Elle serait facile à reconnaître; d'après la description de Pausanias[1] : une source doit jaillir à l'entrée de cette grotte, et la voûte doit en être endommagée.

Nous descendîmes de nouveau au bord de la Néda. Un éboulement ayant eu lieu quelque temps auparavant à la montagne opposée, le cours de la rivière était en partie intercepté, et formait deux lacs. Les arbres des deux bords, parmi lesquels se trouvaient aussi des figuiers, y plongeaient leurs branches, comme pour illustrer l'oracle qui présagea la destruction de l'héroïque cité. Une demi-heure, après nous passâmes devant les restes peu considérables d'un petit temple, et ayant traversé un bosquet des plus gracieux, à l'ombre duquel la Néda bondit

[1] L. VIII, c. LXII.

sur les rochers, nous rencontrâmes des tas de pierres appartenant à un village antique.

Trois quarts d'heure après avoir quitté Cacalétri, nous arrivâmes au bas de la montagne qui ferme au sud-est la vallée de la Néda, et nous traversâmes celle des sources de cette rivière qui, sur la carte française, est représentée comme le second cours d'eau venant du sud-est à partir de Cacalétri. La montée se présentait à nous roide et sans aucune route tracée. Nos chevaux avaient la plus grande difficulté à s'en frayer une sur un sol qui cédait sous leurs pieds. Nous gagnâmes enfin un sentier raboteux qui serpente au bord oriental d'un précipice, au fond duquel coule la source dont j'ai parlé. Après une heure d'une ascension fatigante, nous parvînmes au point culminant de la montagne, d'où notre vue s'étendait, non sans charme, sur la vaste plaine de Mégalapolis. Une aire à blé, pavée de pierres, se trouve dans ce lieu. Cette montagne est le Cérausion des anciens. Pausanias[1] dit que c'était une partie du Lycée, et qu'il renfermait les sources de la Néda. Ailleurs[2], il affirme que les sources de cette rivière étaient dans le mont Lycée. Ce n'est ni une contradiction ni une répétition. Ses deux assertions sont également justes; la Néda a des sources qui descendent du Lycée (le Diaphorti), de Sclérou et d'Hagios Sostis; elle en a d'autres qui viennent de ces hauteurs, lesquelles, en effet, ne sont qu'un bras du Lycée. Pausanias s'est rendu de Lycosoura à Phigalie; il a donc fait exactement la même route que nous, mais à rebours; il n'est donc pas étonnant qu'en parlant des sources de la rivière, il ait eu principalement en vue celles qu'il a traversées, bien qu'elles soient les moins considérables. Enfin, ce qui est décisif, c'est que cette montagne, que nous venions de gravir, porte aujourd'hui

[1] L. VIII, c. XLI — [2] L. IV, c. XX.

encore le nom de *Cérasi* (Κεράσι), qu'elle ne doit ni à sa forme, ni à des cerisiers, qui n'ont jamais pu croître sur ces hauteurs arides. C'est une altération légère de l'ancien Κεραύσιον.

Après avoir, pendant quelque temps, suivi vers l'orient le flanc de l'autre versant de la montagne, nous arrivâmes par une descente aussi longue, mais moins difficile que ne l'était la montée, au village de Stala. Il est agréablement situé au milieu de forêts de chênes et de platanes, et sur les bords d'une belle rivière nommée *Plataniston,* qui coulait à l'ouest de Lycosoura, et devait être nécessairement traversée par ceux qui de cette ville allaient à Phigalie. C'était indubitablement la rivière de Stala. Après l'avoir passée, on avait à gravir une montée de plus de trente stades, d'après le même auteur, qui, de là, passe immédiatement à la ville de Phigalie. C'est ce qui induisit M. Leake[1] à penser que le Plataniston est la rivière qui descend de Sclérou, et qui coule à trente stades à l'est de Phigalie. Pausanias, après avoir quitté Lycosoura, pour se diriger vers l'ouest, n'eût pas manqué de citer la rivière de Stala, qui est très-remarquable. La montée qui conduit de Stala à Cérasi est d'une heure et demie, tout juste les trente stades que lui attribue Pausanias. La raison pour laquelle le périégète saute du sommet de la montagne à la ville de Phigalie me paraît facile à expliquer. Son huitième livre est consacré à la description de l'Arcadie; et comme pour aller de Lycosoura à Phigalie il est forcé de traverser une partie de la Messénie, il passe sous silence tout le pays qui appartient à cette province, et dont il fait mention ailleurs.

Un sentier étroit, qui longe le cours de la rivière, nous conduisit à peu de minutes de Stala vers une colline isolée, assez élevée, et entourée d'un mur antique. Elle porte aujourd'hui

[1] *Mor.* t. II, p. 11.

le nom de *Sidéro-Castro* (Pl. VII, 5). C'est l'emplacement de Lycosoura, la plus ancienne des villes de la terre, la première que le soleil ait saluée dans son cours [1]. Le côté occidental de la colline est hérissé de rochers escarpés; la pente orientale, qui est plus accessible, est la seule qui conserve des restes de l'enceinte, avec une tour carrée au milieu. Ce mur ne se fait remarquer ni par la grandeur des pierres qui le composent, ni par la régularité de leur construction, qui passe par tous les styles, et approche même quelquefois de la structure rectangulaire. Le mur du coin sud-est (*d* de la planche) est d'une époque postérieure, et probablement byzantine. Le terrain qui descend en talus sous le mur oriental, est jonché de ruines antiques. L'une d'elles, à une petite distance de la tour (*b*), est un carré long, dont le mur de fond ou occidental, long de $7^{m},8$, est conservé jusqu'à une hauteur assez considérable. Il est en calcaire gris, du plus beau style polygonal, et des pierres en saillie y forment une espèce d'escalier, comme on le voit sur le plan B, et sur l'élévation B'. Cette ruine est peut-être celle du temple de Mars, qui, d'après Pausanias [2] précédait immédiatement le mur de la citadelle. Les ruines *c, e, f* sont probablement des restes du temple de Despœna, du Mégaron, et du temple de Diane Hégémone; *g* est une base carrée d'assez grandes dimensions. A dix minutes à peu près à l'est de la citadelle s'élève une colline isolée et pointue, qui porte une chapelle de Saint-Élie, avec plusieurs blocs antiques, et quatre fûts de colonnes sans cannelures. Ce doit être la position du temple de Mercure Acacésios. D'après Pausanias, il était à quatre stades de Lycosoura, et dominait, du haut d'une colline, la ville d'Acacésion. Au nord-ouest de la colline nous passâmes devant une vaste citerne ayant seize pas de long et sept pas de large, construite de

[1] Paus. l. VIII, c. XXXIX. — [2] L. VIII, c. XXXIX.

grandes pierres de forme irrégulière, et couverte d'un enduit; elle était remplie d'eau.

Par de jolies collines plantées de vignes et ombragées de bosquets de chênes, nous gagnâmes d'abord le petit village de Delihassan, où commence la vaste plaine de Mégalopolis, et une heure et dix minutes après avoir quitté Lycosoura, nous traversâmes l'Alphée, qui a peu d'eau à cet endroit, et qui, d'après Pausanias [1], est en effet à vingt stades de Lycosoura. Le voyageur dit que la même distance sépare le fleuve de Mégalopolis; mais nous mîmes une heure et demie pour atteindre Sinano, village de mesquine apparence, qui occupe un petit coin au sud de la ville ancienne, et qu'on ne distingue, à plusieurs lieues de distance, que par un grand cyprès qui semble s'élever seul au-dessus de la plaine déserte.

Pausanias [2] représente Mégalopolis comme *dépouillée de son ancienne opulence et de ses anciens ornements, et n'offrant plus qu'un tas de ruines*. Si, du temps de Strabon [3], et même du temps du poëte comique qu'il cite, *la grande ville n'était qu'un grand désert,* il n'y a pas lieu de s'étonner qu'aujourd'hui tout y soit dévasté, et qu'il reste à peine quelques pierres éparses sur le sol, pour indiquer la position d'une ville qui faisait l'orgueil d'Épaminondas; aussi est-il très-difficile de s'y orienter; et, malgré les efforts de M. Ross [4] et de M. Curtius [5], pour en restaurer la topographie, je ne crois pas inutile d'indiquer ici les observations que j'y ai pu faire moi-même, et qui m'ont souvent conduit à des résultats différents de ceux qu'ont obtenus les savants voyageurs.

Dans le village de Sinano, je n'ai vu d'autres restes de l'an-

[1] L. VIII, c. XXXVI.
[2] L. VIII, c. XXXIII.
[3] P. 388.
[4] Ross, *Reisen und Reiser.* p. 74 et suiv.
[5] Curtius, *Peloponnesos*, t. I, p. 281 et suiv. et pl. V.

tiquité qu'un torse de femme et l'inscription bilingue publiée dans le *Corpus inscriptionum græcarum*, sous le nº 1537[1]. Elle est employée comme dalle devant la porte de la petite église du village.

Une demi-heure de marche dans la plaine, en remontant vers le nord, nous conduisit au théâtre, qui, au milieu de cette grande dévastation, offre, de la position de l'ancienne ville, un indice incontestable autour duquel se groupent le peu de ruines visibles qui en restent. Je joins ici une esquisse de la position de toutes celles que nous avons pu observer (pl. VIII).

M. Ross et, avec lui, M. Curtius, font pénétrer Pausanias dans la ville par une porte à l'ouest. Je crois le contraire. L'auteur commence sa description par la rivière d'Hélisson (aujourd'hui la Davia), qui traversait la ville, et dont il suit le cours depuis sa source jusqu'à son embouchure. Il cite, aussitôt après, le temple de *Neptune épopte*, comme situé déjà tout près de la ville (*ϖλησίον δὲ ἤδη τῆς ϖόλεως*). De là il passe au *marché*, et dit qu'il occupait la rive septentrionale de la rivière, ou qu'il était situé à droite, non pas *en remontant le fleuve*, comme a traduit Clavier, mais, au contraire, en le descendant (*ἐν μέρει τῷ ϖρὸς ἄρκτους, δεξιῷ δὲ κατὰ τὸ μετέωρον τοῦ ϖοταμοῦ*). Il me paraît évident, d'après ce passage, que Pausanias traverse la ville en suivant la même direction que l'Hélisson.

D'après cela, on pourrait peut-être voir le temple de Neptune à la position *i*, qui est une église en ruines, construite de blocs antiques. Quelques-uns, reconnaissables à leur forme et creusés jusqu'à une certaine profondeur, avec un rebord en arrière (▬), ne sont autre chose que des gradins du théâtre; d'autres appartenaient à une frise. Nous y vîmes aussi

[1] Voy. aussi Le Bas, *Inscr. de Morée*, t. I, nº 10, p. 43 et suiv.

une stèle sépulcrale, surmontée d'un fronton, avec une inscription effacée. Quelques-uns de ces fragments peuvent cependant aussi provenir d'une ruine qu'on voit un peu plus à l'est (au point *u*). Le temple peut avoir été dans l'une ou l'autre de ces deux positions, à moins qu'on ne préfère le placer à μ, colline régulièrement circulaire, très-probablement artificielle, que nous avons rencontrée aussitôt après avoir traversé la rivière à λ. M. Curtius veut y voir la colline Scoleitas, qui avait sur son sommet la statue de Pan ; mais le Scoleitas, aussi bien que la fontaine qui y prenait sa source, était en dedans des murs (*καὶ ὁ λόφος οὗτος τοῦ τείχους ἐστὶν ἐντός*) ; nous avons, au contraire, rencontré des traces assez considérables du mur d'enceinte, avec une tour carrée, à l'ouest de la colline, aussi bien que du petit ravin *w*, que M. Ross croit être le Scoleitas. Ces traces sont à *vv*, et se prolongent aussi, à l'autre bord du ruisseau, à ζ.

Le premier objet que Pausanias décrit aussitôt après avoir pénétré dans la ville, est le marché, et, dans le marché, le temple de Jupiter Lycien. M. Curtius propose une disposition très-régulière de l'Agora. Pour ma part, je me bornerai à signaler les traces qu'on voit sur le sol. En nous dirigeant du mur *w* vers l'ouest, nous rencontrâmes tout d'abord, à *o*, des monceaux de pierres qui indiquent des habitations antiques, et au-dessous, à ξ, un fût de colonne cannelée. Un peu plus loin, à π, nous vîmes une ruine avec beaucoup de grandes colonnes, les unes cannelées, les autres sans cannelures. C'est peut-être celles du sanctuaire sans portes de Jupiter[1]. A côté, à ρ, est une architrave dorique, ornée d'un filet et de gouttes.

Un peu vers le nord-ouest, à σ, est un monceau de ruines

[1] *Περίβολος δέ ἐστιν ἐν ταύτῃ [τῇ ἀγορᾷ] λίθων καὶ ἱερὸν Λυκαίου Διός. Ἔσοδος δ' ἐς αὐτὸ οὐκ ἔστι. Τὰ γὰρ ἐντὸς ἐστὶ σύνοπτα.* (Paus. l. VIII, c. XXXI.)

composé de grands blocs, de beaucoup de colonnes, cannelées ou non cannelées, ayant de diamètre 0^m,74. Cette ruine correspondrait assez à la position du temple de la mère des dieux, dont il ne restait que les colonnes du temps de Pausanias. Il était situé à droite (*ἐν δεξιᾷ*, vers le nord) de la statue d'Apollon, qui, elle-même, était érigée devant le temple de Jupiter (*πρὸ τοῦ τεμένους*), vers l'ouest.

A τ, vis-à-vis de σ, des murs de substruction, régulièrement bâtis et conservés à toute la hauteur de la rive, qui est ici assez élevée, indiqueraient assez la position d'un pont exactement en face du théâtre, auquel il était probablement uni par un portique. Dans ce mur, on voit une pierre creuse, en forme de gouttière, qui servait probablement à faire couler dans la rivière les eaux pluviales du pont et des édifices qui environnaient le marché.

Un peu au nord-ouest du pont, à φ, un tas de colonnes, ayant aussi 0^m,74 de diamètre, et dont quelques-unes sont éparses au bord de la rivière, appartenaient peut-être au portique Myrrhopolis, qui, d'après Pausanias, dépendait aussi du marché, mais qui avait été construit après les autres édifices qui composaient ce quartier, lors de la victoire du tyran Aristodème sur Acrotate, fils de Cléomène.

A partir de la ruine σ, le terrain forme une terrasse qui s'étend parallèlement à la rivière pendant un certain espace; elle tourne ensuite droit au nord, et puis à l'ouest. Au milieu de cette terrasse, à χ, sont quelques colonnes cannelées en place, et à côté, à ψ, plusieurs colonnes d'un grand édifice, couchées en ligne, et ayant évidemment servi à quelque usage différent de leur destination primitive. Je voudrais placer là le portique de Philippe, avec le temple d'Hermès Acacésios, le dieu de Lycosoura, dont il ne restait presque aucune

trace du temps de Pausanias. Ce portique est situé immédiatement après le temple de la Mère des dieux.

A ω, où elle continue en retraite dans son ancienne direction, la terrasse est soutenue par un mur de substruction, devant lequel on voit plusieurs fûts de colonnes, dont les unes, non cannelées, ont 0^{m},3 de diamètre, les autres, cannelées, et ayant, jusqu'au milieu de leur hauteur, des baguettes rondes entre les cannelures; enfin, un chapiteau dorique et une base ionique. Cette position était, selon toute probalité, celle du *petit portique,* qui était contigu à celui de Philippe, et qui contenait les archives déposées dans six chambres[1].

Les autres édifices dont parle Pausanias, après avoir cité les archives, doivent être cherchés entre Θ et K. On n'en voit aujourd'hui aucune trace; mais des fouilles pourraient ne pas y être sans résultat. En effet, derrière le temple de Jupiter Lycien était la colonne qui portait la statue de Polybe, et, à gauche, vers Θ, la maison du sénat.

Aussitôt après, Pausanias cite le portique d'Aristandre, ayant à son extrémité orientale le sanctuaire de Jupiter Sauveur, à l'autre extrémité une enceinte consacrée aux Grandes Déesses. Ce portique était probablement parallèle à celui de Philippe, formant le côté septentrional de l'Agora.

A l'ouest de ω il y a deux collines (E et Δ), du milieu desquelles sort un filet d'eau qui se jette dans l'Hélisson. Ce sont sans doute celles que Pausanias place *derrière,* probablement au nord-ouest du portique de Philippe, et dont l'une portait le temple de Minerve Polias, l'autre celui de Junon Téléia[2]. Le ruisseau qui coulait au pied de ces collines était le Bathyl-

[1] *Ταύτης ἔχεται τῆς Φιλιππείου μέγεθος ἀποδέουσα ἑτέρα σΊοά. Μεγαλοπολίταις δὲ αὐτόθι ᾠκοδομημένα ἐσΊὶ τὰ ἀρχεῖα, ἀριθμὸν οἰκήματα ἕξ.* (Paus. l. VIII, c. XXXI.)

[2] *Τῆς σΊοᾶς δὲ ἣν ἀπὸ τοῦ Μακεδόνος Φιλίππου καλοῦσι, ταύτης εἰσὶ δύω ὄπισθεν λόφοι, οὐκ ἐς ὕψος ἀνήκοντες.* (Paus. l. VIII, c. XXXI.)

los [1]. Ces collines ont, sur leurs sommets, des ruines que M. Ross [2] a aussi vues.

Le long de la rivière, à gauche du Bathyllos, il existe un pan de mur antique (Z) qui pouvait bien faire partie du portique des archives ou du temple de la Fortune, situé derrière les archives [3].

Au delà du Bathyllos, nous avons rencontré une autre ruine, ombragée par un grand arbre, à H. Elle indique peut-être la position du gymnase, qui était contigu à l'Agora, mais situé plus à l'occident [4].

Parvenus à ce point, nous passâmes la rivière. La première ruine que nous rencontrâmes sur la rive gauche est une église (α') toute construite de degrés arrachés au théâtre. De là jusqu'au théâtre nous ne vîmes rien qui fût digne de fixer notre attention. Pausanias, qui, à mon avis, suivit la même route que nous, ne cite non plus aucun monument depuis le point où il passa du quartier septentrional à la partie méridionale de la ville, jusqu'au moment où il arriva au théâtre, dont il dit que c'était le plus grand de la Grèce (A). D'après Leake, le petit diamètre de ce monument est de 480'. La cavéa, tournée vers le nord, et ayant son diamètre parallèle à l'Hélisson, s'appuie sur une élévation qui paraît être naturelle. Son revêtement de gradins a été arraché pour servir à la construction de plusieurs édifices des temps byzantins, et toute sa surface inclinée est couverte d'épaisses broussailles. Les deux extrémités de la cavéa sont soutenues par des murailles en grandes pierres de taille, formant deux étages, dont le plus élevé est en retraite de quelques pieds sur l'étage inférieur. Sur les prolon-

[1] Ὑπὸ τούτῳ τῷ λόφῳ Βάθυλλος καλουμένη πηγή. (Paus. l. VIII, c. XXXI.)

[2] Ouvr. cité, p. 77.

[3] Τῶν ἀρχείων δὲ ὄπισθεν ναὸς Τύχης. (Paus. l. VIII, c. XXX.)

[4] Τῇ ἀγορᾷ συνεχὴς, καθ' ἡλίου δυσμάς.

gements de ses deux côtés nous avons vu deux pans de murs antiques (ϐ et ϐ') faisant sans doute partie de l'enceinte de l'édifice, et particulièrement des constructions de la scène. Pausanias vit, dans l'intérieur du théâtre, une fontaine. On ne la voit plus; mais le sol de l'orchestre est marécageux, et M. Ross le trouva aussi dans cette position au mois de mai[1].

Au-dessous du théâtre, vers la rivière, s'ouvre, à B, un espace creux semi-circulaire, ressemblant lui-même à un théâtre. Ce doit être le Thersilion, lieu disposé pour les séances du conseil des dix mille Arcadiens. Il était tout près (*οὐ πόῤῥω*) du théâtre, et Pausanias n'en vit plus que les fondations. Leake, qui n'avait pas aperçu cette position, croit que les dix mille s'assemblaient dans le théâtre, parce que le lieu de leur réunion devait être *a theatre shaped edifice*. A son avis, le Thersilion n'était qu'un appendice du théâtre, et il croit en reconnaître les restes dans les ruines qui, en réalité, appartenaient à la scène.

A environ cent pas à l'est du théâtre, une fontaine jaillit du fond d'un petit ravin qui se termine en demi-cercle (à Γ). Ce ravin doit avoir été l'emplacement d'un stade, dont il a complétement la forme. Après le théâtre, et tout près du Thersilion, Pausanias cite d'abord la maison construite pour Alexandre, ensuite quelques restes peu apparents d'un sanctuaire d'Apollon et des Muses, les ruines d'un temple de Vénus, et, à peu de distance, un autre dédié à Mars. *Au-dessus* de ce temple, et près du théâtre, était, dit-il, le stade, où jaillit une fontaine consacrée à Bacchus[2]. M. Ross a observé cette position; mais Leake dit[3] : « Nor could I discover any vestiges of the stadium. » Une ruine qu'on voit un peu plus loin et au delà du stade, à *α*, pro-

[1] Ouvr. cité, p. 74.

[2] Πεποίηται δὲ καὶ στάδιον ὑπὲρ τῆς Ἀφροδίτης, τῇ μὲν ἐπὶ τὸ θέατρον καθήκον· καὶ κρήνη σφίσιν ἐστὶν αὐτόθι, ἣν ἱερὰν Διονύσου νομίζουσι. (Paus. l. VIII, c. XXXII.)

[3] *Mor.* t. II, p. 39.

vient peut-être du temple de Vénus. A l'autre extrémité du stade, Pausanias aperçut quelques restes d'un temple de Bacchus, que la foudre avait détruit deux générations avant lui. Il n'en reste aucune trace; cependant M. Ross dit avoir observé, entre l'extrémité septentrionale du stade et le théâtre, un piédestal carré, qu'il attribue au temple de Vénus, et plus près de la rivière, au-dessous du stade, un autre piédestal rond, qu'il prend pour l'autel de Mars, et qu'on pourrait, avec plus de raison, je crois, attribuer au temple de Bacchus.

Pausanias, avançant toujours vers l'orient, dit que, *plus à l'est*[1], il y a une colline avec un temple de Diane Agrotère. Cette colline existe en effet à ϐ; elle est isolée, et il est facile de voir qu'elle portait un édifice.

A droite du temple d'Agrotère, dit Pausanias[2], il y a un temple d'Esculape. Si, pour s'orienter, il se tournait vers le cours de la rivière ou vers l'entrée du temple, la droite était tournée vers le nord, et le temple d'Esculape pouvait être à la position occupée par la ruine assez apparente γ. Plus à l'est, et plus vers la rive du ruisseau, une autre petite ruine δ pourrait être le sanctuaire d'Apollon et de Minerve qu'on rencontrait en descendant[3], à moins qu'on ne doive plutôt chercher ce monument sur la colline même. Un peu plus loin, à ε, on voit une autre ruine, peut-être une enceinte, qui embrassait ces deux édifices.

Immédiatement après nous arrivâmes sur le mur de la ville, (à ζ), qui conserve encore en cet endroit une tour carrée. Leake dit avoir vu une partie du mur et du fossé à Sinano, et ne connaît pas d'autre trace d'enceinte ancienne. Aussitôt après le mur, (à η), s'offre une ruine que je prendrais volontiers pour le temple de Neptune Enfant. Pausanias dit qu'il est situé au-

[1] Πρὸς ἀνίσχοντα ἥλιον. (L. VIII, c. XXXII.) — [2] Τῆς δὲ Ἀγροτέρας ἐστὶν ἐν δεξιᾷ. (*Ibid.*) — [3] Ἐστὶ δὲ ὑποκαταβαίνοντι. (*Ibid.*)

dessus de la colline[1], au bord d'une fontaine[2]. La ruine en question est en effet sur le bord du ravin M.

C'est là que Pausanias finit sa tournée, car il était revenu, d'après ma manière de le comprendre, à son point de départ. C'est ce que nous fîmes à notre tour. Excepté une ruine romaine, à ϑ, nous ne vîmes plus rien de digne de remarque sur cette rive, et nous passâmes la rivière à sec au point λ.

Des médailles byzantines, qui sont souvent recueillies dans ces ruines, prouvent que Mégalopolis, malgré sa décadence, n'avait pas cessé d'être habitée jusqu'au temps du bas empire.

Nous partîmes de Mégalopolis dans l'intention de nous rendre à Méthydrion, par la route que Pausanias trace avec tant de détails[3]. Il lui attribue une longueur de cent soixante et dix stades (pl. IX, 1).

A treize stades de la ville, il cite un endroit dit *Sciatis*.

A la distance de dix stades encore, il passa par la position de la ville de Tricolônes, dont il ne restait plus qu'un temple de Neptune, sur une colline, au milieu d'un bosquet. Là, le chemin se bifurquait : à gauche[4], il menait à Hypsos; à droite[5], une montée roide, qui, d'après la distance générale, devait être de quarante-cinq stades, mena le voyageur à une fontaine appelée *Crounes* (Κρουνοί).

De là, après une distance de trente stades, il parvint au tumulus de Callisto, planté d'arbres, tant sauvages que cultivés, et portant à son sommet un temple de Diane Calliste.

A vingt-cinq stades au delà, il rencontra l'endroit appelé *Anémosa* et la montagne Phalanthos, avec les ruines d'une ville du même nom.

[1] *Ὑπὸ τὸν λόφον τοῦτον.* (Paus. l. VIII, c. XXXII.)

[2] *Τούτου δέ ἐστι πηγή τοῦ ἱεροῦ πλησίον, καὶ ἀπ' αὐτῆς ὁ Ἐλισσὼν τὸ ὕδωρ δέχεται κατερχόμενον.* (L. VIII, c. XXXII.)

[3] L. VIII, c. XXXV.

[4] *Εἰς ἀριστεράν.* (*Ibid.*)

[5] *Τρικολώνων ἐν δεξιᾷ.* (*Ibid.*)

Au-dessous de la montagne s'étendait une plaine qui portait le nom de *Polos*, et ensuite venait l'endroit appelé *Schœnunte*, et, tout près, un autre portant le nom de *Carrière d'Atalante.*

De là Pausanias arriva à Méthydrion, situé entre deux rivières, le Malætas et le Mylaon. Cette ville était à la distance de cent trente-sept stades de Tricolônes.

La plaine de Mégalopolis est un large bassin, qui, de tous les côtés, est entouré de montagnes. La route qui mène à Vytina, l'endroit le plus proche de l'ancienne position de Méthydrion, doit traverser celles qui bordent ce bassin vers le nord. Un peu plus d'une demi-heure après avoir quitté Sinano, nous franchîmes l'Hélisson et nous passâmes devant la ruine de l'église de Saint-Athanase, construite de matériaux antiques et ombragée de deux chênes vénérables (pl. IX, 2).

Dix minutes après, nous traversâmes un petit ruisseau bordé de platanes. C'est l'Aminios, qui, d'après Pausanias [1], se jetait dans l'Hélisson, peu avant la jonction de celui-ci avec l'Alphée. Il baigne le pied d'une colline qui porte à son sommet le village de Kerkéri, au lieu sans doute qu'occupait autrefois la ville de Thœnos, car Pausanias nous apprend qu'elle était située sur le sommet d'une colline, au pied de laquelle passait l'Aminios.

Une demi-heure après, nous passâmes un autre cours d'eau appelé *Langadia*, et coulant également sous des platanes. C'est le Brenthéates, qui traversait la route de Gortys à Mégalopolis, et, un quart d'heure après, se jetait dans l'Alphée, à la distance de trois heures de Gortys [2].

Après un quart d'heure de marche, nous vîmes, à notre gauche, le village de Zounati, et, vingt minutes plus tard, nous rencontrâmes, à droite de la route, une vaste enceinte carrée,

[1] L. VIII, c. XXIX. — [2] Paus. l. VIII, c. XXVIII.

composée de deux assises de grandes pierres. Pendant vingt minutes à partir de ce point, le sol paraît tout couvert de tas de pierres provenant d'habitations antiques et jonché de briques. On pourrait prendre ce site pour celui de l'ancienne ville de Charisie, car les soixante et quinze minutes qui séparent l'Hélisson de ce point répondent assez aux vingt-trois stades que Pausanias compte entre cette ville et Mégalopolis. Mais si la porte septentrionale de Mégalopolis était à dix stades encore au delà de la rivière, ce soubassement pourrait bien être celui du temple de Diane Sciatis. Une demi-heure plus loin, nous arrivâmes au pied d'une haute colline, prolongement du mont Rapouni. Elle est surmontée du village de Péristéri, d'où l'on jouit de la plus belle vue sur la plaine de Mégalopolis, la vallée et la ville de Caryténa, et toutes les montagnes qui entourent le bassin. Au nord-ouest de cette colline, nous en gravîmes une autre qui porte à son sommet une petite église byzantine du style le plus ancien, et, plus encore vers l'ouest, une troisième colline est couverte d'un grand nombre de tas de pierres antiques. Cette position devrait être celle de Tricolônes, tirant son nom des trois collines.

Nous aperçûmes bientôt, dans le rocher, des traces évidentes d'une route ancienne, et, ayant laissé à gauche le village de Syrna, que n'indique pas la carte française, et, sur une hauteur, les ruines d'une église construite de matériaux antiques, nous arrivâmes, une demi-heure après Péristéri, à un endroit où les sentiers de la montagne se divisent. Celui à droite mène à Vytina, celui à gauche s'engage dans un ravin et conduit à Stemnitza, qui occupe peut-être la position de l'ancienne Hypsunte. Les traces des roues, sur le rocher horizontal, continuent jusqu'à ce point, et notre guide nous assura qu'on peut les suivre sur la route de Stemnitza.

Nous continuâmes encore à monter pendant une demi-heure. Nous nous engageâmes ensuite dans un vallon étroit et entouré de tous côtés de montagnes, mais dont les eaux coulaient encore au sud. A un peu plus d'une demi-heure de cet endroit, le vallon s'élargit et forme une plaine. On a trouvé à l'entrée un puits dont les flancs sont revêtus d'une maçonnerie antique. De ce point, la route continue à monter doucement pendant trois quarts d'heure.

Cinq minutes après avoir atteint le point culminant, un embranchement du chemin se dirige à gauche, entre les monts Rapouni et Roudia, vers Stemnitza; un autre, à droite, serpente sur les hauteurs et vient aboutir à Nemnitza.

Dix minutes plus loin, nous passâmes devant une fontaine qui jaillit du flanc de la montagne, à droite de la route.

Une demi-heure après, nous vîmes à notre gauche deux ou trois collines coniques, qui pourraient être prises pour des tumulus, et où nous espérions reconnaître celui de Callisto; mais une inspection attentive nous convainquit que c'étaient des hauteurs naturelles.

A un quart d'heure au delà nous vîmes une fontaine jaillissant du rocher à notre gauche, et bientôt après nous atteignîmes une position dite *Hepta Psomia* (les sept pains), d'où une route à gauche se dirige droit sur Stemnitza. Nous voyions devant nous se dresser à l'horizon le sommet du Cyllène.

Dix minutes plus loin, nous passâmes devant quelques ruines d'habitations antiques, et, un quart d'heure après, nous vîmes à notre gauche, sur une colline boisée, au haut d'un rocher escarpé, le village de Voulsinico, que la carte française nomme *Garsénico*. De ce point, nous commençâmes à suivre le cours d'une rivière qui passe devant Méthydrion, et, dix minutes après, nous passâmes sous le village de Pyrgaki, qui, pendant

l'automne et l'hiver, est abandonné par ses habitants; puis devant une fontaine abondante, qui coule par cinq bouches au-dessous du village. Sur l'autre côté du ravin s'élève, au milieu de belles plantations, le monastère de Saint-Théodore. Vingt minutes après nous étions à Méthydrion.

De tous ces détails, minutieusement observés depuis Mégalopolis jusqu'à Méthydrion, il résulte clairement que nous n'avions pas suivi la même route que Pausanias. Tricolônes était à trente-trois stades de Mégalopolis, et de Sinano à Palamari nous avons mis deux heures et demie, qui correspondent à soixante et quinze stades. Depuis Tricolônes, Pausanias monte jusqu'à Crouni et descend ensuite de l'autre côté jusqu'au tumulus de Callisto. La montée devait être de quarante-cinq stades, car, d'après son itinéraire, il parcourut cent stades de Tricolônes jusqu'à la ville d'Anémose, tandis qu'il y en avait trente de Crouni au tumulus de Callisto, et vingt-cinq de ce tumulus jusqu'à Anémose. Nous mîmes, au contraire, trois heures, ce qui correspond à soixante stades, depuis Péristéri jusqu'au point où nous cessâmes de monter pour suivre la pente opposée de la montagne. La phrase de Pausanias est conçue ainsi : *Σταδίους δὲ αὐτόθεν [ἐκ τοῦ σωροῦ] μὲν πέντε καὶ εἴκοσι, Τρικολώνων δὲ ἑκατὸν τοὺς σύμπαντας [Ἀνεμῶσα] ἐπί γε τοῦ Ἑλισσῶντος, κατὰ δὲ τὴν εὐθεῖαν Μεθυδρίου (αὕτη γὰρ δὲ ἐκ Τρικολώνων ἔτι λείπεται) Ἀνεμῶσά τέ ἐσῖι χωρίον.* Quelques commentateurs ont compris l'expression un peu embarrassante de *ἐπί γε τοῦ Ἑλισσῶντος*, comme indiquant une distance de cent stades depuis Mégalopolis jusqu'à Anémose; mais cette interprétation nous serait encore plus désavantageuse, car elle ne laisserait que douze stades entre Tricolônes et Crouni. Elle est, du reste, également inadmissible, par la raison que, sur aucun point de la montagne,

la descente ne saurait commencer à une demi-heure à peine de son pied. Nous ne rencontrâmes nulle part une fontaine qui pût être celle que le périégète appelle *Crouni*, et le guide nous assura que ce n'est que près de Stemnitza, à un endroit appelé *Livadia*, qu'on voit une fontaine très-abondante. Nous ne vîmes non plus, sur toute la route, rien qui indiquât un tumulus. Enfin Pausanias compte quatre-vingt-douze stades depuis Crouni jusqu'à Méthydrion, et du point où nous commençâmes à descendre, jusqu'aux ruines de cette ville, nous ne mîmes que deux heures, qui n'équivalent pas à plus de quarante stades.

Pausanias a donc évidemment suivi une autre route plus à l'est. Il aura passé, par exemple, par Hagia Moni. Sa direction ne pouvait pas être à l'ouest de la nôtre; car, dans ce cas, au lieu de passer à l'est de la montagne de Rapouni, il eût été forcé d'en suivre le pied occidental, ce qui, le menant à Stemnitza, l'éloignait trop de son chemin et rejetait en même temps Hypsunte au delà du Gortynios, que Pausanias n'a pas traversé pour s'y rendre. Dans la division actuelle du royaume de Grèce, c'est à Stemnitza qu'on a donné le nom de *dème de Tricolônes,* à cause d'une ruine antique qui existe en cet endroit. Mais cette dénomination est évidemment fausse, et ne répond ni à la position de Tricolônes, ni à sa distance de Mégalopolis, telle que Pausanias nous la donne. Stemnitza, nous l'avons dit, serait plutôt Hypsunte. A quinze stades de Tricolônes, le périégète, se dirigeant vers le nord-ouest, rencontre les ruines de Zœtie. Si nous plaçons Tricolônes à Hagia Moni, Zœtie serait plus haut que Caratoula. Dix stades après, il indique les ruines de Parorie, vers Palamari, et quinze stades au delà de celles de Thyræon, peut-être à Psari, d'où il pénètre dans les montagnes, et arrive à Hypsunte à travers une contrée montueuse

et hantée par les bêtes sauvages[1]. Les anciennes ornières que nous avons rencontrées, jusqu'à une demi-heure au delà de Péristéri, appartiennent peut-être à la route qui menait de Tricolônes à Hypsunte, et que la nôtre aura traversée et suivie pendant quelque temps.

Tricolônes étant à Hagia Moni, la fontaine Crouni, distante de quarante-cinq stades, serait située vers le point culminant de la montagne Rhenissa, d'où une descente de trente stades mènerait à peu près à Chrysovitzi. C'est vers cet endroit qu'on devrait chercher le tumulus de Callisto. Vingt-cinq stades encore mèneraient à Zibovisi, où devrait être située la ville d'Anémose, sur la rive de l'Hélisson, à moins, toutefois, qu'il n'en faille chercher la position sur le sommet de Piana, qui s'élève au-dessus de cette rivière. Dans la phrase que j'ai citée plus haut[2], on a voulu voir une autre route que Pausanias traçait entre Tricolônes et Méthydrion. Ce n'est point mon avis. Ce qu'il a voulu exprimer c'est qu'Anémose était la seule ville qui restât encore entre ces deux endroits, qu'elle était située sur l'Hélisson et sur la ligne droite entre Tricolônes et Méthydrion, c'est-à-dire au point où cette rivière, qui fait de grands détours, se rapproche de cette ligne. D'Anémose enfin on atteindrait Méthydrion, soit par Alonisténa, soit par le ravin de Nemnitza. La ligne droite, à partir du point où je place Tricolônes, jusqu'à Méthydrion, est de cent trente stades. Les sept stades de plus que Pausanias donne à sa route peuvent être attribués aux sinuosités.

Méthydrion est une colline peu élevée, quoique Pausanias la nomme *κολωνὸς ὑψηλός*. Elle s'avance vers le nord et descend en précipices vers l'endroit où se joignent les deux rivières qui en baignent les flancs et auxquelles elle emprunte

[1] *Ἡ δὲ Θυραίου τε καὶ Ὑψοῦντος μεταξὺ ὀρεινὴ πᾶσά ἐστι καὶ θηριώδης.* (Pausanias, l. VIII, c. xxxv.) — [2] *Σταδίους δὲ..... ἐστι χωρίον.* (Ci-dessus, p. 385.)

son nom. L'une vient du vallon de Pyrgaki, l'autre sort du vallon sauvage et aride de Nemnitza. Celle-ci est, à mon avis, le Molottos ou Malætas, que Pausanias nomme avant l'autre, par la raison que, comme j'ai essayé de le montrer, c'est de l'est qu'il arrive à Méthydrion. Le cours d'eau le plus occidental serait le Mylaôn, et, en effet, c'est celui des deux qui est le plus propre à faire tourner des moulins. Pausanias parle de la montagne Thaumasion, qui s'élevait au-dessus de la rivière Molottos[1], et où il y avait une grotte consacrée à Rhéa. Je crois que c'est Saint-Élie qui s'élève au-dessus de Nemnitza, et où, au témoignage des habitants, il y a une grotte profonde.

La ville de Méthydrion ayant été abandonnée par ses habitants, qu'Épaminondas fit passer à Mégalopolis, ne conserve que peu de ruines. Les parties de ses murs qui sont encore debout, avec une tour carrée vers le sud et le sud-ouest, sont d'un très-beau style polygonal. (Voy. pl. X, 1.) Dans l'intérieur de l'enceinte, on ne voit aucun reste, pas même ces fragments de briques, qui indiquent toujours les lieux anciennement habités. Seulement, vers le milieu du côté occidental, au-dessus du Mylaôn, la colline s'exhausse et paraît recouvrir un tas de ruines. Une fouille en cet endroit mettrait peut-être au jour quelques traces du temple de Neptune Hippios, qui, d'après Pausanias, était en effet situé sur le Mylaôn[2].

De Méthydrion, nous nous dirigeâmes vers le nord (pl. X, 2); et, ayant traversé les deux rivières qui baignent la ville au point de leur jonction, nous arrivâmes, après une heure de marche, à Vytina, ville moderne sans intérêt, et située, partie sur le haut d'une colline aride, partie au fond d'un vallon également dépourvu de végétation. A cette époque de l'année,

[1] Τὸ δὲ ὄρος τὸ Θαυμάσιον καλούμενον, κεῖται μὲν ὑπὲρ τὸν ποταμὸν τὸν Μολοττόν. (L. VIII, c. XXXVI.) — [2] Ἐπὶ τῷ Μυλάονι. (*Ibid.*)

Vytina est abandonnée par ses habitants; ils émigrent tous en masse, pour exercer, pendant l'hiver, leur industrie de menuisier sous les climats plus tempérés du littoral.

De Vytina, en marchant vers le nord, nous laissâmes, à quelques centaines de pas sur notre droite, une belle fontaine en marbre, construite pour l'usage de la ville. Ce ne peut pas être la Nymphasie, qui, d'après Pausanias, était à trente stades de Méthydrion. Une demi-heure plus loin, nous passâmes près du village de Granitza, arrosé par une fontaine abondante, qui correspond mieux à la distance de Nymphasie.

Devant nous, la vue s'ouvrait sur les monts Aroaniens. Notre but immédiat était de visiter Caphyæ; mais attirés par l'indication PK de la carte française, et pensant qu'à ce point nous pourrions reconnaître la limite des trois contrées de Mégalopolis, de Caphyæ et d'Orchomène, que Pausanias place à trente stades de Nymphasie, nous continuâmes vers le nord, le long du flanc occidental de la montagne d'Angélo-Castro, qui porte, sur son sommet élevé, la ruine d'un de ces castels d'où les barons français dominaient le pays.

A une heure et demie de Vytina, nous rencontrâmes une autre fontaine, jaillissant à droite de la route; mais elle est trop éloignée de Méthydrion pour être prise pour la Nymphasie. Une demi-heure au delà, après avoir traversé le Mylaôn, qui est, sur ce point, ombragé de platanes, nous gravîmes une petite hauteur et visitâmes la ruine indiquée par la carte française. C'est celle d'un château fort du temps de la domination des seigneurs français, probablement d'un fief d'Angélo-Castro. Il conserve ses murs et ses souterrains, mais n'offre aucun intérêt pour la topographie.

De là, au lieu de continuer à remonter la vallée vers le nord, nous nous dirigeâmes vers l'ouest, et, ayant tourné le pied

septentrional d'Angélo-Castro, nous entrâmes dans une vallée un peu plus élevée, qui se dirige d'abord vers le sud, et puis vers l'est, ayant à notre gauche le pan septentrional de Saint-Élie, le Thaumasion, ou plutôt le Phalanthos des anciens. Au point où nous vîmes, à notre droite, le village de Bézénico, au fond d'un ravin, la route se divise : celle qui continue vers le sud-est mène à Lévidi et à la plaine d'Orchomène; l'autre tourne au nord, et débouche bientôt dans la plaine Caphyatique. C'est à Bézénico que je crois devoir placer la triple limite mentionnée par Pausanias[1]. La province de Mégalopolis ne touchait aux deux autres qu'en tant qu'elle comprenait aussi Méthydrion, qui était borné à l'est, sans doute, par les sommets de Saint-Élie (Phalanthos) et de Castaniæ. La Caphyatide comprenait la plaine qui entourait immédiatement la ville de Caphyæ, et s'étendait, à l'ouest, jusqu'au sommet de Castaniæ; au sud, jusqu'aux hauteurs de Plésia et de Roussi, qui la séparaient de l'Orchoménie. Enfin celle-ci, comprenant les deux plaines d'Orchomène, renfermait, à l'ouest, le versant oriental de Saint-Élie, et sa division méridionale s'étendait, au nord, jusqu'au versant méridional de la montagne de Plesia et de Roussi. Le petit plan topographique joint à ce mémoire (pl. X, 2) fera comprendre comment le point de Bézénico est le seul auquel les trois provinces puissent se toucher. Ce village est nommé, par Chalcondyle, *Pazéniké.* La distance de ce point à la fontaine de Granitza est tout juste de trente stades.

Quatre heures et vingt minutes après avoir quitté Vytina, nous entrâmes dans la plaine Caphyatique par son extrémité sud-ouest. Non loin de l'entrée, nous rencontrâmes un rocher

[1] *Μεθυδρίου δὲ ὡς τριάκοντα ἀπέχει σ7αδίους Νυμφασία πηγή· τοσοῦτοι δὲ ἀπὸ Νυμφασίας ἕτεροι πρὸς τοὺς Μεγαλοπολιτῶν εἰσι καὶ Ὀρχομενίων τε κοινοὺς καὶ Καφυατῶν ὅρους.* (L. VIII, c. XXXVI.)

isolé dans la plaine. Le pied de ce rocher était entouré d'un mur cyclopéen dont il reste des traces, et ses flancs avaient été taillés en niche et aplanis pour recevoir des statues. C'était, sans doute, un ouvrage avancé, à l'aide duquel les Caphyates défendaient le défilé important de Bézénico, l'une des portes de leur pays; c'était peut-être en même temps un sanctuaire. Je ne saurais cependant y voir, comme on l'a fait, le temple de Diane Cnacalésie; car Pausanias parle d'une *montagne Cnacalos,* et il ne pouvait donner un pareil nom à ce rocher.

La plaine de Caphyæ est un carré long qui se dirige du sud-ouest au nord-ouest. A l'ouest, elle est bordée par la montagne de Castania, qui est peut-être le Cnacalos; à l'est, par le mont Ologyrtos (mont Caroumbalo); au sud, par les hauteurs d'Orchomène (Plésia et Roussi); et au nord, par le mont Sciathis, qui la sépare du lac Phénée, et qui, s'avançant par une langue vers le sud, coupe la plaine en deux. Une grande partie de son étendue est souvent sous l'eau; mais, au moment de l'année où nous la traversions, elle était cultivée et couverte de riches pâturages. Dans l'angle formé par les deux montagnes Castania et Sciathis, le village Chotousa est situé sur une élévation.

M. Leake[1] dit : « At Khotusa, which stands near the edge of « the lake, there is a small insulated height, upon which are « some remains of the walls of Caphyæ. » Sur cette indication, nous nous dirigeâmes vers la seule colline qui se détache du flanc des montagnes vers la partie septentrionale, et s'avance dans la plaine. Nous vîmes, au pied de cette colline, un grand bassin circulaire, et quelques saules qui croissent dans un marais. Le sommet en est couronné par une église en ruines; mais, sur ses flancs pierreux, on ne voit pas la moindre

[1] *Mor.* t. III, p. 103.

trace de constructions antiques. Toutefois, de ce point, nous pûmes distinguer, avec la longue-vue, des ruines éparses, non sur une hauteur, mais dans la plaine même, immédiatement au-dessous de Chotousa. Nous nous y rendîmes, et nous y trouvâmes des fondations de murs, des colonnes, des chapiteaux en assez grand nombre, pour ne nous laisser aucun doute que nous étions sur l'emplacement même de la ville de Caphyæ, et qu'une fouille en cet endroit pourrait être des plus fructueuses. Cette position de Caphyæ répond exactement à la description de Pausanias : *Τὸ μὲν δὴ πόλισμα ἐπὶ τοῦ πεδίου τῷ πέρατι ὀρῶν οὐκ ἄγαν ὑψηλῶν παρὰ τοῖς ποσίν ἐστιν.*

De Caphyæ nous voulions nous rendre à Orchomène; mais la plaine est traversée dans toute sa longueur par un ruisseau dont les bords sont marécageux et le plus souvent infranchissables. Pendant la guerre de l'indépendance, ils arrêtèrent toute l'armée égyptienne. Nous dûmes donc rebrousser chemin jusqu'au rocher fortifié, et nous gagnâmes le pied de la hauteur de Plésia, au point ou l'eau du ruisseau s'engloutit, tout contre le rocher, dans des trous qui ressemblent à des puits naturels. Un de mes compagnons, ayant voulu passer plus haut que l'un de ces puits, faillit périr dans ce sol perfide. Force nous fut donc de suivre le sentier étroit et peu sûr qui monte sur le rocher. L'eau absorbée par ces gouffres coule souterrainement sous la montagne de Castania, et jaillit de nouveau, à l'ouest, pour former la rivière anciennement nommée *Tragos*, à l'endroit que Pausanias nomme *Rheunos*, au-dessous de Guiosi, village situé au sud-est de Chotousa, et qui a remplacé à peu près l'ancien Nasi[1]. Nasi, suivant le pé-

[1] Ὕδωρ..... *πλήθει μὲν ὅσον τε εἶναι ποταμὸν, κατερχόμενον δὲ εἰς χάσμα γῆς, ἄνεισιν αὖθις παρὰ Νάσους καλουμένας. Τὸ δὲ χωρίον ἔνθα ἄνεισιν, ὀνομάζεται Ῥεῦνος. Ἀνατείλαντος δὲ ἐνταῦθα, τὸ ὕδωρ τὸ ἀπὸ τούτου παρέχεται ποταμὸν ἀέναον Τράγον.* (Paus. l. VIII, c. XXIII.)

riégète, était à cinquante stades du Ladon[1]. C'est, en effet, à deux heures et demie de Guiosi, vers le nord-ouest, que sont situés les *Calyvia Philiotica*, sur la rivière de Dara, ou le Ladon, dont le Tragos était la source la plus occidentale.

Les fables italiques, qui font venir Énée à Orchomène, et lui font bâtir Caphyæ[2], lui attribuent aussi de l'autorité sur Nasi[3], et supposent qu'il y ensevelit ses filles[4].

Après avoir dépassé le catabothron, nous continuâmes à cheminer tout près de la montagne, dont le pied plonge dans le marais. Deux heures après avoir quitté Caphyæ, et traversé le village de Rousi, nous atteignîmes Calpaki, village qui, situé sur le flanc méridional de la colline d'Orchomène, domine la plaine supérieure. Cette colline était ceinte, à son sommet, d'un mur, dont il reste plusieurs pans, de construction régulière, et qui entourait la ville primitive[5]. Au milieu de cette enceinte, sur le point le plus élevé, il existe une tour d'une date postérieure, mais reposant sur des fondations helléniques. Sur le flanc occidental de la colline, nous vîmes une église entièrement construite de grandes pierres de taille, enlevées, probablement, aux murs de la ville. Autour d'une autre église, qui est au milieu du village, sont épars plusieurs débris de grands édifices en marbre, entre autres six chapiteaux doriques, qui ont le côté de l'abacus de plus d'un mètre de long. Ces restes sont ceux que Dodwel a aussi remarqués[6]. C'est là, et plus bas encore, et surtout sur le versant oriental, où l'on

[1] Ἀνελθὼν δὲ ἐκ Καφυῶν ὅσον σ7αδίους ἑπ7ὰ [jusqu'au sommet de la montagne], ἐπὶ Νάσους καλουμένους καταϐήσῃ. Πεντήκοντα δὲ προελθόντι αὐτόθι σ7αδίους, ἐσ7ὶν ὁ Λάδων. (L. VIII, c. XXXIII.)

[2] Τὰς καλουμένος Καπύας.

[3] Καὶ τῇ νήσῳ λεγομένῃ, καίπερ οὔσῃ μεσόχθονι, ὑπὸ τελμάτων καὶ ποταμοῦ. (Den. d'Halic. p. 123.) — [4] Ἵκετο δ' Ἀρκαδίην, Νήσῳ δ' ἐγκάτθετο παῖδας. (Agathyll. *Ibid.*)

[5] Ὀρχομενίοις δὲ ἡ προτέρα πόλις ἐπὶ ἄρους ἦν ἄκρᾳ τῇ κορυφῇ, καὶ ἀγορᾶς τε καὶ τειχῶν ἐρείπια λείπεται. (Paus. l. VIII, c. XIII.)

[6] T. II, p. 426.

voit beaucoup de débris de briques et des tombeaux creusés dans le roc, que la ville s'était retirée du temps de Pausanias, qui cite sa fontaine remarquable et ses deux temples de Neptune et de Vénus [1]. La fontaine existe, encore aujourd'hui, au pied sud-est de la colline, et les ruines autour de l'église sont probablement celles de l'un de ces temples. La plaine qui s'étend devant le village est bordée, au nord, par la hauteur même d'Orchomène; à l'ouest, par une branche du Saint-Élie, qui porte le village de Lévidi; au sud, par un prolongement de cette même montagne, appelée anciennement *Anchisie,* d'Anchise, père d'Énée, qui avait été enterré à Orchomène [2].

Dans l'une des vallées de cette partie de la montagne, peut-être à l'endroit où existe une chapelle de la Vierge, devait se trouver le temple de Diane Hymnie, que les Orchoméniens possédaient en commun avec les Mantinéens [3]. A l'est, la plaine est bordée par la montagne Arméni, l'ancien Trachy.

Entre la colline d'Orchomène et le mont Trachy, il ne reste qu'un défilé étroit, qui a toute l'apparence d'avoir été violemment déchiré par l'eau qui, de la plaine supérieure, s'est frayé un passage vers l'*autre plaine* d'Orchomène, qui est de cent pieds plus basse [4]. Des moulins, construits aux flancs de ce ravin, aujourd'hui, à la vérité, abandonnés, prouvent que l'eau y passe toujours, comme du temps de Pausanias, dans la saison pluvieuse. Cette *autre plaine,* qui s'étend au nord d'Orchomène, est vaste, mais, en grande partie, convertie en

[1] Τὴν δὲ ἐφ' ἡμῶν πόλιν ὑπὸ τὸν περίβολον οἰκοῦσι τοῦ ἀρχαίου τείχους. Θέας δὲ αὐτόθι ἄξια πηγή τε, ἀφ' ἧς ὑδρεύονται, καὶ Ποσειδῶνός ἐστι καὶ Ἀφροδίτης ἱερὰ, λίθου δὲ τὰ ἀγάλματα. (L. VIII, c. XIII.)

[2] Den. d'Halic. passage cité.

[3] Ἐν δὲ χώρᾳ τῇ Ὀρχομενίων, ἐν ἀριστερᾷ τῆς ὁδοῦ τῆς ἀπ' Ἀγχισίων, ἐν ὑπτίῳ τοῦ ὄρους, τὸ ἱερόν ἐστι τῆς Ὑμνίας Ἀρτέμιδος. Μέτεστι δὲ αὐτοῦ καὶ Μαντινεῦσι. (Paus. l. VIII, c. XIII.)

[4] Ἔστι δὲ ἀπαντικρὺ τῆς πόλεως ὄρος Τραχύ. Τὸ δὲ ὕδωρ τὸ ἐκ τοῦ θεοῦ διὰ χαράδρας ῥέον κοίλης μεταξὺ τῆς πόλεως καὶ Τραχέος ὄρους, κάτεισιν εἰς ἄλλο Ὀρχομένιον πεδίον. (*Id. ibid.*)

marais [1]. Vers l'ouest, à l'endroit où les montagnes se rapprochent le plus, les Caphyates, dans leur sollicitude un peu égoïste pour la conservation de leur propre territoire, construisirent une digue qui refoulait, vers leur source, les eaux qui leur venaient de cette plaine des Orchoméniens. Aussi, l'eau que leur catabothron absorbait, et qui reparaissait à Nasi, avait-elle sa source en dehors de la digue [2]. Les habitants du pays m'ont, en effet, assuré que la plaine de Caphyæ n'est, aujourd'hui, submergée que lorsque les sources principales d'Orchomène coulent avec plus d'abondance qu'à l'ordinaire. Ces sources étaient les Tenies.

Descendus dans la plaine inférieure par le ravin ou lit de torrent dont je viens de parler, nous longeâmes le pied du mont Trachy à notre gauche pour éviter le marais. Nous arrivâmes bientôt à un large espace entouré d'un petit mur, et où, sur plusieurs points, l'eau jaillit avec grande force de la terre; ce sont là les Ténies [3]. Comme la partie de la plaine au-dessus de ce point se trouve dégagée de l'eau, nous quittâmes le mont Trachy pour nous diriger vers le nord-est, et, après une demi-heure de marche, nous rencontrâmes de ces tas de pierres qui indiquent des habitations antiques. C'est, peut-être, la position d'Amilos, village situé à sept stades des Ténies, lequel existait du temps de Pausanias, et avait été anciennement une ville. Nous vîmes aussi dans la plaine, à notre gauche, un tumulus, qui est peut-être le tombeau du

[1] Τὸ δὲ πεδίον τοῦτο μεγέθει μὲν μέγα, τὰ πλείω δέ ἐσ7ιν αὐτοῦ λίμνη. (Pausan. l. VIII, c. XIII.)

[2] Ἐν τῷ πεδίῳ τῷ Καφυῶν πεποίηται γῆς χῶμα, δι' οὗ ἀπείργεται τὸ ὕδωρ τὸ ἐκ τῆς Ὀρχομενίας μὴ εἶναι Καφυέων βλάβος τῇ ἐνεργῷ. Κατὰ δὲ τὸ ἐκτὸς τοῦ χώματος παρέξεισιν ὕδωρ ἄλλο, κ. τ. λ. (Pausan. l. VIII, c. XXIII.)

[3] Ἡ δὲ ἑτέρα τῶν ὁδῶν, διαβάντι τὸ ὕδωρ τὸ διὰ τῆς χαράδρας ῥέον ὑπὸ Τραχὺ ἐσ7ιν ὄρος. Κατὰ δὲ τὴν ὁδὸν ταύτην ..... πηγαί τέ εἰσι καλούμεναι Τενίαι (*Id. ibid.* c. XIII.)

tyran Aristocrate, le premier objet que Pausanias rencontra sur sa route.

De cette plaine, nous entrâmes dans la vallée étroite et longue de Candyla, qu'arrose une rivière aux bords ombragés. Laissant à notre droite le monastère du même nom, bâti à une hauteur considérable, dans le creux d'un rocher à pic, nous atteignîmes, une heure et demie après avoir quitté Orchomène, le village considérable de Candyli, situé au fond de la vallée, au-dessous de précipices effrayants, qui la bordent de deux côtés. A l'est, s'élève l'Ologyrtos comme un mur gigantesque. Il n'est traversé que de trois défilés, dont l'un, le Lycorrheuma ou *ravin des loups*, passant au nord, entre cette montagne et le Sciathis, conduit à Stymphale; l'autre tourne à l'est et descend dans la vallée de Scotini; et le troisième, après avoir franchi les escarpements vers le sud, gagne, par une route des plus rudes et des plus difficiles, le village de Boujati. Un quatrième défilé traverse, enfin, les précipices du mont Saïta, qui ferme la vallée vers le nord-ouest et aboutit au lac Phénée, vers le village de Guioza, l'ancienne *Caryæ*. Candyli est situé exactement à l'endroit que Polybe[1] nomme *le pied de la Parorie*[2], et où Philippe de Macédoine fut battu par les Étoliens. M. Leake[3] a tort de soutenir que l'aspect des lieux ne répond pas à la description de l'historien.

Nous suivîmes le défilé moyen de l'Ologyrtos entre ses deux sommets les plus élevés, dont l'un porte le nom de Saint-Élie, l'autre, plus au sud, celui de Saint-Constantin. Gell décrit cette route comme très-difficile, et prétend même qu'elle cesse au haut de la montée. La route est escarpée, il est vrai, mais moins qu'en d'autres parties de la Grèce, et nullement dangereuse. Nous en atteignîmes le point culminant après une heure

[1] Liv. IV, ch. VI et LVII. — [2] *Πρόπους τῆς Παρορίας*. — [3] *Mor.* t. III, p. 125 et suiv.

de marche. A notre droite s'élevait le sommet du Saint-Constantin, couronné, au dire des habitants, d'un castel franc, occupant peut-être la position de l'ancien fort d'Ologyrtos, dont Cléomène se rendit maître au rapport de Plutarque[1]. De ce point nous découvrions, au loin, les montagnes de l'Attique, le Pentélique et l'Hymète, et, sous nos pieds, s'ouvrait le vallon étroit et profond de Scotini, qui rappelle le nom de la montagne Sciathis et la fête des Sciéries, célébrée à Alée en l'honneur de Bacchus[2].

Trois quarts d'heure d'une route ombragée de grands arbres nous conduisirent au fond de la vallée, où la rivière de Scotini est engloutie par une catabothron, pour reparaître probablement aux Ténies. Au bord de cette rivière, et sur le flanc méridional du mont Skipietza, est situé le village de Scotini, dans une position très-agréable, au milieu de vergers d'arbres fruitiers. Vingt minutes plus loin, au pied de la même montagne, nous observâmes des substructions antiques composées de très-grands blocs irréguliers. Gell les désigne comme des *ruines homériques*. C'étaient, ou de gigantesques enclos de champs, ou des substructions de terrasses qui soutenaient, sur le flanc de la montagne, le terrain arable, ou, enfin, les restes de quelque village antique des plus considérables. Ces ruines, alternant avec des tas de pierres antiques, continuent jusqu'à l'endroit où cette vallée, qui se dirige de l'ouest à l'est, débouche dans une autre, qui va du nord au midi.

Notre premier soin fut de visiter les ruines d'Alée, que la commission française a été la première à indiquer, et que Gell place à une heure un quart de Scotini. Sortis de la vallée à laquelle ce village donne son nom, nous tournâmes à droite ou vers le sud. A notre droite, nous avions l'Ologyrtos; à notre

[1] *Vie de Cléom.* ch. XXVI. — [2] Paus. l. VIII, c. XXIII.

gauche, la montagne qui borde à l'ouest la Phliasie. Cette vallée est dénuée de végétation, et également traversée par un ruisseau. Une heure après qu'on y est entré, elle s'élargit et forme une petite plaine marécageuse. A gauche s'offre le village de Saint-Nicolas, situé au milieu d'un bouquet d'arbres, au haut d'un petit ravin qui descend de la montagne.

Un peu au delà, la montagne opposée, l'Ologyrtos, s'avance dans la plaine comme un promontoire sur lequel la ville d'Alée était construite. La plaine s'élargit ensuite vers l'ouest, et, au fond, sur le flanc escarpé de l'Arménia (le mont Trachy, dont l'autre flanc descend vers Orchomène), est situé le grand village Boujati. Enfin, la vallée, se rétrécissant de nouveau, continue vers le sud-ouest et aboutit au village de Phrosyna, situé dans un ravin escarpé du Trachy. En se rendant de Candyli à Stymphale, M. Leake, arrivé au point culminant du défilé que nous avons passé, vit de loin la vallée d'Alée et la prit pour la plaine de la Phliasie; il crut, au contraire, qu'Alée devait se trouver dans le vallon de Scotini, qu'il apercevait à ses pieds [1]. Pausanias [2], après avoir décrit la route qui mène d'Orchomène à Caphyæ, et puis celle qui va à Phénée et à Stymphale, ajoute, avant d'arriver à Orchomène. *Après Stymphale est Alée, qui fait aussi partie de la fédération argolique.* Elle est donc évidemment située non loin de Stymphale et près de la frontière argolique. En effet, derrière Saint-Nicolas est le village Gymnon, situé à la source de l'Inachos, qui descend droit à Argos.

L'enceinte d'Alée, ayant la forme d'un segment de cercle, est adossée à la colline élevée qui s'avance vers l'est. Ses deux côtés en gravissent les flancs, et vont se réunir, en angle

[1] « Of which some remains might perhaps be found in it. » (*Mor.* t. III, p. 107.) — [2] L. VIII, c. XXIII.

aigu, au sommet. Ils sont de la plus magnifique construction polygonale, souvent conservés jusqu'à une hauteur de 15^{m}, et flanqués de plusieurs tours carrées. (Pl. XI.) Le côté à droite de celui qui va vers le sommet en a seize et une porte près de la dixième tour, à compter d'en bas. Cette tour avance beaucoup plus que les autres à droite de l'entrée, conformément aux règles de fortification communément suivies par les anciens. Le sommet est fortifié de deux grandes tours carrées, et l'autre côté, faisant bientôt une forte retraite, se dirige vers le sud-est; il contient dix-neufs tours. Le troisième côté, enfin, qui fortifiait le pied circulaire de la colline, a disparu en entier, et ce n'est que sur le rocher, taillé pour en recevoir les premières assises, qu'on en peut quelquefois reconnaître la direction. Deux autres murs intérieurs, qui partent, l'un derrière la septième, l'autre derrière la sixième tour de chacun des deux côtés, forment en se réunissant une tour qui s'avance fortement vers l'intérieur de la ville, et enveloppent le sommet d'un *réduit* de forme rectangulaire et irrégulière. Celui qui se dirige de l'ouest à l'est est légèrement recourbé en arc rentrant, et contient deux tours carrées, outre celle du coin; l'autre contient une tour et une porte dont l'axe est oblique, et qui est défendue par une tour de chaque côté. Toutes les tours ont leur entrée à l'intérieur, à l'un des coins, et le linteau des portes est formé de deux pierres penchées, et se servant mutuellement d'appui. Dans quelques pierres on voit encore les joints en fer qui les unissent et qui ont la même forme qu'au Parthénon (⊢⊣). Sur l'une des tours j'ai trouvé une médaille antique, entièrement fruste, mais probablement byzantine, car on en découvre souvent dans ces ruines et aux environs, ce qui prouve qu'Alée, bien qu'elle eût envoyé ses habitants peupler Mégalopolis[1], ne fut cepen-

[1] Paus. l. VIII, c. XXVII.

dant pas entièrement abandonnée, et que, non-seulement elle faisait partie du Synédrion argolique sous les empereurs romains[1], mais qu'elle continua aussi à être habitée pendant le Bas-Empire.

Un peu au-dessous de la ville on voit, dans la plaine, une petite église, dans les murs de laquelle sont encastrés un fût de colonne cannelée, et une architrave. Ces restes appartiennent, sans doute, à l'un des trois temples de Minerve Aléa, de Diane Éphésienne ou de Bacchus, que Pausanias vit dans cette ville. Un autre de ces temples était peut-être situé dans le réduit de la citadelle, là où se trouvent aujourd'hui les ruines d'une chapelle.

D'Alée, nous retournâmes sur nos pas. Laissant à notre droite un catabothron qui absorbe une partie des eaux de cette vallée, ainsi que la route des montagnes qui mène à Phliunte, et à notre gauche la vallée de Scotini, nous continuâmes à nous diriger vers le nord. Une heure trois quarts après avoir quitté Alée, nous vîmes au pied de la montagne Apélaure, qui élevait, sur notre gauche, ses précipices à pic, des fragments de murs cyclopéens, composés de blocs gigantesques. C'est évidemment la position d'une forteresse très-considérable, qui servait dans les temps les plus reculés à défendre de ce côté l'accès de la Stymphalie.

Vingt minutes plus loin, nous gravîmes une petite montée à notre gauche, et notre vue s'étendit tout à coup sur la plaine marécageuse de Stymphale, qui va du nord-ouest au sud-est. Au nord, elle est bordée, sur toute sa longueur, par le mont Cyllène[2], qui, de ce côté, est dépourvu de végétation; à l'ouest elle est séparée du lac Phénée par le mont Gérontion et par le mont Sciathis. La descente vers cette plaine est beaucoup

[1] Paus. VIII, xxiii. — [2] Τὸ Στύμφαλον Κυλλήνῃ ὑπόκειται. (Schol. Pind. *Ol.* VI, 129.)

plus longue que la montée de l'autre côté. A deux pieds du sol, une ligne blanche, qu'on distingue sur les rochers qui enceignent la plaine, indique la hauteur que l'inondation y atteint souvent. Sur les rochers, du côté méridionnal de la citadelle de Stymphale, cette ligne est à 1^{m},70 du sol.

La position de la ville, qui porta le plus anciennement le nom de Stymphale, n'était plus connue du temps de Pausanias. Celle que vit ce voyageur, et dont les ruines subsistent encore aujourd'hui, était située sur une colline qui, se détachant vers le milieu de la plaine du côté opposé à celui par lequel nous sommes arrivés, s'avance de l'est à l'ouest. La plaine étant à peu près à sec dans cette saison, nous voulûmes nous rendre directement aux ruines; mais on nous en dissuada, en nous objectant que le ruisseau fangeux et profond qui la traverse n'est nullement guéable. Ce ruisseau, uni à d'autres sources, forme autour de la ville un lac, qui, souvent, n'est qu'un marais. Force nous fut donc de suivre les traces d'une chaussée antique, qui côtoie la montagne, et qui s'élève au-dessus de la ligne d'inondation.

Après une demi-heure de marche, nous traversâmes, sur un pont, la rivière, qui portait probablement dans l'antiquité le nom de *Métopé*. Le scholiaste de Callimaque[1] dit que *Métopé était une rivière de l'Arcadie*, et Élien[2], que les Stymphaliens représentaient leurs deux rivières, l'*Érasinos* et la *Métopé*, sous la figure de deux bœufs. Le premier nom, qui appartient à la rivière d'Argos, est aussi donné à la source de Stymphale, parce que, à tort ou à raison, on croyait qu'après avoir disparu dans un gouffre, cette source reparaissait à Argos, et y alimentait la rivière du même nom. Quant à Métopé, c'était la fille de Ladon et la femme de l'Asopos, de Thèbes, suivant Pindare,

[1] *Hymn. à Jup.* 26. — [2] *V. H.* II, 33.

qui appelle Métopé Στυμφαλὶς Μετώπη[1], mais, sans doute, suivant la tradition primitive, de l'Asopos de Sycione. Il paraît donc évident que Métopé était une rivière voisine de Stymphale, et autre que la source qui portait le nom de la ville. Mais des deux rivières qui traversent cette plaine, et dont l'une coule du nord-est, l'autre du sud-est, c'est la première qui est la plus considérable. Elle aura, du reste, emprunté ce nom au précipice élevé et perpendiculaire (Μέτωπον) du mont Apélauron[2], dont elle baigne à peu près le pied.

Au delà du pont nous suivîmes, vers le sud-ouest, le pied des dernières collines du Cyllène. Laissant à notre droite, dans une vallée latérale, le village de Caliani, et sur le flanc de la colline celui de Zaraca, qui donne aujourd'hui son nom au lac, nous rencontrâmes, une heure après avoir pénétré dans la plaine, à gauche de notre route, les fondations d'un temple antique.

Suivant toujours le pied de la montagne, où nous n'avons pas cessé de reconnaître des traces de l'ancienne chaussée, nous arrivâmes bientôt aux sources de Stymphale. Elles jaillissent en bouillonnant de la terre, et forment plusieurs petits filets d'eau limpide, qui coulent en tous sens avec une grande impétuosité. En hiver, dit Pausanias[3], cette source forme un petit lac, d'où sort ensuite une rivière; mais en été elle n'alimente qu'une rivière, laquelle va se jeter dans un gouffre béant sous les rochers de l'Apélauron, qui ferment la vallée au midi. Nous visitions Stymphale avant la saison des pluies; mais le cours de la rivière, n'étant pas réglé, n'en convertissait pas moins en marais une partie de la plaine, tandis que le reste était couvert de riches plantations de maïs. Au-dessus des sources, sur le flanc de la montagne, est situé un petit village. Il est étrange

[1] *Ol.* VI, 84. — [2] T. Liv. XXXIII, 14; Polyb. IV, 69. — [3] L. VIII, c. XXII.

qu'il porte la dénomination antique de *Kionia*[1], due à une ruine qui ne date cependant que de la domination franque, ou à quelque édifice antique, dont les matériaux auront servi à la construction du château franc. Cette ruine est un carré long, de très-belle apparence, tout construit de grandes pierres de taille, avec trois fenêtres cintrées de chaque côté, et cinq demi-colonnes entre les fenêtres, dont les chapiteaux sont de formes irrégulières. Cette salle magnifique faisait partie d'un plus grand édifice, ainsi qu'on peut le voir par plusieurs restes des murs de ses autres compartiments. Un peu en arrière, on voit encore debout une tour, qui formait l'entrée principale de l'enclos. Elle était également construite en blocs antiques, avec deux fenêtres et deux grandes portes en ogive.

De ce point, nous tournâmes au sud, vers la colline isolée, qui contenait la forteresse de Stymphale. (Pl. XII.) Elle est plate et allongée, et se dirige de l'ouest à l'est. Nous passâmes d'abord dans la plaine près de quelques restes d'anciens édifices, et d'un puits antique. Un peu à notre droite, nous vîmes les fondations d'une tour carrée (*b*), d'où part un mur polygonal. Il a peu de hauteur, une largeur de 3^{m},20, et se dirige en ligne droite vers le sommet de la colline, où il aboutit à une autre tour carrée (*a*), ayant 20 mètres de long sur 8 mètres de largeur. Au-dessous de ce sommet jaillit une source limpide (*x*), qui va bientôt déboucher dans le marais. De cette tour, le mur, toujours du style polygonal le plus pur, tourne en angle droit, et suit la crête méridionale de la colline. Elle est fortifiée de frequentes tours semi-circulaires, dont le diamètre est de 4^{m},50. Depuis la tour angulaire, jusqu'à la seconde des tours rondes, la colline est extérieurement taillée à pic (*y*) l'espace de soixante et quinze pas.

[1] Κιόνια « les petites colonnes ».

La colline est naturellement divisée en trois terrasses. La cinquième tour ronde (*g*), à l'extrémité de la première terrasse, est plus grande que les autres, et a un diamètre de 6 mètres. De ce point, des marches (*l*) sont taillées dans le roc, et continuent, le long de deux tours encore, jusqu'à une entrée (*t*), pratiquée au milieu de la courtine. En dedans de cette entrée, on voit quelques restes d'un édifice (*g*), probablement une fortification intérieure pour la défense de la porte. Après une tour encore, le mur tourne (*m*) en angle droit vers le sud, et se continue jusque dans la plaine, où le marais empêche d'en suivre les traces. Mais au nord de la colline on en aperçoit quelques traces (*u*), qui indiquent que la ville entourait la hauteur de presque tous les côtés, à l'exception des portions les plus escarpées, dont on avait tiré parti pour la défense.

Au delà de ce mur, le rocher, qui n'a plus ici une grande hauteur, est de nouveau taillé à pic (*v*), et au-dessous on voit les fondations de plusieurs édifices. Cette partie étant déjà comprise dans la ville, on peut croire qu'elle contenait l'Agora. Sur la droite, un escalier taillé dans le roc (*f*) mène sur la colline, et aboutit à une route qui, tracée dans le rocher, longe la crête vers l'est jusqu'à la porte précédente, et vers l'ouest jusqu'à l'extrémité de la seconde terrasse, dont elle suit l'escarpement, tournant en angle droit (*ooo*).

Le côté de la colline, toujours taillé à pic, fait ensuite une saillie vers la plaine, et se retire de nouveau. Au commencement de la troisième terrasse, il paraît y avoir eu une large entrée, devant laquelle un grand piédestal (*p*), entouré de marches, est taillé dans le roc; il est long de $3^{m},60$ sur une largeur de $2^{m},26$. Tout à côté est un autre piédestal plus petit. Aussitôt après, le côté de la colline, taillé également à pic, rentre de nouveau. Il faut qu'il y ait eu ici un temple, car on y voit beaucoup de

ruines, et, entre autres, un triglyphe (*u*). Enfin le rocher est encore une fois taillé régulièrement, pour former la cavéa d'un théâtre ou le fond d'un stade(*r*).

Sur la terrasse supérieure, derrière la grande tour carrée, existent (*d*) les fondations d'un temple de construction presque polygonale, long de 11^{m},30, large de 5^{m},73, et ayant une division intérieure qui laisse au parvis une longueur de 4 mètres. Une autre ruine, qu'on voit tout à côté (*e*), a 15 pas de long. Sur la seconde terrasse, tout près de la fortification qui défend la porte, sont les fondations d'un autre temple (*n*), long de 21 pas, large de 10. La longueur du parvis est de 9 pas. Il existe aussi diverses traces d'édifices sur la troisième terrasse qui est la plus basse et la plus étroite. Toutes ces ruines de Stymphale méritent d'être examinées avec attention, et une fouille en ce lieu ne manquerait pas de mettre au jour des détails fort intéressants.

En quittant cette colline, nous retournâmes sur nos pas; mais au lieu de remonter la vallée jusqu'à son extrémité septentrionale, où est situé le village de Doussa, nous prîmes à droite, et passâmes, une heure après avoir quitté Stymphale, sous le village d'Aspro-Campo, qui domine une petite plaine. Un peu au sud du village et au pied du mont Gravia, qui s'élève à l'est d'Aspro-Campo, nous vîmes dans la plaine un monument des plus curieux. C'est un rocher de 12 pieds de haut, taillé en forme de pilier rond et massif, dont la base, haute de 6 pieds, et plus volumineuse que le fût, est aplatie à ses deux côtés, à l'ouest et au sud; sur le côté méridional sont tracées sept lettres (pl. XIII, n° 1), dont la première est longue de 0^{m},27, les autres de 0^{m},12, plus ou moins. Cette inscription me paraît d'autant plus énigmatique, que, sur le fragment d'une pierre, dont l'une des surfaces est ronde, les

autres équarries, on a reproduit les quatre dernières lettres. Je ne vois pas quel mot grec peut être exprimé par ces lettres étranges. En désespoir de cause, je serais presque tenté de les prendres pour une inscription slave, la seule de cette langue qui se trouverait dans toute la Grèce. Les dernières lettres exprimeraient peut-être, tant bien que mal, en caractères grecs, le mot slave *Gorod,* qui signifie ville. Que la vallée de Stymphale ait été occupée par des Slaves, son nom de *Zaraca* en fait foi. Nous savons d'un autre côté que, même à l'époque de la plus grande extension et de la plus grande force de ces colons dans le Péloponnèse, Corinthe et, sans doute, le pays environnant ne furent jamais envahis par eux. C'est ce que prouve encore l'absence de tout nom slave à l'est de Stymphale.

Il serait donc peut-être permis de croire que les Slaves élevèrent dans cet endroit ces grossiers monuments, pour indiquer les limites de leurs domaines ou de leur ville, ou mieux encore la ligne de démarcation entre leur territoire et *la ville,* qui, pour eux, devait être Corinthe. C'est peut-être une partie du nom de Corinthe, altéré dans leur bouche, qu'on doit reconnaître dans les trois premiers signes de la première inscription, et même dans les deux derniers de la seconde.

Parvenus à ce point, nous sortîmes de l'Arcadie. Au bout de trois quarts d'heure, au delà du village Mazi, et au bord d'une fontaine limpide, qui jaillit entre deux blocs antiques, et porte le tribut de son eau à l'Asopos de Sicyone, nous rencontrâmes plusieurs restes d'une construction ancienne. Nous trouvant si rapprochés de la vallée de l'Asopos, nous voulûmes y pousser une pointe, et nous nous dirigeâmes vers le nord-est, sur le village de Voïvoda, que nous atteignîmes une heure trois quarts plus tard. Situé sur la crête élevée du côté occidental de la vallée, ce village la domine sur une grande étendue, et de ce

point la vue embrasse les deux montagnes, richement boisées, qui encaissent le cours de la rivière. Au nord-est du village s'avance une colline qui, vers le nord et surtout vers l'est, descend en précipices inaccessibles. Les deux autres côtés, qui ne sont pas fortifiés par la nature, l'ont été au moyen d'un mur de construction presque polygonale, et de deux tours carrées à assises horizontales, mais dont les lignes verticales dévient de la perpendiculaire (pl. XIII, 2). Elles sont longues de $6^{m},25$, larges de $5^{m},40$. Les courtines, dont une, celle du milieu, a 20 pas de long, ont la forme d'arcs rentrants, et plusieurs de leurs parties, réparées à l'aide de chaux et de briques, prouvent que cette fortification a encore servi, dans les temps postérieurs, pour la défense de la vallée de l'Asopos. Dans l'intérieur de ce fort, près du coin le plus méridional, une petite église de Saint-Tryphon (pl. XIV [*a*]) contient deux fragments de colonnes dont l'un est cannelé.

Près de l'angle septentrional du fort, on voit quelques traces d'enceinte (*b*), et même d'une tour (*c*), qui suivent la langue de terre existant entre cette colline et la montagne qui la domine, et se dirigent vers l'ouest. D'autres traces semblables sont distinctes près du village de Voïvoda (*h*), d'où il faut conclure que le petit fort n'était que la citadelle d'un lieu habité, occupant cette langue de terre, et également entouré d'un mur. A l'est et au-dessous de l'Acropole, nous rencontrâmes les fondations massives d'un édifice de construction polygonale (*d*), long de 26 pas, large de 15; et devant, plus à l'est, les traces d'un mur d'enclos (*e*). A l'ouest de la citadelle, et dans l'intérieur de la ville inférieure, nous visitâmes un tombeau curieux (*f*). Tout le sol est ici couvert de rochers. La partie supérieure de l'un d'eux, qui était rapportée, ayant été enlevée, on y observa un enfoncement taillé en sarcophage, et les habi-

tants du village m'assurèrent y avoir trouvé, avec des ossements, des parures d'or et des pierres gravées.

Des tombeaux disposés d'après le même système, et non moins remarquables, se voient aussi au pied septentrional de la colline (*g*). L'un d'eux (*G*) est taillé dans le flanc d'un rocher, qui a été d'abord travaillé au ciseau. Il forme un sarcophage protégé par une petite voûte. L'autre (*G'*) est plus extraordinaire encore. C'est un très-grand rocher détaché des montagnes. Le sarcophage est creusé dans une position inclinée près du sommet presque inaccessible du rocher.

Ces ruines ne sont pas marquées sur la carte française. Je crois qu'on peut, avec confiance, les attribuer, comme le fait aussi M. Ross, à l'ancienne *Titane*. Pausanias dit qu'à soixante stades de Sicyone et à quarante de Phliunte, sur la rive gauche de l'Asopos, et sur une colline non éloignée du sommet de la montagne[1], Alexanor, fils de Machaon et petit-fils d'Esculape, fit construire un temple, où ce dieu était adoré avec Hygie, et aussi sous le surnom et sous la forme d'Esculape Gortynios. Ce sanctuaire était en grande vénération chez les Sicyoniens, et ses alentours étaient habités aussi par ceux qui venaient implorer le dieu pour le rétablissement de leur santé. Le temple et un portique, l'un et l'autre ornés de statues, étaient construits sur la colline, et au-dessous, vers la rivière, se trouvait l'autel des Vents.

La distance de Voïvoda à Sicyone est celle que Pausanias indique pour Titane; de Voïvoda à Phliunte, elle est un peu plus considérable, mais elle ne dépasse que de cinq stades la

[1] Ἡ δὲ εἰς τὴν Τιτάνην (ἐκ Σικυῶνος) ὁδὸς σταδίων μέν ἐστιν ἑξήκοντα (Paus. l. II, c. XI). — Καὶ Τιτάνης μὲν τεσσαράκοντα σταδίους μάλιστα ἡ πόλις (Φλιοῦς). (*Ibid.* c. XII). — Ἐκ Σικυῶνος..... ἐν ἀριστερᾷ, διαβᾶσι τὸν Ἀσωπὸν..... ἀναστρέψασι δὲ εἰς τὴν ὁδὸν, διαβᾶσί τε αὖθις τὸν Ἀσωπόν. (*Ibid.* c. XI.) — Ὠκοδόμηται γὰρ ἐπὶ τῷ λόφῳ. (*Ibid.*) — Καὶ εἰς κορυφὴν ὄρους ἥξασιν, ἐνταῦθα λέγουσιν οἱ ἐπιχώριοι Τιτᾶνα οἰκῆσαι πρῶτον..... καὶ ἀπὸ τούτου κληθῆναι Τιτάνην τὸ χωρίον. (*Ibid.*)

supputation de Pausanias. L'enceinte fortifiée à l'est de l'Acropole était sans doute le lieu habité par les gens du pays (les *περίοικοι* de Pausanias) et les pèlerins (*οἱ οἰκέται τοῦ θεοῦ*). L'église de Saint-Tryphon occupe peut-être la position du temple d'Esculape, et la substruction polygonale (*d*) au-dessous de la colline, celle de l'autel des Vents. Les tombeaux si remarquables, enfin, seront ceux des riches pèlerins que le dieu de la santé n'aura pas daigné exaucer.

Cependant il y a encore dans cette vallée une ruine qu'on pourrait, à la rigueur, attribuer aussi à Titane. De Voïvoda, nous dirigeant vers le nord, par un terrain entrecoupé de ravins fréquents et profonds, nous rencontrâmes d'abord, à dix minutes du village, un mur de construction polygonale, à un endroit où la montagne se retirait, sur notre gauche, en amphithéâtre. Un quart d'heure plus loin, au-dessus et un peu au sud du village Liopési, un promontoire, tout formé d'immenses rochers entassés dans un désordre sauvage, s'avance vers la vallée (pl. XIII, 3). De ce point, la vue embrasse une de ces vues magnifiques, que la Grèce offre souvent à l'admiration des voyageurs. Le golfe de Corinthe apparaît comme un lac d'azur, entouré au nord par la chaîne, non interrompue, de l'Hélicon, du Cithéron, et du Géranion, avec le promontoire Héræon, dont la masse sombre s'avance vers le centre de ce disque argenté; au sud il est bordé par le ruban toujours vert de la côte de Corinthe, à l'est par l'isthme, étroit comme un pont, au delà duquel on voit les montagnes de l'Attique, le golfe Saronique avec Salamine et Égine, le cap Sunion, et jusqu'à la mer d'Eubée. Ce superbe belvéder est fortifié d'un mur, qui est interrompu partout où les escarpements de la colline rendent inutile cette défense artificielle. L'enceinte a, de l'ouest à l'est, une longueur de 140 pas sur une largeur de 40. Le mur est d'un style presque po-

lygonal, mais d'une construction assez négligée. Son épaisseur est de 1m,06. Son entrée suit la diagonale d'une tour carrée, non loin de l'angle sud-ouest. A l'autre extrémité (sud-est), se trouve une autre tour, en avant de laquelle on voit un ouvrage détaché, ayant aussi la forme d'une tour carrée, dont chaque côté a 8 mètres de long, et est conservé jusqu'à une hauteur de 2 mètres.

Les masses vraiment *titaniques,* dont l'accumulation forme cette colline, pourraient bien faire penser à Titane et à son premier fondateur. Mais il y a ici beaucoup moins d'espace qu'à Voïvoda pour un lieu habité, et la distance de Liopési à Sicyone, et surtout à Phliunte, diffère encore plus de celle qu'indique Pausanias. Si, cependant, il était prouvé que Titane doit être placée près de Liopési, Voïvoda occuperait peut-être l'emplacement de Thyamie[1]?

De Voïvoda nous mîmes deux heures et demie pour parcourir les soixante stades qui, d'après Pausanias et d'après la carte française, sont la distance directe entre ce point et Phliunte; car la marche est entravée par de nombreux ravins dont les pentes sont très-abruptes, quoique couvertes d'arbousiers et de myrtes. Deux heures et un quart après avoir quitté Voïvoda, nous descendîmes de la vallée de l'Asopos au bord de la rivière même, qui, coulant à travers une plaine argileuse, s'y est creusé un lit profond, et nous laissâmes, à notre droite, une église entièrement construite de matériaux antiques. La plaine est vaste et belle, et entourée de montagnes. De l'Asopos, nous nous dirigeâmes vers la haute montagne qui borde la plaine à l'orient, et, un quart d'heure après, nous atteignîmes une colline assez élevée, qui, de cette montagne, s'avance vers l'ouest[2]. Elle est longue de plus de 800 pas; sa largeur

[1] Xén. *H. G.* l. VII, c. II, § 1. — [2] Voy. pl. XV, 1.

moyenne est de 155, et elle est divisée en cinq terrasses. La première, peut-être les deux premières, contenaient probablement la citadelle; les autres, une partie de la ville, qui s'étendait sans doute aussi dans la plaine. Quelques parties conservées du mur d'enceinte, les unes au sud des terrasses supérieures (*a a a*), les autres au sud-ouest de la terrasse inférieure (*a′a′a′*), sont en conglomérat, et de style polygonal. La citadelle n'était pas tout habitée, et contenait aussi des champs arables (*i*).

Vers le point le plus oriental de la terrasse supérieure, il existe une tour (*b*) dont chaque côté a 8m,55. Elle n'a été remarquée ni par le colonel Leake, ni par M. Ross. C'est là, sans doute, qu'était la porte qui menait à Corinthe[1]. A deux cent soixante-huit pas plus bas, sur la seconde terrasse, nous avons découvert sous les herbes quelques blocs antiques dans leur ancienne position[2]. Il y en a qui portent la marque des joints de fer qui les réunissaient (pl. XV, 2). Ce sont probablement les restes du temple d'Hébé, le plus ancien et le plus respecté des sanctuaires de la Phliasie[3]. Un peu plus au nord, dans une position plus basse (*d*), j'ai remarqué le fût d'une colonne cannelée, de 0m,55 de diamètre. Aussitôt après le temple d'Hébé, Pausanias cite celui de Junon; mais je ne pense pas que cette colonne en marque la place. Elle aura plutôt roulé de celui d'Hébé, car elle paraît être encore contenue dans l'enceinte de la citadelle, ce qui, je crois, n'était pas le cas pour le temple de Junon. Pausanias dit en effet : **Ἔστι τῆς γε Ἥρας ἐξιόντων ἐν ἀριστερᾷ ναός**, et il entend par là, *en sortant de l'Acropole*, et non *en sortant du sanctuaire d'Hébé;* car aussitôt après, et comme par opposition,

[1] Αἱ εἰς Κόρινθον φέρουσαι πύλαι ἐπὶ τοῦ ἄκρου. (Xénoph. *H. G.* l. VII, c. II, § 11.)

[2] Τὸν δραγμάτων ἃ ἔτυχον ἐξ αὐτῆς τῆς πόλεως τεθερισμένα. (Xénoph. *H. G.* l. VII, c. II, § 7.)

[3] Ἱερὸν ἁγιώτατον ἐκ παλαιοῦ. (Paus. l. II, c. XIII.)

il ajoute : *ἐν δὲ τῇ ἀκροπόλει.* De même je crois que par les mots *ἐν ἀριστερᾷ,* il entend parler du côté gauche de l'Acropole, lorsqu'on regarde vers la plaine, c'est-à-dire du côté méridional.

La montagne qui se dresse derrière la citadelle et l'Héræon est sans doute le Tricaranon, qui s'élevait, en effet, au-dessus du temple de Junon[1]. Lorsque, en 367 avant J. C., les Thébains tentèrent de s'emparer de Phliunte, les sentinelles placées sur le Tricaranon virent les premières les assiégeants qui s'approchaient furtivement de la ville[2]. Les ennemis venant de Sicyone, franchirent le Tricaranon, et descendirent à l'Héræon, pour ravager de là la campagne. Cependant, en passant devant la porte qui menait à Corinthe, ils y laissèrent un détachement, de peur que les Phliasiens, en faisant une sortie, ne vinssent les attaquer par derrière à l'Héræon. Alors les Sicyoniens abandonnèrent aussi cette position, pour courir au secours du détachement qu'ils avaient laissé devant la porte; mais empêchés par le fossé qui entourait le mur (peut-être le petit ruisseau (*o o*) qui descend du sud-est pour se jeter dans l'Asopos), ils ne purent pas prendre le chemin le plus court pour venir à eux, et furent forcés de tourner le Tricaranon[3]. Sur l'un des bords de ce ruisseau, il reste un pan de mur polygonal, qui lui servait de revêtement.

Sur la dernière terrasse, la ruine de l'église de la Panaghia Rachiotissa (*e*) est toute construite de matériaux antiques. Elle

[1] Τὸ ὑπὲρ τοῦ Ἡραίου Τρικάρανον. (Xén. *H. G.* l. VIII, c. II, § 1.)

[2] *Ibid.* § 5.

[3] Διὰ τοῦ Τρικαράνου κατέβαινον ἐπὶ τὸ Ἡραῖον..... Κατὰ δὲ τὰς εἰς Κόρινθον φερούσας πύλας ἐπὶ τοῦ ἄκρου κατέλιπε Σικυωνίους τε καὶ Πελληνέας, ὅπως μὴ ταύτῃ περιελθόντες οἱ Φλιάσιοι κατὰ κεφαλὴν αὐτῶν γένοιντο ὑπὲρ τοῦ Ἡραίου..... Οἱ περὶ τὸν Εὔφρονα ἐπιδιώκονται μέχρι τοῦ ἱπποσίμου, οἱ δὲ ἔνδοθεν μέχρι τοῦ Ἡραίου. ..... Ἀπῄεσαν οἱ πολέμιοι κύκλῳ τοῦ Τρικαράνου..... ἡ πρὸ τοῦ τείχους φάραγξ εἶργε, κ. τ. λ. (Xén. *ibid.* §§ 11 et 12.)

contient, entre autres, un fût de colonne et deux chapiteaux doriques, dont le diamètre est de $0^{m},47$. C'est, sans doute, là qu'était situé le temple d'Esculape, car Pausanias dit : *Κατιόντων δὲ ἐκ τῆς Ἀκροπόλεώς ἐσἸι Ἀσκληπιοῦ ναὸς ἐν δεξιᾷ.* S'il dit *à droite,* c'est que probablement la route venant de la citadelle tournait vers le sud (*f*), avant d'atteindre ce temple, pour aboutir à un endroit taillé dans le roc (*q*), et qui pouvait être le théâtre. Pausanias ajoute, en effet, que le théâtre était situé au-dessous du temple[1]. Cette entaille dans le rocher est profonde et assez étendue; mais elle n'est pas circulaire. Elle est en tout semblable à la partie du roc taillé que nous avons vu à Stymphale, et que nous avons aussi prise pour le théâtre. Devant cet endroit, on voit un édifice antique (*k*), ayant vingt-sept pas de long sur vingt-cinq de large, construit en blocs réguliers, et conservé jusqu'à la hauteur de trois assises. C'est probablement le temple de Cérès, qui était tout près du théâtre[2]. Le sol est, tout autour, couvert de plusieurs ruines plus ou moins considérables, appartenant sans doute au marché, que Pausanias nomme aussitôt après[3]. A l'est de l'endroit où je suppose qu'était placé le théâtre, se trouve, taillée dans le roc, une chambre souterraine (*m*), ayant la forme d'un entonnoir (*M*). Peut-être est-ce celle où Amphiaraos commença sa carrière prophétique[4]. C'est tout près de là que les Phliasiens plaçaient le *nombril,* ou le centre du Péloponnèse. D'autres ruines, qui couvrent le terrain environnant (*v*, *p*, *s*), indiquent peut-être les emplacements des temples de Bacchus, d'Apollon, d'Isis, tandis que celles qu'on distingue au delà du ruis-

[1] *Ὑπὸ τοῦτον τὸν ναὸν θέατρον πεποίηται.*

[2] *..... τούτου δὲ οὐ πόῤῥω Δήμητρος ἐσἸιν ἱερόν.*

[3] *Ἀνάκειται δὲ ἐπὶ τῆς ἀγορᾶς.*

[4] *Ὄπισθεν δὲ τῆς ἀγορᾶς ἐσἸιν οἶκος ὀνομαζόμενος ὑπὸ Φλιασίων Μαντικός.*

seau (*t*, *y*), représenteraient le village Célées, qui était à cinq stades de la ville.

A une demi-heure au sud de Phliunte, sur les derniers pans au sud-ouest du mont Tricaranon, est situé Saint-Georges, village tres-considérable, divisé en plusieurs quartiers. Il ne contient aucune ruine, mais des fragments sculptés ou inscrits, sans doute transportés de Phliunte et des environs, se voient souvent encastrés dans les murs de ses maisons et de ses églises.

De là, nous prîmes la route d'Argos, et, laissant à notre gauche la vallée de Némée, nous passâmes, un quart d'heure après, par le chemin creux que forment, d'un côté, la montagne de Saint-Élie, de l'autre, les précipices perpendiculaires du Polyphengos, sur les flancs desquels on voit, comme suspendu, le monastère de la Vierge du rocher (pl. XVI). Cette montagne, ou plutôt ce précipice, est la *Célousa* (Κηλοῦσα) de Xénophon[1], ou *Céglousa* (Κηγλοῦσα), comme Pausanias[2] nomme la mère du fleuve Asopos, laquelle donnait son nom à cette localité, où le fleuve prend sa source; ou enfin, plus correctement, *Cœlousa* (Κοιλοῦσα), comme Strabon la nomme[3], peut-être à cause du grand nombre de cavernes que la nature a creusées dans ses flancs. Toutefois, il y a lieu de se demander si le nom de Κοιλοῦσα n'était pas plutôt donné au défilé, dont il indique, en effet, la forme toute particulière; car, d'après Pausanias, la montagne Polyphengos était appelée mont Arantin[4], et porte encore les ruines de la ville homérique Arathyrée, que l'autochthone Aras y avait fondée. Ces ruines étant situées sur la partie occidentale du sommet de la montagne, nous n'avons pas pu les apercevoir. C'est à tort que M. Ross accuse le colo-

[1] Xén. *H. G.* l. IV, c. VII, § 7.

[2] L. II, c. XII.

[3] VIII, p. 382.

[4] *Ἀραντῖνος βουνός, οὐ πολὺ ἑτέρου διεστηκὼς ἐφ' οὗ Φλιασίοις ἡ ἀκρόπολις.*

nel Leake d'avoir méconnu la position de Phliunte, et de l'avoir cherchée sur le mont Polyphengos[1]. M. Leake assigne à Phliunte sa véritable position[2], et sa description des ruines répond tout à fait à l'aspect des lieux. C'est, au contraire, sur le nom de Polyphengos qu'il s'est trompé, en ce qu'il l'attribue, non à la montagne, mais à une maison de campagne entourée d'arbres, et qui existe encore dans la plaine à l'ouest de Phliunte[3]; tandis qu'il donne à la montagne même le nom de *Gravia,* qui appartient aux monts qui séparent la Phliasie de la Stymphalie.

Dans la petite plaine qui s'ouvre apèrs le défilé, viennent s'unir les trois sources de l'Asopos, qui, de cette manière, est en effet le fils de Cœlousa, que ce soit la montagne ou le défilé qui ait porté ce nom. Là, nous rencontrâmes des traces d'un mur antique, qui fermait peut-être l'entrée de la Phliasie aux Argiens, ses ennemis constants.

Deux heures après avoir quitté Saint-Georges, nous atteignîmes la crête du Mégalo-Vouno (le *Carneatis* des anciens[4]), d'où la vue s'étend sur la plaine et sur le golfe d'Argos, ainsi que sur les montagnes, aux formes les plus variées, qui s'étagent des deux côtés. Une forte descente nous conduisit au khan de Myliotico. Avant de déboucher dans la plaine, nous pénétrâmes dans une petite vallée latérale, qui en est séparée par une colline longitudinale, et se dirige à l'est vers le mont Eubée, qui domine Mycènes. Vers l'extrémité orientale de cette vallée, nous aperçûmes un édifice antique, qui n'est cité par aucun voyageur, ni indiqué sur la carte. Quand nous nous en fûmes approchés, nous trouvâmes que c'était une construction des plus

[1] « Hielt die Ruinen auf Polyphengos irriger Weise für Phlius selbst. » (XXVIII, 7.)

[2] « Half an hour to the northward of « Saint-Georges. »

[3] « The name Polyphengo is now attached to a tjiftlik surrounded with large « poplars in the plain below the hill of the « Acropolis, and within the inclosure of « the ancient city. » (p. 342.)

[4] Strab. VIII, p. 382.

remarquables (pl. XVII, 2 et 3), une tour carrée, du style polygonal le plus parfait, dont chaque côté avait 11^{m},40 de long, et était conservé jusqu'au sommet, à la hauteur de 3^{m},10, avec une porte au sud-ouest, et trois divisions à l'intérieur, qui ne sont conservées qu'en partie. Cette ruine, si précieuse pour son état de conservation et pour l'époque reculée à laquelle elle appartient, est le seul édifice des temps héroïques, autre que les murs d'enceinte ou tombeaux, qui existe encore dans toute la Grèce. Je crois que c'est une tour qui défendait les approches de la ville d'Agamemnon. Peut-être y peut-on reconnaître celle de Polygnote, où Aratos, parti d'Argos pour surprendre Sicyone, donna rendez-vous à ses affidés, et d'où il continua avec eux sa route par Némée. La position de cette construction correspond exactement à ces détails, que Plutarque donne dans la Vie d'Aratos[1].

A l'entrée même de la plaine d'Argos, nous rencontrâmes, au sud du village Epano-Phykia, et à l'ouest de Kato-Phykia, à l'endroit où la carte française indique une *ruine de temple*, un autre édifice, exactement de même espèce, mais conservé seulement jusqu'à deux ou trois assises (pl. XVII, 3 et 4). Il a 12^{m},40 de long, il est divisé intérieurement en deux compartiments, et entouré d'un mur d'enceinte, dont il ne reste que quelques parties. Il est aussi en conglomérat, et du style polygonal le plus pur. Il en est de même d'une autre ruine, que nous avons rencontrée un peu plus loin, à l'ouest de Kato-Phykia, à droite de la route qui mène à Mycènes. Cet édifice plus petit, dont chaque côté a 9 mètres, est sans séparation intérieure. Il n'est conservé que jusqu'à le hauteur de deux assises. Ces constructions appartenaient peut-être à un système de fortifications élevées pour défendre la plaine d'Argos contre ses

[1] Plut. *Arat.* 55, 56 et 57.

voisins du nord. Cependant, si telle était leur destination, il y a lieu de s'étonner qu'on les ait élevées dans la plaine et non sur les hauteurs environnantes.

Les ruines de Mycènes ont été si souvent et si minutieusement décrites, que je ne veux m'y arrêter qu'un instant. Une petite excavation, dans l'intérieur de l'édifice qui porte le nom de tombeau d'Agamemnon ou Trésor des Atrides, en a découvert le sol, qui est formé d'un stuc rouge et solide. On sait que, sur la colline qui contient cet édifice, il existe encore quelques autres ruines qui paraissent appartenir à des constructions semblables. On voit le linteau monolithe des uns, et des autres un cercle de pierres, qui paraît avoir formé l'orifice supérieur, ou une partie de la voûte qui s'est écroulée. L'un de ces édifices, mal choisi à la vérité, fut fouillé, dans l'espoir qu'il donnerait un second point de comparaison pour mieux connaître l'architecture souterraine des temps archaïques. La fouille montra bientôt que le monument qu'on examinait n'était qu'un grand cercle de blocs irréguliers, placés sur le rocher à vif, rappelant presque par leur forme les cercles druidiques du nord. Quel pouvait-être ce monument, et à quel usage était-il affecté? J'y crois reconnaître la base d'un de ces tombeaux, qui consistaient en un grand tumulus, soutenu par une substruction en pierres. Tel était le monument que les Grecs élevèrent à Patrocle :

Τορνώσαντο δὲ σῆμα, θεμείλιά τε προβάλοντο
Ἀμφὶ πυρήν, εἶθαρ δὲ χυτὴν ἐπὶ γαῖαν ἔχευαν[1].

Tel était aussi le tombeau d'Œnomaos, à Olympie, décrit par Pausanias[2], et qui existe encore aujourd'hui. Ces pierres seraient donc la base d'un tumulus, dont la terre aura été dis-

[1] *Il.* XXIII, 225. — [2] *Γῆς χῶμα περιῳκοδομημένον λίθοις ἐστί.* (Paus. l. VI, c. xxi.)

persée. Des restes de mur d'enceinte, observés au nord-ouest du Trésor des Atrides, ont fait penser que la colline fortifiée de Mycènes n'en était que la citadelle, et que la ville même s'étendait à ses pieds vers l'ouest. S'il en était ainsi, le monument en question était situé *en dedans* des murs de la ville, et pouvait, par conséquent, être le tombeau d'Agamemnon, que Pausanias dit avoir été dans la ville[1], et Sophocle sur une hauteur[2]. Si, au contraire, la ville de Mycènes ne dépassait pas la porte des Lions, on peut voir dans ce tombeau celui de Clytemnestre et d'Égisthe, qui ont été enterrés hors des murs.

A l'endroit où la route qui mène à Nauplie traverse le ravin au sud-est de Mycènes, la rive gauche du torrent est revêtue d'un mur pélasgique très-massif (pl. XVIII, 1), et il y avait probablement là un pont, auquel le principe de la voûte devait nécessairement être appliqué.

De ce lieu, nous nous dirigeâmes au sud, le long des collines, à la recherche des restes du fameux temple de Junon, le plus ancien sanctuaire de l'Argolide, si magnifiquement orné par Polyclète, après avoir été consumé par le feu dans la 92e olympiade. Les ruines de ce monument ne sont pas indiquées sur la carte française. Nous finîmes, après une assez longue recherche, par les retrouver sur le flanc septentrional d'un profond ravin, au nord-est du village *Phonica*. La colline qui les contient a quatre degrés. Sur le sommet (pl. XVIII, 2, *a*), qui est assez élevé, est conservé le soubassement de l'ancien temple, formé d'immenses blocs polygonaux, qui, surtout vers l'angle nord-ouest, où il en reste deux ou trois assises, sont

[1] L. II, c. xv.

[2] *Ἐπεὶ γὰρ ἦλθον πατρὸς ἀρχαῖον τάφον, ὁρῶ*
Κολώνης ἐξ ἄκρας, κ. τ. λ.

Soph. *Electr.* v, 876 et suiv. ed. Wunder.

d'une grandeur sans exemple, et d'un effet des plus imposants (pl. XVIII, 3). Un prolongement (*b*), vers l'ouest du côté méridional de ce carré, faisait probablement partie du mur d'enceinte de ce temple primitif, et paraît avoir embrassé une portion de la terrasse inférieure. Des restes d'une autre construction de style polygonal existent sur la seconde terrasse (*e*), et faisaient peut-être partie d'un propylée du temple. Sur la crête méridionale de cette terrasse, un pan de mur d'une longueur assez considérable, et conservé jusqu'à une hauteur de plusieurs pieds, fait face au midi, et tourne aussi vers l'ouest. Sa construction est *anisodome,* et d'une disposition toute particulière. Après deux assises d'égale hauteur, se trouvent toujours une assise plus étroite, et un trou, sans doute destiné à l'écoulement des eaux, est partout pratiqué au coin supérieur où deux pierres se joignent (*c*). C'est sans doute une partie du mur d'enceinte construit dans l'olympiade 92, et il paraît qu'il embrassait les trois terrasses inférieures, car le temple même était construit sur la troisième, ainsi que l'a prouvé une fouille superficielle qui y a été faite. Elle a mis à découvert des murs à assises droites, construits d'une pierre blanchâtre et molle, de la consistance à peu près de la pierre lithographique (pl. XVIII, 4). Je crois que ces pierres étaient recouvertes d'un stuc très-dur, composé de chaux et de briques pilées, épais de $0^{m},08$, et dont j'ai recueilli plusieurs fragments sur les lieux. J'y ai trouvé, parmi les décombres, une pierre de la même espèce que les autres, avec cette inscription :

ΠΡΟΣΑΥΛΑΝ
HEFOIKIA

[Π]*ρὸς αὐλά*[*ν*] *ἡ οἰκί*[*α*] « La maison est près de la cour », probablement désignant la limite entre la cour du temple et une maison attenante. Il y a, à mon avis, peu de localités

en Grèce où une fouille promettrait de plus importants résultats.

Tyrinthe, où nous passâmes ensuite pour arriver à Nauplie, le dernier terme de notre excursion, est peut-être encore mieux connue que Mycènes. J'y dois cependant signaler une découverte que fit sous mes yeux mon savant ami M. Thiersch, lorsque je l'y accompagnai, en 1832, et qui est restée peu connue jusqu'ici. Ayant fait fouiller sur la crête sud-ouest de la colline, il y mit à découvert un espace aplani, couvert d'un stuc blanc et très-dur. A l'extrémité occidentale de cette terrasse, il trouva des traces de colonnes, placées à des distances égales les unes des autres. Cette position mérite une étude et une attention toutes particulières. Elle présente, selon toute probabilité, un spécimen de l'architecture civile ou religieuse, les restes d'un temple ou d'un palais de cette grande époque des Ἄνακτες, dont nous venions de visiter les constructions militaires dans l'Arcadie et dans une partie de l'Argolide, les deux provinces de la Grèce où leurs traces ont été le mieux conservées.

FIN.

CORRECTIONS.

Page 16, note 2, ligne 6: τοῦ βουλευτηρίον, *lis.* τοῦ βουλευτηρίου.
37, ligne 7: (Pl. II, 3), *lis.* (Paus. l. II, c. III).
38, note 2, ligne 2: χαράδᾳ, *lis.* χαράδρᾳ.
39, ligne 14: Zeugalatio, *lis.* Zeugolatio.
40, ligne 11: Langopotamo, *lis.* Longopotamo.
ligne 18: Langopotamo, *lis.* le Longopotamo.
41, note 1: ἐν τῳ πεδίῳ, *lis.* ἐν τῷ πεδίῳ.
42, ligne 7: Élisson, *lis.* Hélisson.
ligne 20: quatre cents mètres, *lis.* quatre cents pieds anglais.
ibid. cent mètres, *effacez* mètres.
43, note 1: ἀκροπόλιν, *lis.* ἀκρόπολιν.
44, note 5, ligne 2: ἐσ7ιν, *lis.* ἐσ7ίν.
46, pénult. Sicyon, *lis.* Sicyone.
50, note 1, ligne 5: νότιόν, τε, *lis.* νότιόν τε.
51, ligne 13: dont ils portent, *lis.* dont elle porte.
ibid. n'a découverts, *lis.* n'a découverte.
53, note 5, ligne 2: ἱερὸν ἐσ7ιν, *lis.* ἱερόν ἐσ7ιν.
54, lignes 6 et 10: de Cyllène, *lis.* du Cyllène.
55, ligne 1: une mer, *lis.* un mur.
56, note 1, ligne 1: αὐτοῦ, *lis.* αὐτῷ.
58, note 2, ligne 3: ἐντὸς τῆς ὁδοῦ, *lis.* ἐντὸς ἐσῃ τῆς ὁδοῦ.
ligne 4: ὁρος, *lis.* ὅρος.
59, ligne 22: *après* tout ce qu'on voit du Styx, *ajoutez* (Pl. V).
63, ligne 16: qui doit être et qui se croit, *lis.* qui aurait dû être et qui se croyait.
67, lignes 7 et 10: de Tartari, *lis.* du Tartari.
note 3. ἐλθη . . . ἐρθη, *lis.* ἔλθῃ . . . ἔρθῃ.
75, ligne 26: 6 à 7 mètres de longueur, *lis.* 6 à 7 pieds de long.
ligne 27: et 4 à 5 mètres, *lis.* et 4 à 5 pieds.
77, note 1, ligne 2: ἐρημον, *lis.* ἔρημος.
78, ligne 8: Lafda, *lis.* Lavda.
82, ligne 11: borde, *lis.* borne.
note 1, ligne 2: προετιμῷτο, *lis.* προτιμῷτο.
86, ligne 4: par le rocher, *lis.* par des rochers.
97, ligne 15: à l'autre, *lis.* sur l'autre.

Page 99, ligne 6 : 0m,3, *lis.* 0m,80.

note 2, ligne 2 : *ειcι δύω*, *lis.* *εἰσὶ δύω*.

103, ligne 15 : un endroit dit *Sciatis*, *lis.* un endroit dit *Scias* avec les ruines du temple de Diane *Sciatis*.

ligne 23 : distance, *lis.* descente.

note 2, ligne 2 : Ἐλισσὼν, *lis.* Ἑλισσὼν.

104, ligne 14 : (Pl. IX, 2), *lis.* (Pl. IX, 1).

107, ligne 24 : γὰρ δὲ, *lis.* γὰρ δή.

108, ligne 13 : Hagia Moni, *ajoutez* (Pl. IX, 2).

ligne 29 : et quinze stades au delà de celles, *lis.* et, quinze stades au delà, celles.

112, note 1 : ὢς, *lis.* ὥς.

117, note 2 : ἐν τῳ πεδίῳ, *lis.* ἐν τῷ πεδίῳ.

119, ligne 12 : une, *lis.* un.

124, ligne 12 : Caliani, *lis.* Galiani.

126, ligne 7 : (*g*), *lis.* (*q*).

ligne 12 : (*a*), *lis.* (*c*, *c*).

131, ligne 3 : τοὺ, *lis.* τοῦ.

ligne 18 : la vue, *lis.* l'œil.

132, ligne 2 : 1m,06, *lis.* 1m,60.

133, ligne 9 : (1), *lis.* [1] et rapportez la note 2 à ce renvoi.

ligne 16 : Corinthe, *lis.* Corinthe[2], et rapportez la note 1 à ce renvoi.

ligne 19 : position[2], *lis.* position.

136, note 4, ligne 1 : ἑτέρου, *lis.* ἑτέρου λόφου.

137, ligne 10 : apèrs, *lis.* après.

138, ligne 1 : (Pl. XVII, 2 et 3), *lis.* (Pl. XVIII, 1 et 2).

ligne 24 : à l'ouest, *lis.* à l'est.

139, ligne 18 : le rocher à vif, *lis.* la roche vive.

ligne 19 : leur, *lis.* sa.

141, ligne 21 : supprimez (Pl. XVII, 4) et reportez cette indication ligne 15, après *c*.

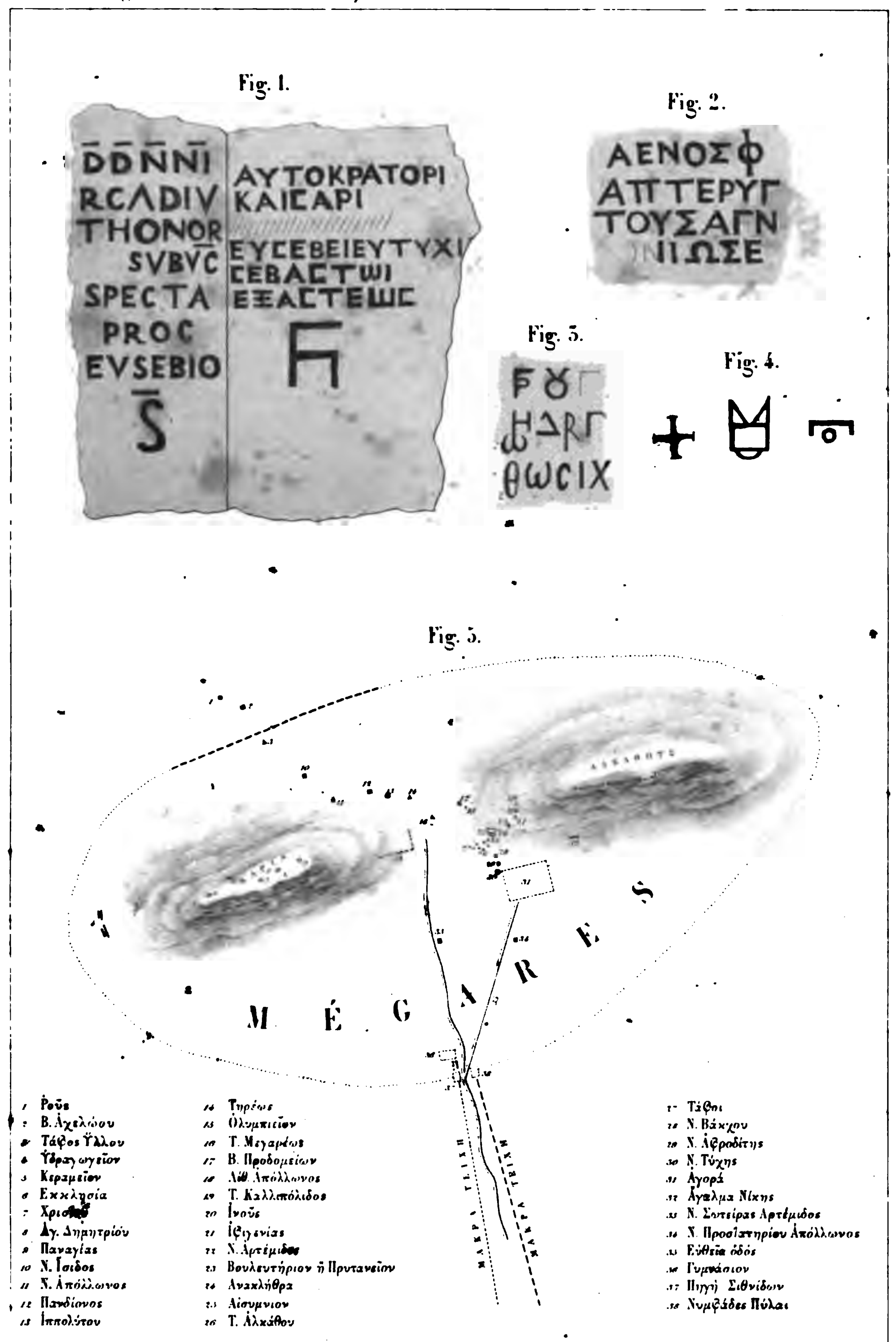

Fig. 1.
DD NNI
RCADIV
THONOR
SVBVC
SPECTA
PROC
EVSEBIO
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ
ΚΑΙCΑΡΙ
ΕΥCΕΒΕΙΕΥΤΥΧΙ
CΕΒΑCΤWΙ
ΕΞΑCΤΕWC
Fig. 2.
ΑΕΝΟΣΦ
ΑΠΤΕΡΥΓ
ΤΟΥΣΑΓΝ
ΝΙΩΣΕ
Fig. 3.
θωCΙΧ
Fig. 4.
Fig. 5.
MÉGARES
1 Ῥοῦς
2 Β. Ἀχελώου
3 Τάφος Ὕλλου
4 Ὑδραγωγεῖον
5 Κεραμεῖον
6 Ἐκκλησία
7 Χριστοῦ
8 Ἁγ. Δημητρίου
9 Παναγίας
10 Ν. Ἴσιδος
11 Ν. Ἀπόλλωνος
12 Πανδίονος
13 Ἱππολύτου
14 Τηρέως
15 Ὀλυμπιεῖον
16 Τ. Μεγαρέως
17 Β. Προδομείων
18 Λίθ. Ἀπόλλωνος
19 Τ. Καλλιπόλιδος
20 Ἰνοῦς
21 Ἰφιγενίας
22 Ν. Ἀρτέμιδος
23 Βουλευτήριον ἢ Πρυτανεῖον
24 Ἀνακλήθρα
25 Αἰσύμνιον
26 Τ. Ἀλκάθου
27 Τάφοι
28 Ν. Βάκχου
29 Ν. Ἀφροδίτης
30 Ν. Τύχης
31 Ἀγορά
32 Ἄγαλμα Νίκης
33 Ν. Σωτείρας Ἀρτέμιδος
34 Ν. Προστατηρίου Ἀπόλλωνος
35 Εὐθεῖα ὁδός
36 Γυμνάσιον
37 Πηγὴ Σιθνίδων
38 Νυμφάδες Πύλαι

Fig 7.



Fig. 8.



Fig. 9.

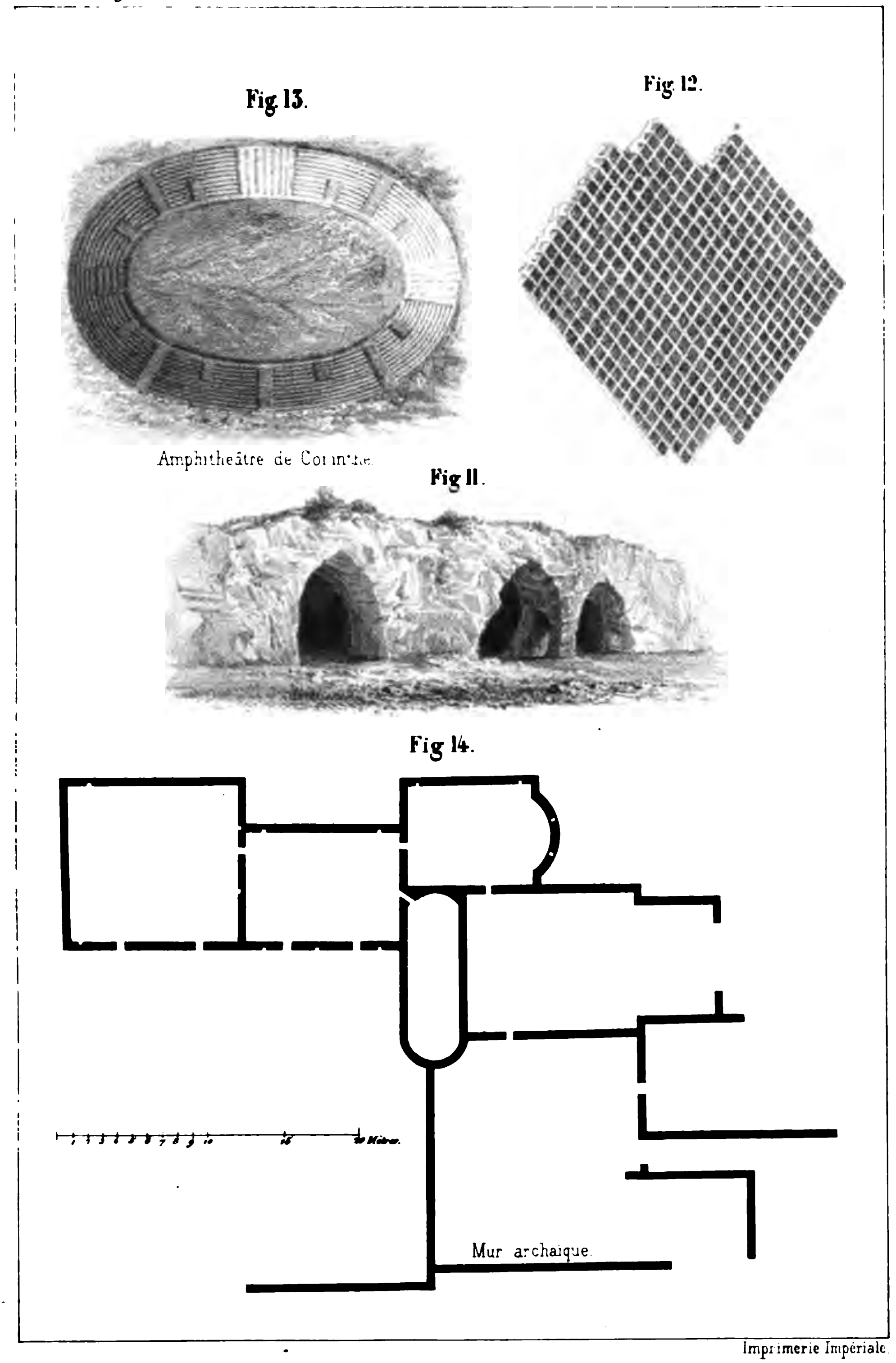


Fig. 6.

ΤΙΤΟΝΣ
ΑΡΕΤΗ
ΚΑΙ ΕΥΕ

Fig. 10.

ΛΟCΤΡΑΤΑΒΕΒΗΚΑΠΗΓΑCΕΙCΕΜΑC
ΕΠΟΥCΑΔΕCΗΟΝΩΦΙCΙCCΗΕΙΧΕΜΕ
ΕΠΙΤΟΙCΔΕΚΑΓΑΡΤΕCCΑΡΕΚΠΛΗCΑCΕΤΗ
ΠΕΜΠΤΩΤΟCΩΜΑΚΑΤΑΛΕΛΟΙΠΑΠΑΡΘΕΝΟC
ΑΠΑΚCΑΝΥΜΦΟCΗΙΘΕ•CΟΤΩΔΕΡΩC
ΖΩΗCΕΝΕCΤΙΝΑΦΘΟΝΩCΓΗΡΑCΚΕΤΩ



Imprimerie Impériale.

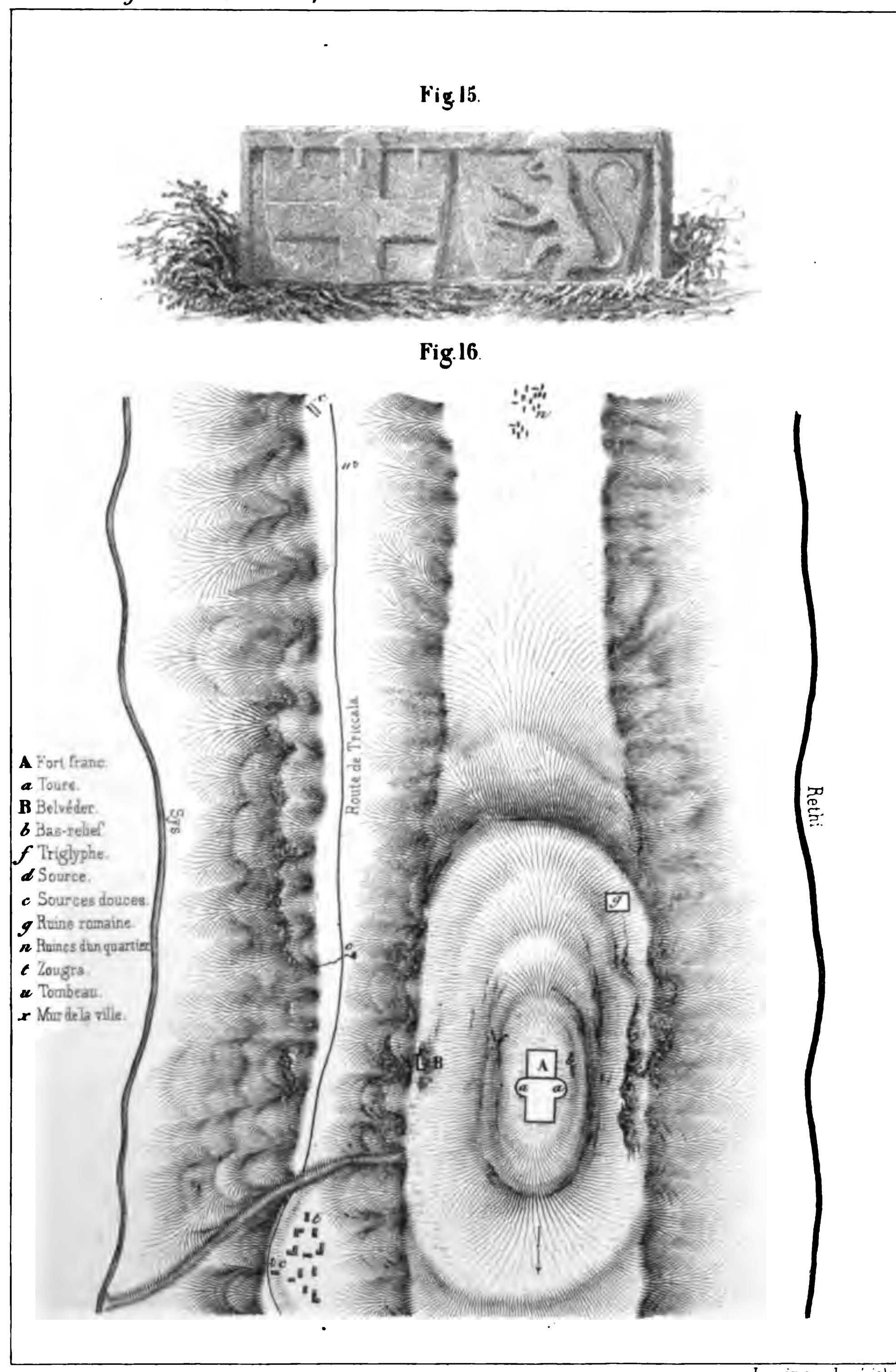


Fig. 15.

Fig. 16.

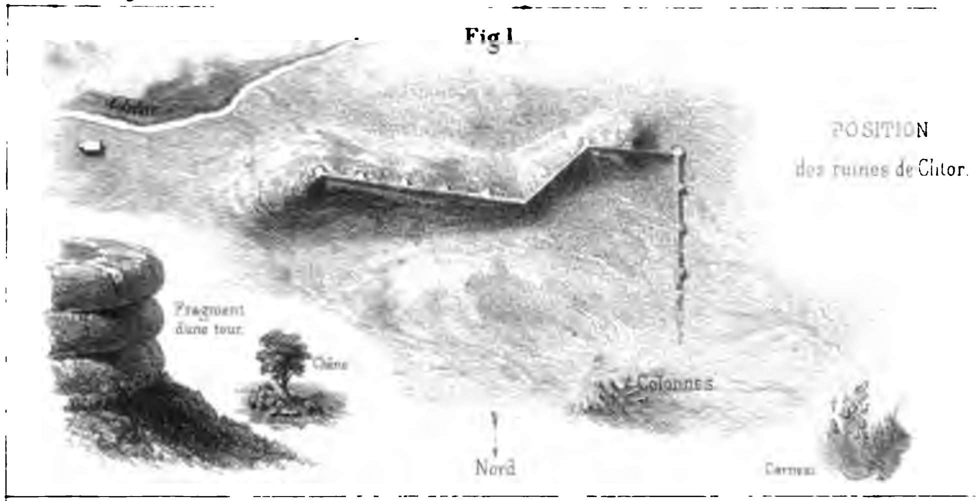
Imprimerie Impériale



LE STYX.

Imprimerie Impériale.

Fig. 1.


POSITION
des ruines de Clitor.
Fragment
d'une tour.
Chêne
Colonnes
Nord

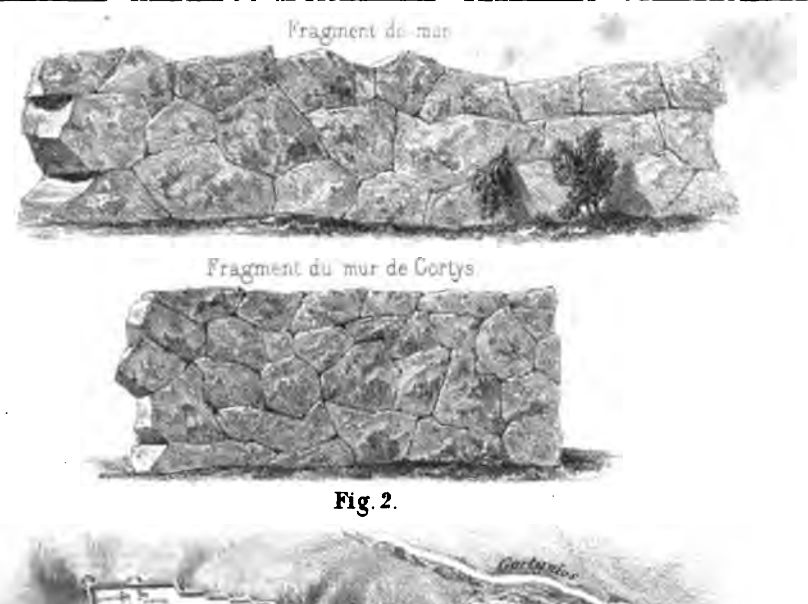
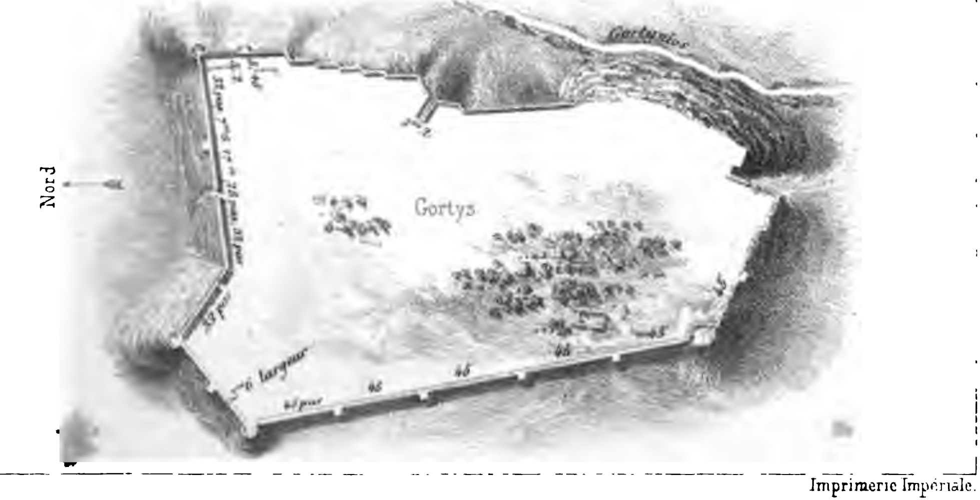
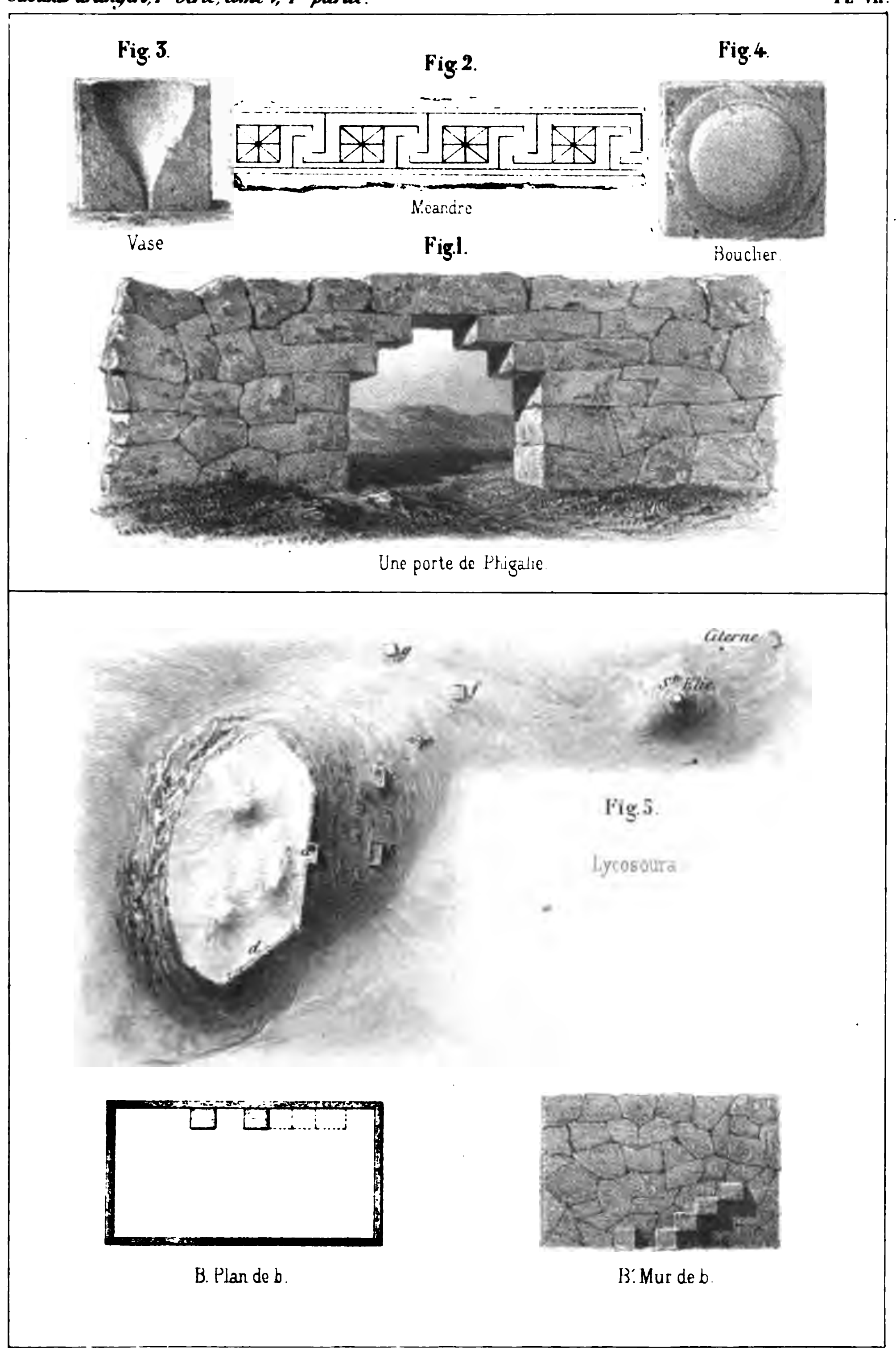
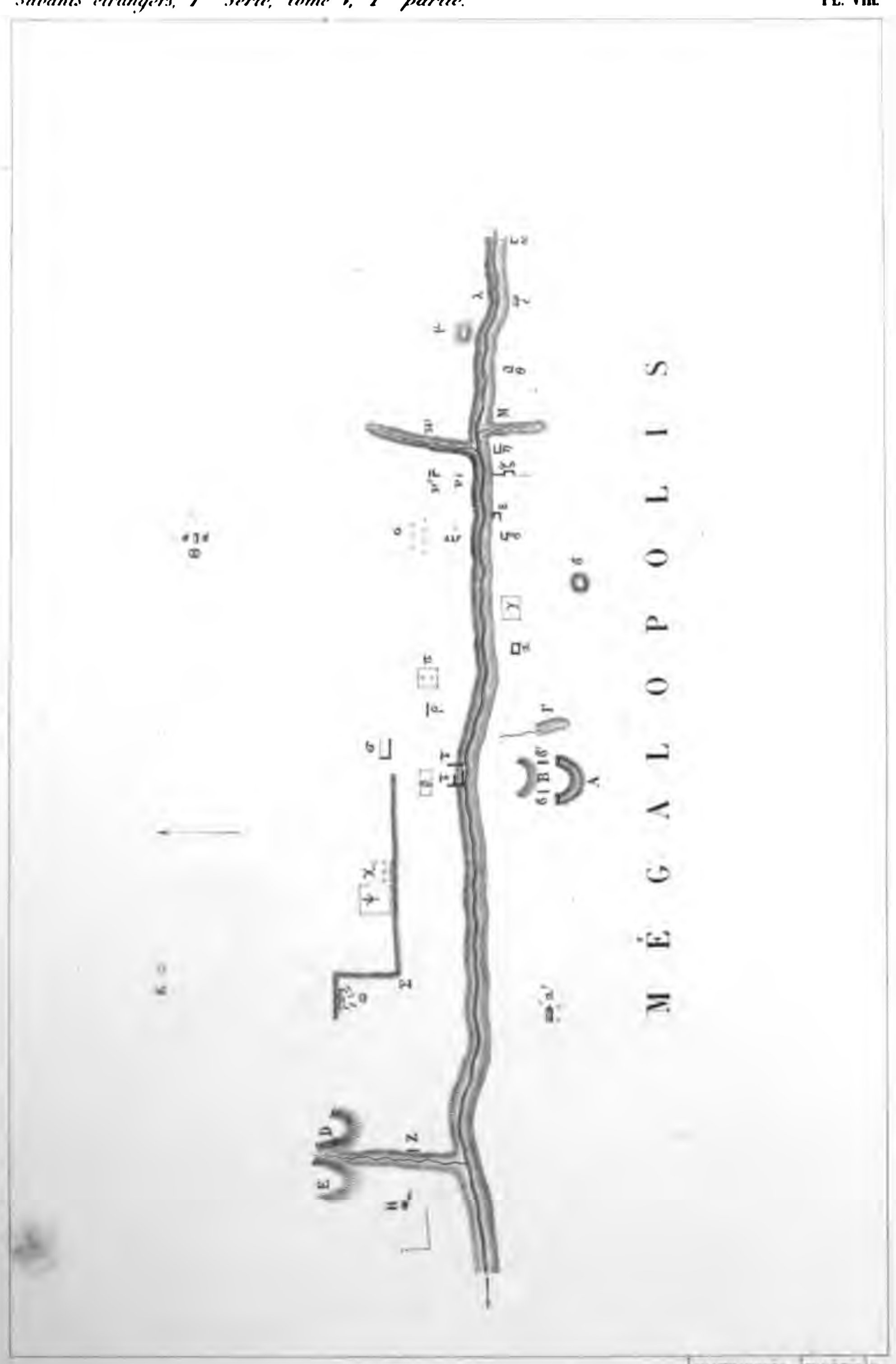

Fragment du mur
Fragment du mur de Gortys

Fig. 2.


Nord
Gortys

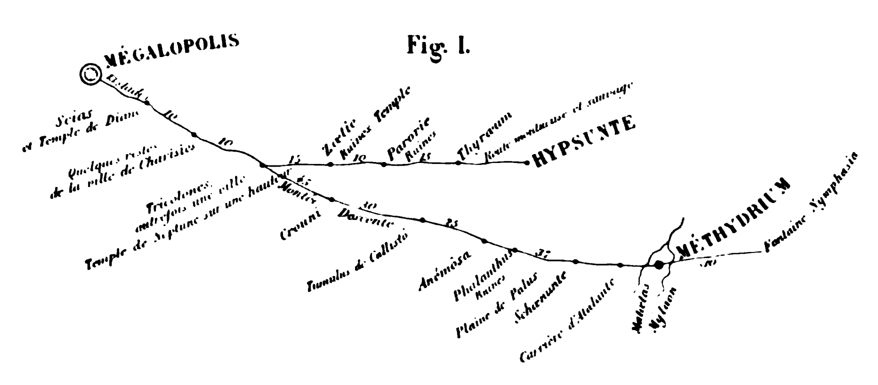


Imprimerie Impériale.



Imprimerie Impériale

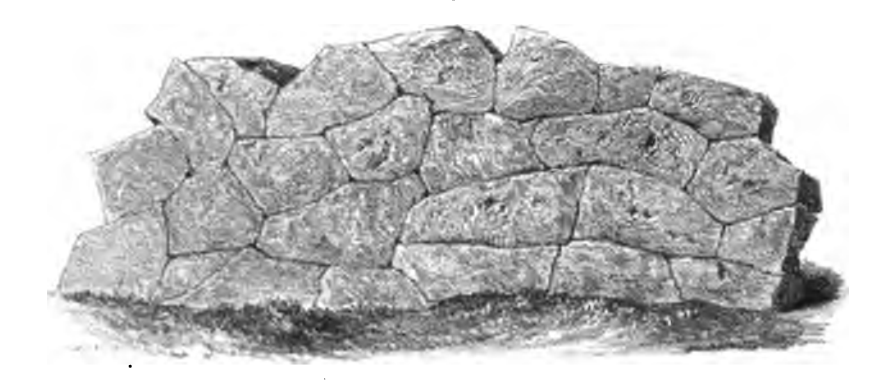
ROUTE DE PAUSANIAS DE MÉGALOPOLIS A MÉTHYDRIUM ET HYPSUNTE



CARTE DE LA CONTRÉE ENTRE MÉGALOPOLIS ET MÉTHYDRIUM



Fig. 1.

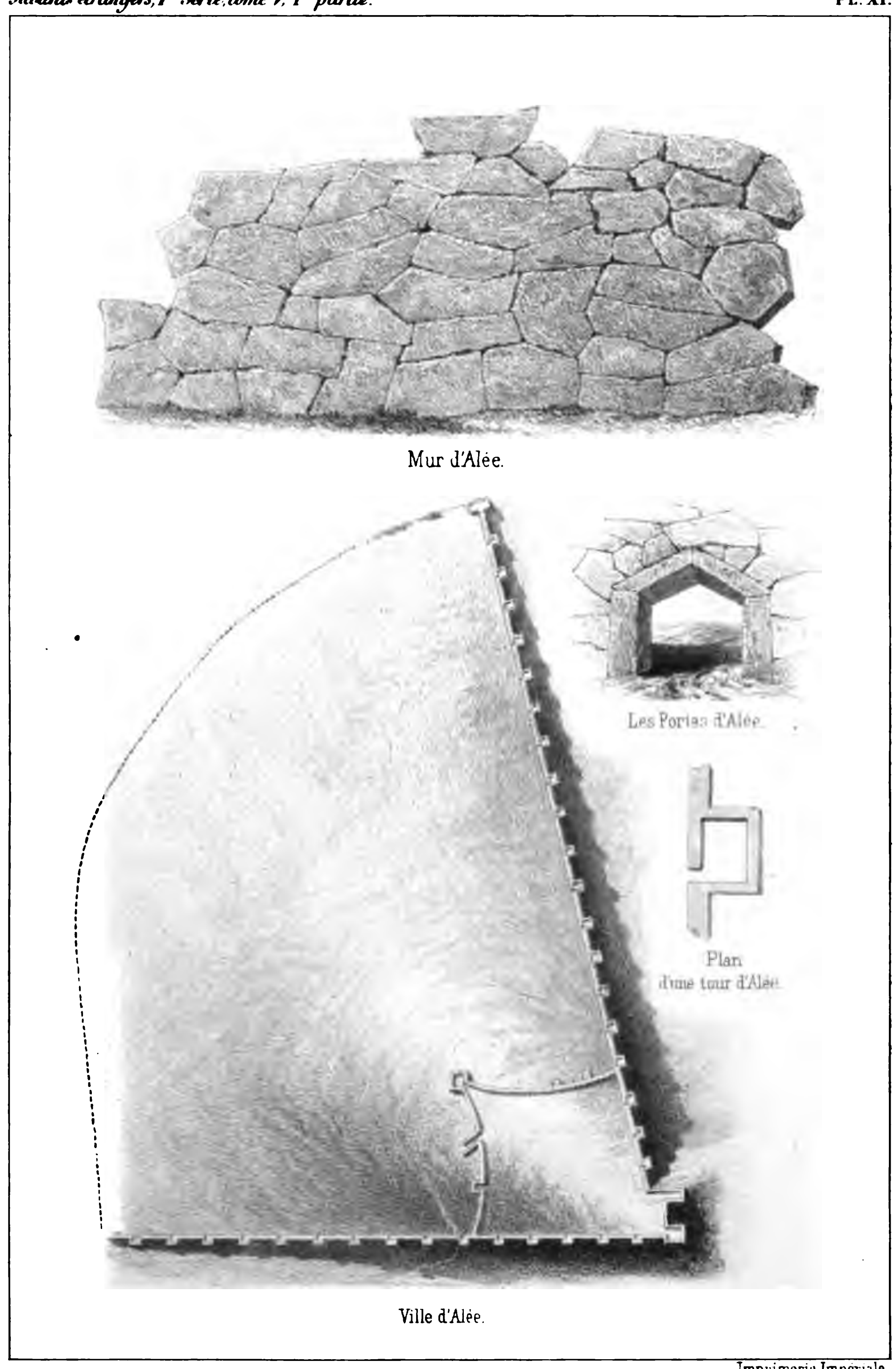


Pan de mur de Méthydrium.

Fig. 2.



LIMITE de la Mégalopolitide, de la Caphyatide et de l'Orchoménie.



Mur d'Alée.

Ville d'Alée.

Imprimerie Impériale.

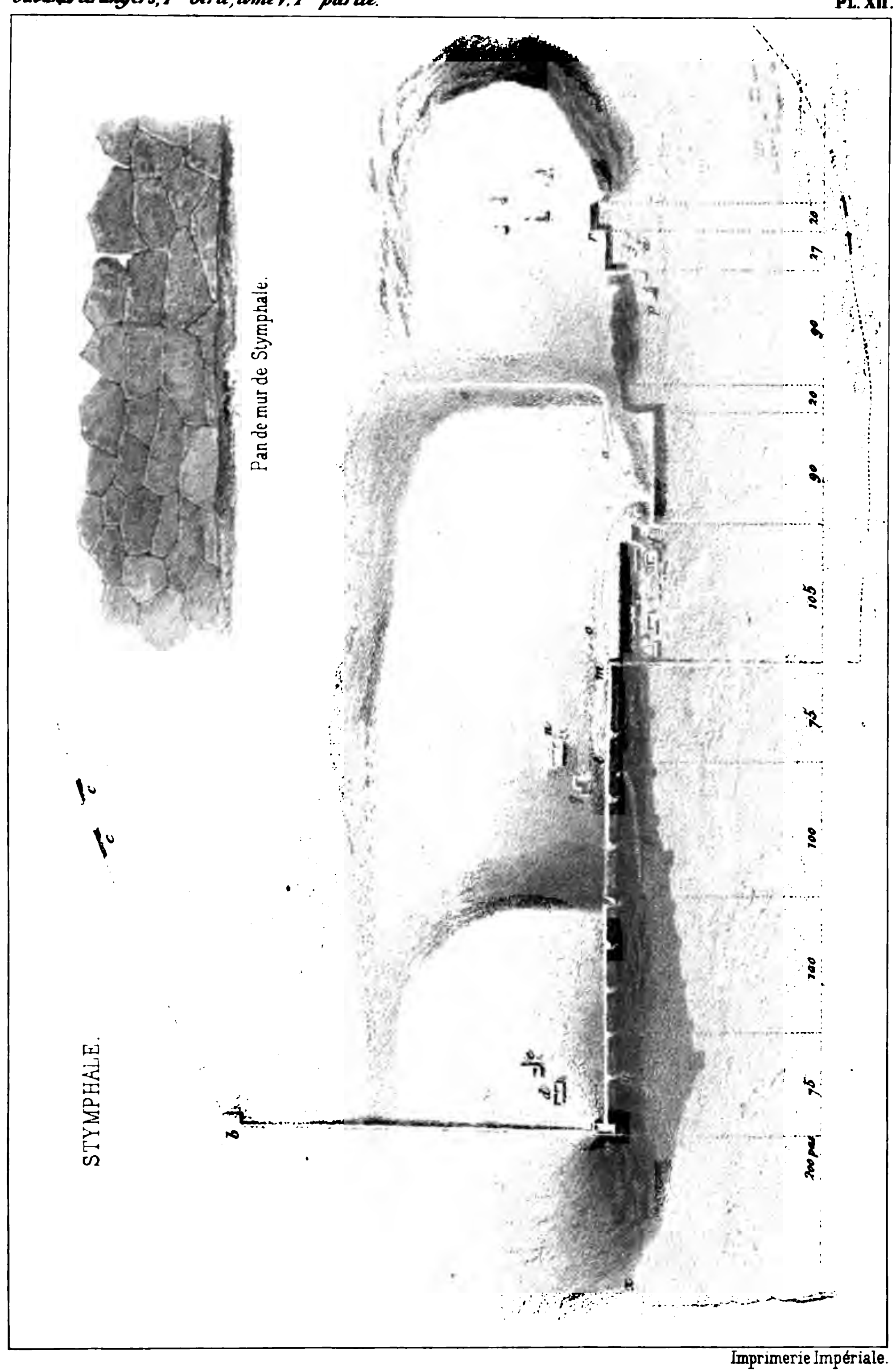

STYMPHALE.
Pan de mur de Stymphale.

Fig. 1.



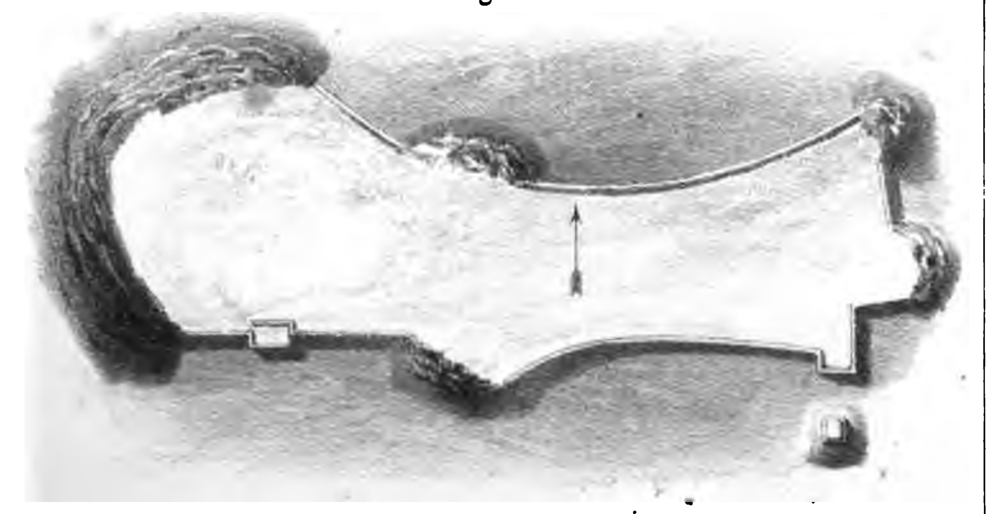

Monument d'Aspro Campo.


Plan du Monument.

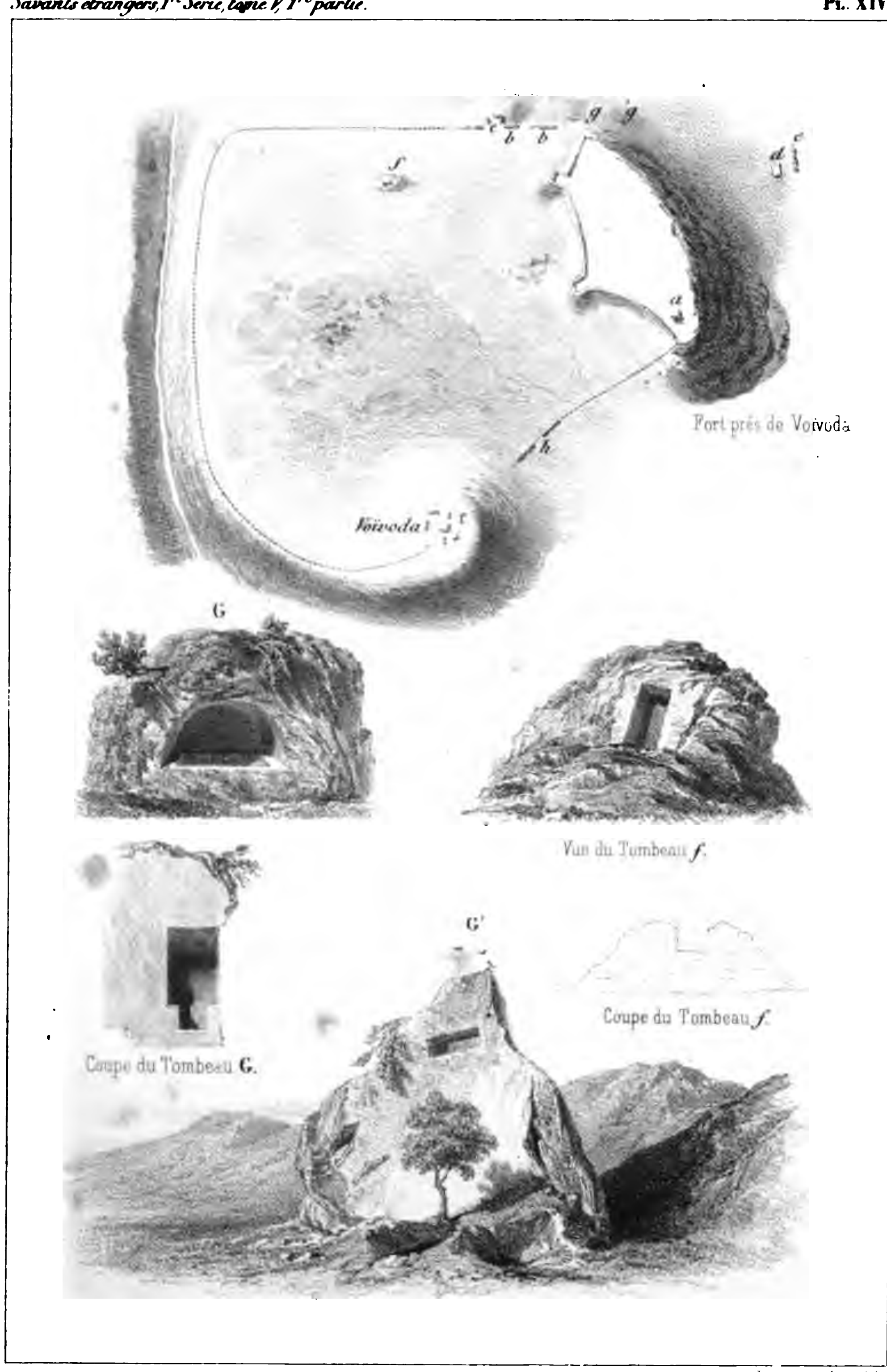
Fig. 2.


Disposition des pierres aux tours du fort de Voïvoda.

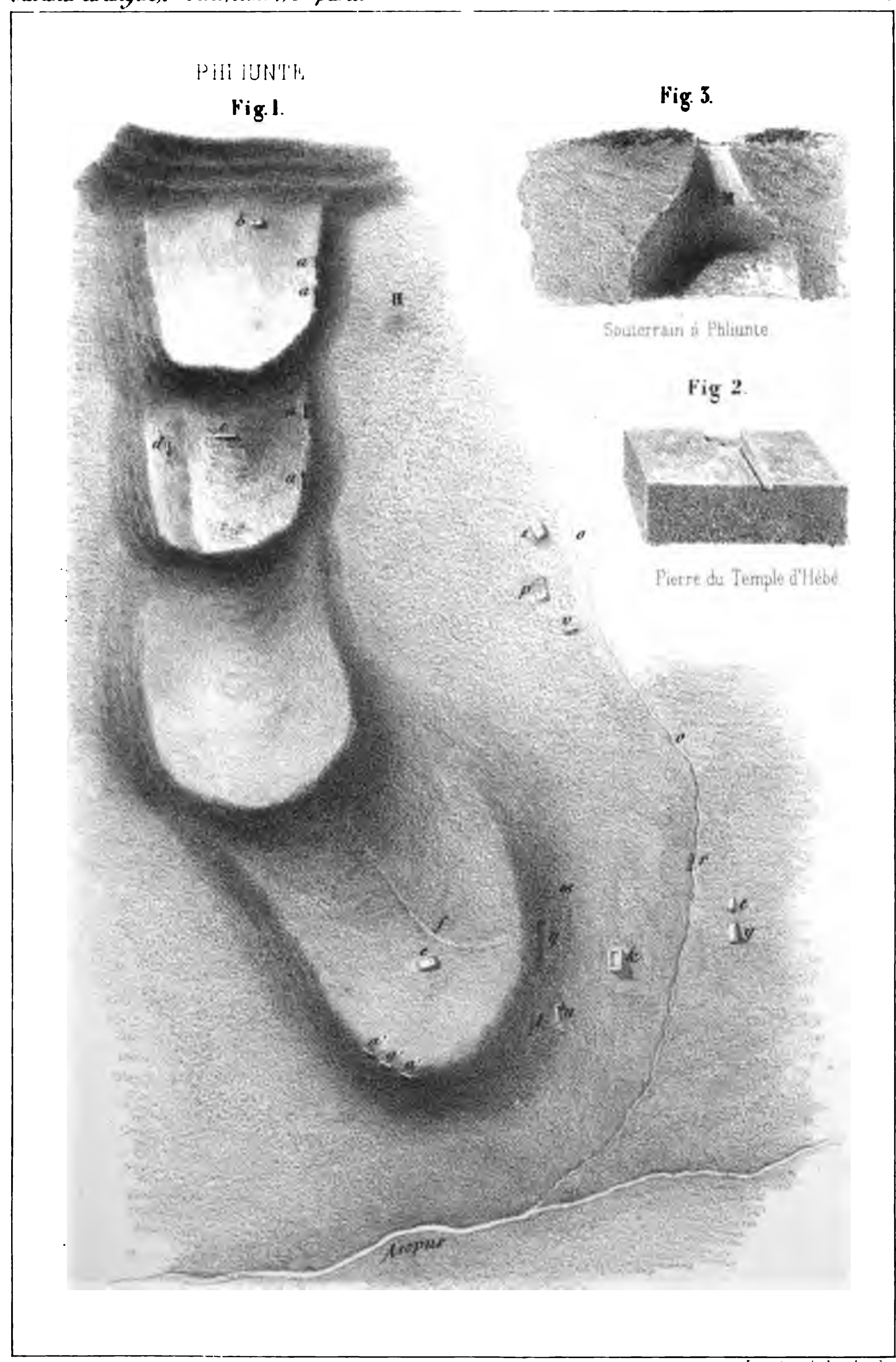
Fig. 3.


Fort près de Liopési.

Imprimerie Impériale



Imprimerie Impériale.

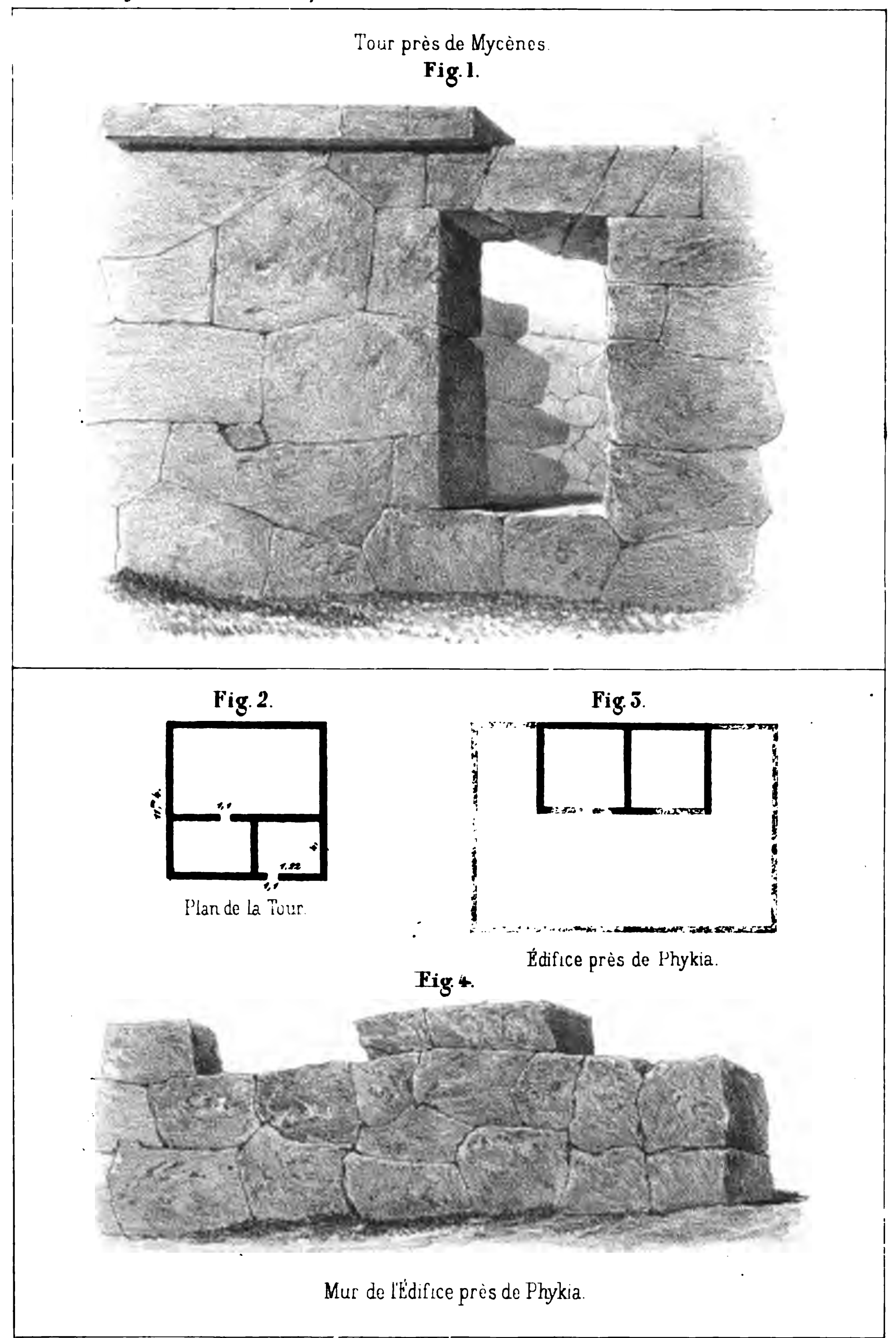


Imprimerie Impériale.



CŒLOYSA

Imprimerie Impériale.



Tour près de Mycènes.

Plan de la Tour.

Édifice près de Phykia.

Mur de l'Édifice près de Phykia.

Imprimerie Impériale.

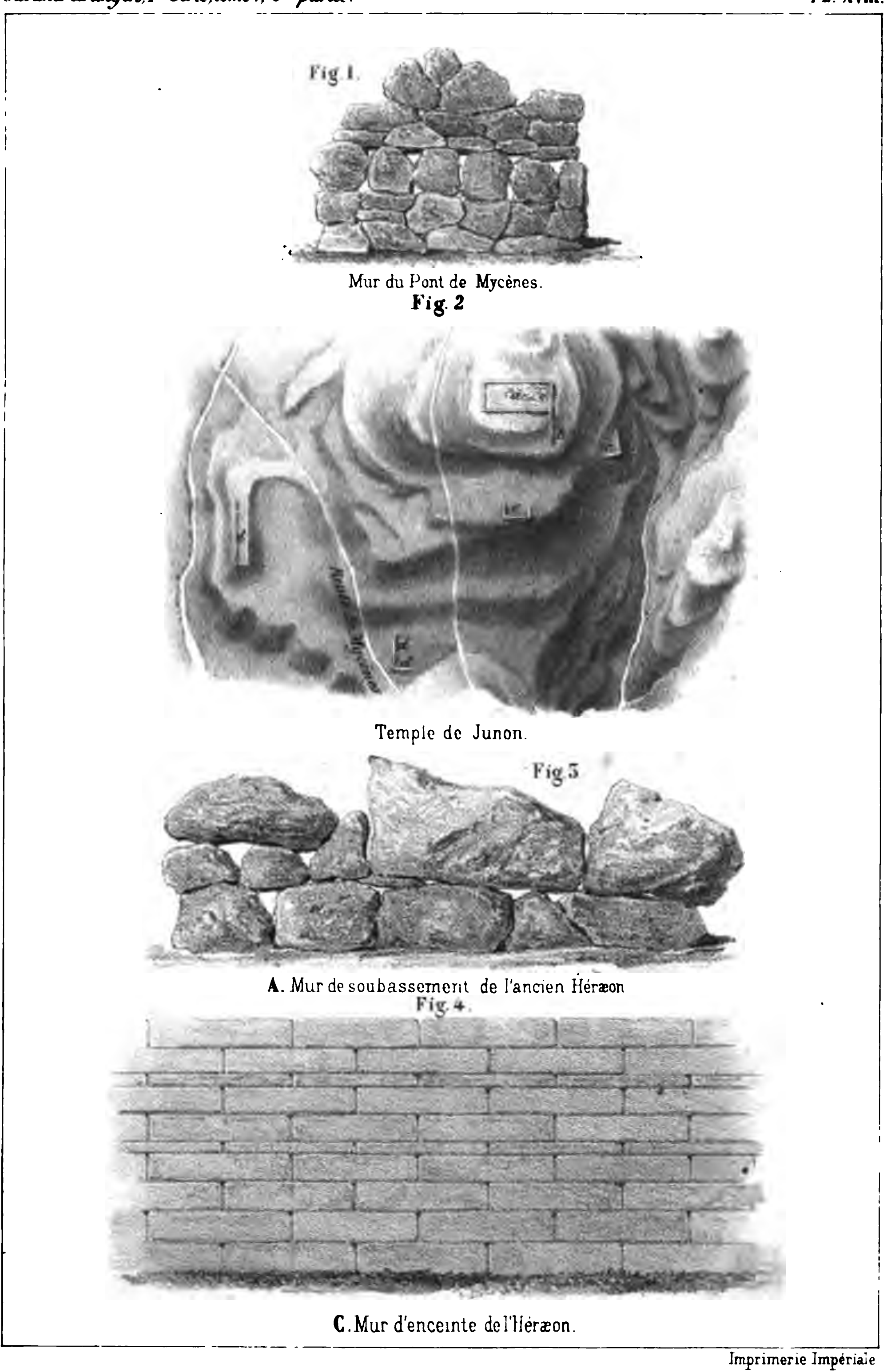


Fig. 1.

Mur du Pont de Mycènes.

Fig. 2

Temple de Junon.

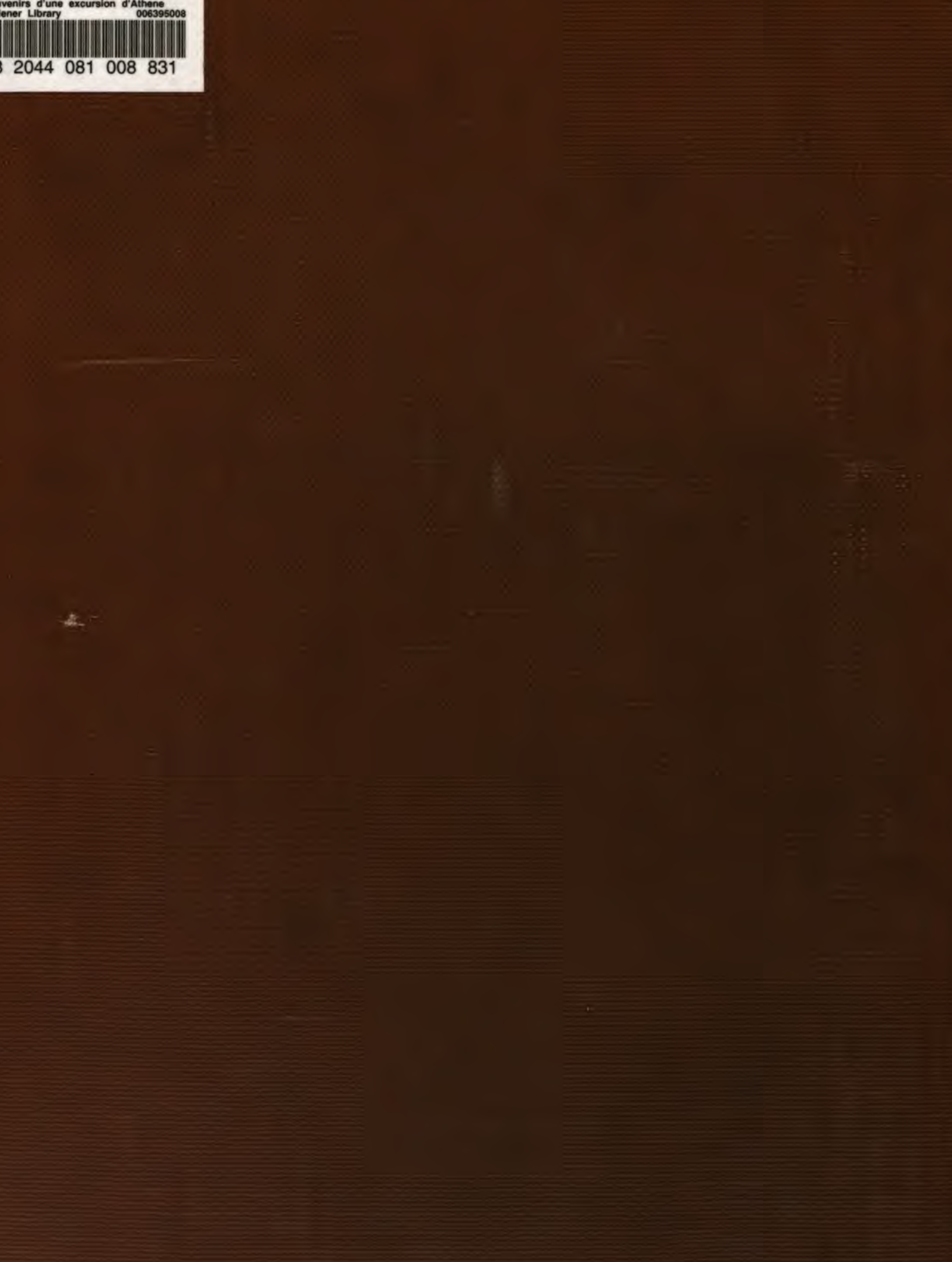
Fig. 3

A. Mur de soubassement de l'ancien Héræon

Fig. 4.

C. Mur d'enceinte de l'Héræon.

Imprimerie Impériale



venirs d'une excursion d'Athene
lener Library
006395008
3 2044 081 008 831